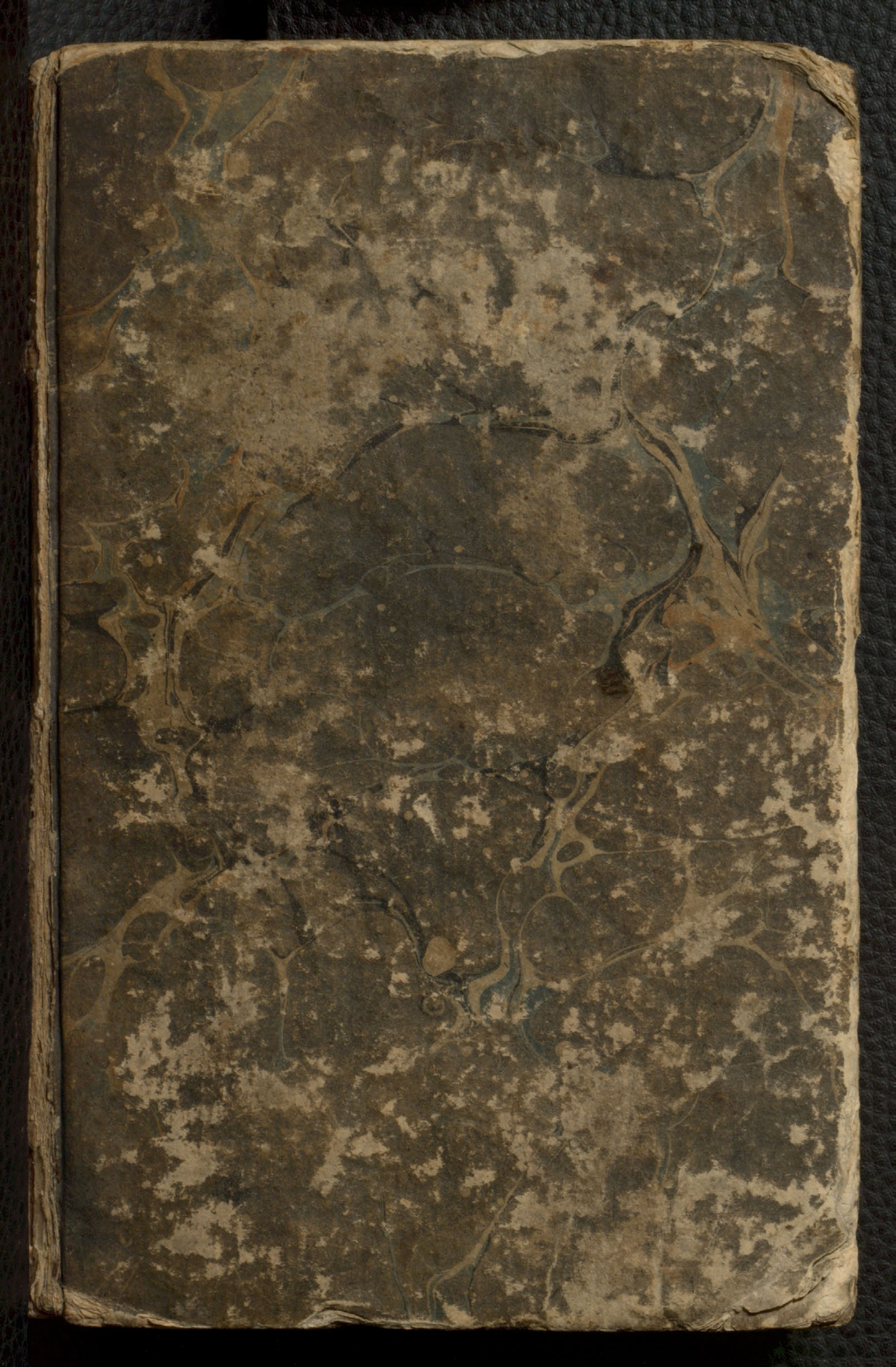


Horace Goldie M.D.
Nashville, Tenn
May 30, 1954



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE,

PORTATIF.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de divers Articles par l'Auteur.



A LONDRES.

M. DCC. LXV.

AVERTISSEMENT.

Cette Edition eſt augmentée des articles ſuivans.

Catéchiſme du Jardinier.

Enthouſiaſme.

Perſécution.

Philoſophie.

Liberté de Penſer.

Néceſſaire.

Sens commun.

Tolérance, ſeconde partie.

Outre pluſieurs changemens & augmentations dans le corps de l'Ouvrage ; nous en remercions l'Auteur.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

TABLE.

Fin de la Table.



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE *PORTATIF.*

ABRAHAM.

ABRAHAM est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les Nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une Histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'Histoire Profane ; car pour celle des Juifs, nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons ; comme l'Histoire de ce Peuple a été visiblement écrite par le Saint-Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes ; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël ; ils croyent que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette Ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus savorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs ; mais les voleurs Arabes ont été prodigieuse-

ment supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendans de Jacob ne conquirent qu'un très-petit Pays qu'ils ont perdu ; & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs Cavernes qu'ils appellaient la Terre de Promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos Histoires modernes, il seroit assez difficile qu'Abraham eût été le pere de deux Nations si différentes ; on nous dit qu'il étoit né en Caldée, & qu'il étoit fils d'un pauvre Potier, qui gagnoit sa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce Potier soit allé fonder la Mecque à quatre cens lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impratiquables. S'il fut un Conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des Royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avoit soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran, après la mort de son pere Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante-&-dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cens cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son pere. A ce compte il est clair par la Genèse même, qu'Abraham étoit âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une Contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ? La langue Caldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem, ce n'étoit point un lieu de commerce ; Sichem est éloigné de la Caldée de plus de cent lieues : il faut passer des déserts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage ; il voulait lui montrer la Terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siécles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux

de Sichem, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cens lieues de Sichem à Memphis ; est-il naturel qu'on aille demander du bled si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? Voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amene à Memphis sa femme Sara, qui étoit extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avoit que soixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté ; Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire, feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frere *beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes* : ce qui prouve que l'Egypte dès lors étoit un Royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les freres qui venoient offrir leurs sœurs aux Rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un Roi de ce Désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le Roi d'Egypte l'avait été. Le Pere des Croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eût encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les Commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le Lecteur à ces Commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens Métaphysiciens, gens sans préjugés, & point du tout pédans.

Au reste, ce nom Bram Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs Doctes prétendent

même que c'était le même Législateur que les Grecs appellerent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

A M E.

CE serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même*, est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence ?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en sçavons guères d'avantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarrassent pas de l'Etre pensant ; l'autre quart cherche, personne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végete, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force ;* Tu vois ton chien de chasse apprendre sous toi son métier, & tu cries, *instinct*, *ame sensitive :* tu as des idées combinées, & tu dis *Esprit.*

Mais de grace qu'entends-tu par ces mots, cette fleur végete ? Mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation* ; ce corps en pousse un autre, mais posséde-t-il en soi un être distinct qui s'appelle *force ?* Ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct ?* Ne rirais tu pas d'un raisonneur, (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait : tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme substantielle qui est la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dit : ma végétation & moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble, ne te mocquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu sçais, & de quoi tu est certain, que tu marches avec tes pieds, que tu digères

par ton estomach, que tu sens partout ton corps, & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pû te donner assez de lumières, pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame ?

Les premiers Philosophes, soit Caldéens, soit Egyptiens, dirent : il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées ; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un soufle, c'est du feu, c'est de l'éter, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entélechie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même*, & de *l'autre* ; ce sont des atômes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme pense-t-il ? Avoue que tu n'en sçais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel ; non, répondent les Sçavans ; mais nous sçavons que sa nature est de penser. Et d'où le sçavez-vous ? Nous le sçavons, parce qu'il pense. O Sçavans ! J'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'Epicure ; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe ; mais je vous demande qui la fait tomber ?

Nous sçavons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame ; d'accord, je le crois comme vous. Nous sçavons qu'une négation, & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière; je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, posséde des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles ; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or, cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affir-

mation. Votre bel argument tiré de l'indivisibilité de la pensée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame? Quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? Vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomach, *digere*, il n'en fera rien s'il est malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là, s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus substile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui, en mille occasions, a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former, tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarrassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette premiere ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le sçavoir que par la foi. Tu ès né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans sçavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par sa Providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même, l'autre qu'elle est partie du grand tout, un troisiéme qu'elle est créée de toute éternité,

un quatriéme qu'elle eſt faite, & non créée; d'autres aſſurent que Dieu les formes à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation; elles ſe logent dans les animalcules ſéminaux, crie celui-ci: non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de faloppe. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant, l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale; mais elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La derniere opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne la Peironie; il fallait être premiere Chirurgien du Roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant, ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce Chirurgien avait faite.

St. Thomas dans ſa queſtion 75e & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante, per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence differe de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſçavoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative*; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quand aux opérations*, *& matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; auſſi eſt-il l'Ange de l'Ecole.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains; quel corps enſuite elle reprendra ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingt; comment le *moi*, l'indentité de la même perſonne ſubſiſtera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſ-

ſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les Loix du Peuple de Dieu, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable, que Moïſe en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome.
» Si après avoir eu des enfans & des petits enfans,
» vous prévariquez, vous ſerez exterminés du Pays,
» & réduits à un petit nombre dans les Nations.

» Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des
» peres juſqu'à la troiſiéme & quatriéme génération.

» Honorez pere & mere afin que vous viviez long-
» temps.

» Vous aurez de quoi manger ſans en manquer ja-
» mais.

» Si vous ſuivez des Dieux étrangers, vous ſerez
» détruits.....

» Si vous obéïſſez, vous aurez de la pluie au prin-
» temps & en automne, du froment, de l'huile, du
» vin, du foin pour vos bêtes, afin que vous man-
» giez, & que vous ſoyez ſaouls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos
» mains, entre vos yeux, écrivez-les ſur vos portes,
» afin que vos jours ſe multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien ajou-
» ter, ni retrancher.

» S'il s'éleve un Prophête qui prédiſe des choſes
» prodigieuſes, ſi ſa prédiction eſt véritable, & ſi ce
» qu'il a dit arrive, & s'il vous dit, allons, ſuivons
» des Dieux étrangers...... tuez-le auſſi-tôt, & que
» tout le Peuple frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les Nations » égorgez tout sans épargner un seul homme, & » n'ayez aucune pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, comme » l'aigle, le grifon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & » dont l'ongle n'est point fendu; comme chameau, » liévre, porc-épic, &c.

» En observant toutes les ordonnances, vous se- » rez bénis dans la Ville & dans les Champs, les fruits » de votre ventre, de votre terre, de vos bestiaux » seront bénis...

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances » & toutes les cérémonies, vous serez maudits dans » la Ville & dans les Champs..... vous éprouverez la » famine, la pauvreté, vous mourrez de misére, de » froid, de pauvreté; de fiévre; vous aurez la ro- » gne, la galle, la fistule...... vous aurez des ulcères » dans les genoux, & dans les gras des jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure, & vous ne lui » prêterez point à usure.... parce que vous n'aurez » pas servi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & » la chair de vos fils & de vos filles &c.

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame, & sur la vie future.

Plusieurs Commentateurs illustres ont cru que Moïse était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils les prouvent par les paroles de Jacob, qui croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, *in infernum*, *dans l'Enfer*; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux auxquels parlait Moïse, ne pouvait avoir lu ni Ezéchiel, ni Isaïe, qui ne vinrent que plusieurs siécles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets

de Moïse. Le fait est que dans les Loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les chatimens & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressement étalé ce grand dogme? Et s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet de sa Mission? C'est une question que font plusieurs grands Personnages; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes, se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une Doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le Dogme de l'immortalité de l'Ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'État. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premieres charges, on n'aurait pas tiré de grands Pontifs de leurs Corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Aléxandrie, que les Juifs se partagerent en trois Sectes; les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens. L'Historien Josephe, qui était Pharisien, nous apprend au Livre treize de ses Antiquités, que les Pharisiens croyaient la Métempsicose. Les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les Esséniens, dit encore Josephe, tenaient les ames immortelles; les ames, selon eux, descendaient en forme aërienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportés par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un Pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la Théologie des Juifs.

Celui qui seul devoit instruire tous les hommes, vint condamner ces trois Sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaitre de notre ame, puisque les Philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai Législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand Article. Ce n'est donc que depuis dix-sept

cens ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame, & de ſon immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes; ſon petit-fils & ſa petite-fille, purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reſte de la terre où les Apôtres ne pénétrerent pas, chacun devait dire à ſon ame: Qui es-tu? D'où viens-tu? Que fais-tu? Où vas-tu? Tu es je ne ſçais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentirais & penſerais cent mille millions d'années tu n'en ſçauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

AMITIÉ.

C'Eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*; car un Moine, un Solitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*; car les méchans n'ont que des complices, les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux, le commun des hommes oiſifs a des liaiſons, les Princes ont des courtiſans, les hommes vertueux ont ſeuls des amis. Cétécus était le complice de Catilina, & Mécène le courtiſan d'Octave; mais Ciceron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en ſont plus forte & plus faibles, ſelon leur dégré de ſenſibilité, & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'entouſiaſme de l'amité a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces Peuples ont imaginés ſur l'amité ſont admira-

bles; nous n'en avons point de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

L'amitié était un point de Religion & de Législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le Régiment des Amans. Beau Régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un Régiment de Sodomites ; ils se trompent, c'est prendre l'accessoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la Loi & la Religion. La pederastie était malheureusement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la Loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

AMOR *omnibus idem.* Il faut ici recourir au Phisique, c'est l'étoffe de la Nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amene à ta génisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir, voi comme ses yeux étincellent, entends ses hennissemens, contemple ses sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narrines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relevent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la Nature lui a destiné; mais ne sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la Nature a donnés aux animaux, force, beauté, légereté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur ; la femelle jette sur le vase des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde

par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûte de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors de toi, ne connaît les embrassements; tout ton corps est sensible; tes lévres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce; enfin, tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rochester; l'amour dans un pays d'Athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la Nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles.

Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime viennent au secours; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaines.

Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,
Morigerisque modis & mundo corpori cultu
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage dont la Nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idées! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la Nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour,

& les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération !

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies, qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Meſſalines n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans les Iſles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pû accuſer la Nature de mépriſer ſon Ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vuës, c'eſt dans cette occaſion. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles ? Eh quoi, ſi Céſar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fit point mourir François I ? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux ; je le veux croire, mais cela eſt triſte pour ceux à qui Rabelais a dédié ſon Livre.

AMOUR

NOMMÉ SOCRATIQUE.

COMMENT s'eſt-il pû faire qu'un vice deſtructeur du genre-humain, s'il était général, qu'un attentat infâme contre la Nature, ſoit pourtant ſi naturel ? il paraît être le dernier dégré de la corruption réfléchie, & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neuf, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes, c'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un inſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance.

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Afri-

caines & des femmes de l'Asie méridionale ; ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme, c'est une loi que la Nature a établie pour tous les animaux. C'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la Nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille ; si on l'aime, c'est parce que la Nature se méprend ; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licenee. On cite le Législateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Citraque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores

On sçait assez que cette méprise de la Nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente ; aussi, ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune Alcibiade, est une abomination dégoutante dans un Matelot hollandais, & un Vivandier moscovite.

Tu chériras un beau garçon.
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il Législateur quand il fit ces deux vers ridicules ? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les Loix de sa République ; c'est comme

si on accusait Théodore de Bèze d'avoir prêché la Pédérastie dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit:

Amplector hunc & illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui dans ses bavarderies, au dialogue de l'amour, fait dire à un Interlocuteur, que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour ; mais un autre Interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit.

Il est certain, autant que la science de l'Antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appellait les amans d'un jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les Menins de nos Princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires ; institution guerriere & sainte dont on abusa, comme des Fêtes nocturnes, & des Orgies.

La Troupe des Amans institués par Laïus, était une Troupe invincible de jeunes Guerriers, engagés par serments à donner leur vie les uns pour les autres ; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la Pédérastie était recommandée par les Loix de la Perse ; qu'ils citent le texte de la Loi, qu'ils montrent le Code des Persans ; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encore, je dirai que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible ; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la Nature, une loi qui anéantirait le genre-humain si elle était observée à la lettre ; que des gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un Pays pour les loix du Pays. Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette Jurisprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vit deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques Ecoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola ?

le

L'amour des garçons étoit si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise, dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler Ovide, trouva très-bon que Virgile chantât Alexis & qu'Horace fit de petites Odes pour Ligurinus; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la Pédérastie subsista toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait eu aucune Nation policée qui ait fait des Loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandoit noblemente l'aumône. Un passant lui dit, n'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité Castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un Missionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaînes, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même! disait un des spectateurs. Renoncement à moi-même? reprit le Faquir, apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions, ont donc eû grande raison dans l'Inde, en Espagne & dans toute la terre habitable, & comme on n'écrit point

pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation, il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.]

ANGE.

ANge, en Grec, *Envoyé*, on n'en sera guères plus instruits quand on sçaura que les Perses avoient des Peris, les Hébreux des Malakim, les Grecs leurs Demonoi.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des Etres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce sont ces Démons, ces Génies que l'Antiquité inventa; l'homme fit toujours les Dieux à son image. On voyait les Princes signifier leurs ordres par des messagers, donc la Divinité envoye aussi ses couriers, Mercure, Iris, étaient des couriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul Peuple conduit par la Divinité même, ne donnerent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils emprunterent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la Nation Juive fut captive dans la Babilonie; Michel & Gabriël, sont nommés pour la premiere fois par Daniël, esclave chez ces Peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphaël qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabaël.

Dans les Loix des Juifs, c'est-à dire, dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des Anges, à plus forte raison de leur culte; aussi, les Saducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les Histoires des Juifs, il en est beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avaient aux talons; quelquefois ils cachaient leurs aîles sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puisqu'ils buvaient & mangeaient & que les habitans de Sodome, voulurent commettre le péché de la pédérastie avec les Anges qui allerent chez Loth.

L'ancienne tradition Juive, selon Ben Maimon, admet dix dégrés, dix Ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, saints. 2. Les Ofamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les Chasmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, messagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloim, enfans des Dieux. 9. Chérubim, Images. 10 Ychim, les animés.

L'Histoire de la chûte des Anges ne se trouvent point dans les Livres de Moïse; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du Prophête Isaïe, qui apostrophant le Roi de Babylone, s'écrie, qu'est devenu l'exacteur des tributs! les sapins & les cèdres se réjouissent de sa chûte, comment es-tu tombée du Ciel, ô Helel, étoile du matin? On a traduit cet *Helel*, par le mot Latin *Lucifer*; & ensuite par un sens Allégorique on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom qui signifie phosphore & aurore, est devenu le nom du Diable.

La Religion Chrétienne est fondée sur la chûte des Anges. Ceux qui se révolterent furent précipités des sphères qu'ils habitaient dans l'Enfer au centre de la Terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta Eve sous la figure du Serpent & damna le genre-humain. Jesus vint racheter le genre-humain & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocrife d'Enoch, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Augustin dans sa 109e. Lettre, ne fait nulle dif-

ficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire second a réduit à neuf Chœurs, à neuf Hiérarchies ou Ordres, les dix Chœurs des Anges reconnus par les Juifs; ce sont les Séraphins, les Chérubins, les Thrônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres Hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le Temple deux Chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six aîles. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites aîles au-dessous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux aîles au dos. A l'égard des Thrônes & des Dominations, on ne s'est pas encor avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question 108. Article second, dit que les Thrônes sont aussi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne Mytologie des bons & des mauvais Génies ayant passé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sçait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet Article la Somme de St. Thomas.

On ne sçait pas précisement où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planétes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.



ANTROPOFAGES.

NOus avons parlé de l'amour. Il eſt dur de paſſe de gens qui ſe baiſent, à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'Antiquité qui ſe nourriſſent quelquefois de chair humaine. Juvenal rapporte que chez les Egyptiens, ce Peuple ſi ſage, ſi renommé par ſes Loix, ce Peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangerent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte ſur un oui dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux, il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Saguntins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre Sauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une Dame du Pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes, elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé; elle s'excuſa en diſant qu'il valoit mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voiſins, & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt là qu'eſt l'horreur, c'eſt là qu'eſt le crime; qu'importe quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns & les autres. Les Nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permi

de manger ſes voiſins, on mangerait bientôt ſes compatriotes; ce qui ſerait un grand inconvénient pour les vertus ſociales. Mais les Nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été long-temps ſauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'eſpèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avoient peu d'Arts, ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aiſément qu'ils traiterent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime, ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés; preſque toutes les Nations connues ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême; c'était un véritable ſacrifice, & il eſt ordonné au 29ᵉ Chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace ſeulement; & Moïſe, comme nous avons vû, dit aux Juifs, que s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non ſeulement ils auront la galle, mais que les meres mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que du temps d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au Chapitre 39 que Dieu les fera manger non ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Cela eſt poſitif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été Antropofages? C'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au Peuple de Dieu, pour être le plus abominable Peuple de la terre.

J'ai lû dans des Anecdotes de l'Hiſtoire d'Angleterre, du temps de Cromwel, qu'une Chandeliere de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graiſſe d'Anglais. Quelque temps après un de ſes chalans ſe plaignit à elle de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne; hélas! dit-elle, c'eſt que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faiſait des chandelles avec leur ſuif?

APIS.

LE Bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme Symbole, ou comme Bœuf? Il eſt à croire que les Fanatiques voyaient en lui un Dieu, les Sages un ſimple Symbole, & que le ſot Peuple adorait le Bœuf. Cambiſe fit-il bien quand il eût conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? Pourquoi non? Il faiſait voir aux imbéciles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, ſans que la Nature s'armât pour venger ce ſacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de Peuple plus mépriſable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère, & dans leur Gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les temps preſqu'inconnus, ils ayent conquis la terre; mais dans les temps de l'Hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos Croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la Milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette Nation; la premiere, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge, à chan-

ger de religion ; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce ſont des monumens d'un Peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la Nation, ſans quoi on n'aurait pû venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles ? A conſerver dans une petite chambre la momie de quelque Prince, ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant, que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils eſpéraient cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils reſſuſciter ſans cervelle.

APOCALYPSE.

JUSTIN le Martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre Erre, eſt le premier qui ait parlé de l'Apocalypſe ; il l'attribue à l'Apôtre Jean Evangéliſte, dans ſon dialogue avec Triphon, ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jéruſalem doit être rétablie un jour ? Juſtin lui répond, qu'il le croit ainſi avec tous les Chrétiens qui penſent juſte. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain perſonnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jeſus ; il a prédit que les fidèles paſſeront mille ans dans Jéruſalem.*

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les Chrétiens, que ce regne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même eſpace de temps, *& mille per annos.* La nouvelle Jéruſalem de mille années devaient avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres ; ſa forme devait être quarrée ; ſa longueur, ſa largeur & ſa hauteur devait être de douze milles ſtades, c'eſt-à-dire, cinq cens lieues, de façon que les maiſons devaient avoir auſſi

cinq cens lieues de haut. Il eût été aſſez déſagréable de demeurer au dernier étage ; mais enfin, c'eſt ce que dit l'Apocalypſe au chap. 21.

Si Juſtin eſt le premier qui attribua l'Apocaliypſe à S. Jean, quelques perſonnes ont recuſé ſon témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que ſelon le récit des Apôtres, Jeſus-Chriſt en deſcendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne ſe trouve dans aucun Ecrit des Apôrres.

Le même S. Juſtin cite avec confiance les Oracles des Sibylles ; de plus, il prétend avoir vu les reſtes des petites maiſons où furent enfermés les ſoixante & douze Interprétes dans le Phare d'Egypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maiſons, ſemble indiquer que l'Auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vint après, & qui croyait auſſi le regne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que S. Jean avait fait l'Apocalypſe. Mais on a reproché à S. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raiſonnement une démonſtration. Il faut avouer que la manière dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Juſtin a vu.

Clément d'Aléxandrie ne parle dans ſes *Electa*, que d'une Apocalypſe de S. Pierre dont on faiſait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands Partiſans du regne de mille ans, non ſeulement aſſure que S. Jean a prédit cette réſurrection, & ce regne de mille ans dans la Ville de Jéruſalem, mais il prétend que cette Jéruſalem commençait déjà à ſe former dans l'air, que tous les Chrétiens de la Paleſtine, & même les Payens, l'avaiant vu pendant quarante jours de ſuite à la fin de la nuit : mais malheureuſement la Ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène dans ſa Préface ſur l'Evangile de S. Jean, & dans ſes Homélies, cite les Oracles de l'Apocalypſe, mais il cite également les Oracles des Sibylles. Cependant S. Denis d'Aléxandrie, qui écrivait vers le milieu

du troisiéme siécle, dit dans un de ses fragmens, conservés par Eusèbe, que presque tous les Docteurs rejettaient l'Apocalypse, comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par S. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres Canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné pour elle; & que l'Evêque d'Ephèse qui assistait au Concile, rejettât aussi ce livre de S. Jean, enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux, que S. Jean se remuait toujours dans sa fosse, & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant, les mêmes personnages qui étaient sûrs que S. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le regne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère, dans son Histoire Sacrée Liv. 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevait pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matiere ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de S. Jean; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque Communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les Luthériens les troubles d'Allemagne; les Réformés de France, le Regne de Charles IX. & la Régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais, à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs Commentaires.

ATHÉE, ATHÉISME.

AUTREFOIS quiconque avait un ſecret dans un Art, courait riſque de paſſer pour un ſorcier ; toute nouvelle Secte était accuſée d'égorger des enfans dans ſes myſtères ; & tout Philoſophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accuſé d'Athéïſme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les ſots.

Anaxagore oſe-t-il prétendre que le Soleil n'eſt point conduit par Apollon, monté ſur un quadrige ? On l'appelle Athée, & il eſt contraint de fuir.

Ariſtote eſt accuſé d'Athéïſme par un Prêtre, & ne pouvant faire punir ſon accuſateur, il ſe retire à Calcis. Mais la mort de Socrate eſt ce que l'Hiſtoire de la Grèce a de plus odieux.

Ariſtophane, (cet homme que les Commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne ſongeant pas que Socrate était Grec auſſi) Ariſtophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce Poëte comique, qui n'eſt ni comique ni Poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire St. Laurent ; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur : » Le langage d'Ariſtophane ſent ſon miſérable charlantan, ce ſont les pointes les plus baſſes & les plus » dégoutantes ; il n'eſt pas même plaiſant pour le Peu» ple, & il eſt inſupportables aux gens de jugement » & d'honneur ; on ne peut ſouffrir ſon arrogance, » & les gens de bien déteſtent la malignité.

C'eſt donc-là, pour le dire en paſſant, le Tabarin que Madame Dacier, admiratrice de Socrate, oſe admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon,

dont des Juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les Tanneurs, les Cordonniers & les Couturieres d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la Philosophie. Un Peuple entier, dont le mauvais Gouvernement autorisait de si infames licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des temps entre la République Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun Philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les Peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II. a des querelles avec les Papes on l'accuse d'être Athée, & d'être l'Auteur du Livre des trois Imposteurs, conjointement avec son Chancelier de Vineis.

Notre grand Chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions? On l'accuse aussi-tôt d'Athéïsme. * *Homo doctus, sed verus Atheos.* Un Jésuite autant au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le Jésuite Garasse, en un mot, trouve par tout des *Athéïstes*; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaine. Il appelle Théodore de Bèze Athéïste; c'est lui qui a induit le Public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut pas d'indignation & de pitié comme celle de Socrate; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu; il était précisement tout le contraire.

C'était un pauvre Prêtre Napolitain, Prédicateur &

* *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

Théologien de ſon métier; diſputeur à outrance ſur les quiddités, & ſur les univerſaux; *& utrum chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendit à l'Athéïſme. Sa notion de Dieu eſt de la Théologie la plus ſaine, & la plus approuvée: » Dieu eſt ſon principe & ſa fin, pere de l'une & de l'autre, & n'ayant » beſoin ni de l'une, ni de l'autre; Eternel, ſans être » dans le temps; préſent par tout ſans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni paſſé, ni futur; il eſt » par tout, & hors de tout; gouvernant tout, & » ayant tout créé; immuable, infini ſans parties; ſon » pouvoir eſt ſa volonté, &c.

Vanini ſe piquait de renouveller ce beau ſentiment de Platon, embraſſé par Averroës, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chaînon eſt attaché à ſon Thrône éternel; idée, à la vérité, plus ſublime que vraie, mais qui eſt auſſi éloignée de l'Athéïſme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſçavans ou de pédans, contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de Vanini; ſa chaleur & ſa groſſiéreté dans la diſpute lui valut la haine de quelques Théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être Athée enſeignant l'Athéïſme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille, il ſuffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un Créateur. Alors il prononça un très-beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur la néceſſité d'un Être ſuprê-

me, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Préſident Grammont qui était alors à Toulouſe, rapporte ce diſcours dans ſon Hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée, & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini diſait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Préſident Grammont? Il eſt évident que ſur la réponſe de Vanini, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'Athéïſme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux Prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier. On ſoutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes Livres, ce qui eſt très-aiſé & très-commun, en prenant les objections pour les réponſes, en interprêtant avec malignité quelque phraſe louche, en empoiſonnant une expreſſion innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des Juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour juſtifier cette mort il fallait bien accuſer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le Minime & très-Minime Merſenne a pouſſé la démence juſqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ſes Apôtres, pour aller convertir toutes les Nations à l'Athéïſme. Quelle pitié! Comment un pauvre Prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ſes gages? Comment aurait-il pû perſuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un Roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze Prédicateurs d'Athéïſme? Perſonne, avant le Pere Merſenne, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les Journaux, les Dictionnaires Hiſtoriques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru ſans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ſes Penſées diverſes, parle de

Vanini comme d'un Athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'Athées peut subsister* ; il assure que Vanini était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le Prêtre Vanini nous apprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses Ecrits comme dans sa conduite; mais il n'était point Athée.

Un siécle après sa mort, le sçavant La Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais Auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le Jésuite Hardouin, plus sçavant que Garasse, & non moins téméraire, accuse d'Athéïsme, dans son Livre *Athei detecti*, les Descartes, les Arnaulds, les Pascals, les Nicoles, les Mallebranches; heureusement ils n'ont pas eu le sort de Vanini.

De tous ces faits, je passe à la question de morale agitée par Bayle, sçavoir, *si une société d'Athées pourrait subsister?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injure, la possibilité d'une société d'Athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité, que l'Athéïsme est la religion du Gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le Gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les Edits des Empereurs de ce vaste Pays, ils auraient vu que ces Edits sont des sermons, & que par tout il y est parlé de l'Être suprême, Gouverneur, Vengeur, & Rémunérateur.

Mais en ce même-temps ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'Athées; & je ne sçais comment Mr. Bayle a pû oublier un exemple frapant qui aurait pû rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'Athées parait-elle impossi-

ble ? C'eſt qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre enſemble, que les Loix ne peuvent rien contre les crimes ſecrets, qu'il faut un Dieu Vengeur qui puniſſe dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la Juſtice humaine.

Les Loix de Moïſe, il eſt vrai, n'enſeignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtimens après la mort, n'enſeignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire ſe ſouſtraire à la vengeance Divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non ſeulement ils croyaient l'exiſtence d'un Dieu éternel : mais ils les croyaient toujours préſent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur poſtérité, juſqu'à la quatriéme génération ; & ce frein était très-puiſſant.

Mais, chez les Gentils, pluſieurs Sectes n'avaient aucun frein ; les ſceptiques doutaient de tout ; les Académiciens ſuſpendaient leur jugement ſur tout ; les Epicuriens étaient perſuadés que la Divinité ne pourrait ſe mêler des affaires des hommes ; & dans le fonds, ils n'admettaient aucune Divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eſt point une ſubſtance, mais une faculté qui nait & qui périt avec le corps, par conſéquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les Sénateurs & les Chevaliers Romains étaient de véritables Athées, car les Dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'eſpéraient rien d'eux. Le Sénat Romain était donc réellement une aſſemblée d'Athées du temps de Céſar & de Cicéron.

Ce grand Orateur dans ſa harangue pour Cluentius, dit à tout le Sénat aſſemblé, *quel mal lui fait la mort ? Nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers, qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté ?* Rien que le ſentiment des douleurs.

Céſar, l'ami de Catilina, voulant ſauver la vie de ſon ami, contre ce même Ciceron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire

se mourir, que la mort *n'est rien*, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal ? Ciceron, & tout le Sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons ? Les Vainqueurs & les Législateurs de l'Univers connu, formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées ?

Bayle examine ensuite si l'Idolâtrie est plus dangereuse que l'Athéïsme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes ; il est en cela du sentiment de Plutarque ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaise opinion ; mais, n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout ; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une Ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une Religion (même mauvaise) que de n'en avoir point du tout.

Il parait donc que Bayle devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du Fanatisme ou de l'Athéïsme. Le Fanatisme est certainement mille fois plus funeste ; car l'Athéïsme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le Fanatisme en inspire : l'Athéïsme ne s'oppose pas aux crimes, mais le Fanatisme le fait commettre. Supposons avec l'Auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le Chancelier de l'Hôpital fut Athée, il n'a fait que de sages Loix, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les Fanatiques commirent les massacres de la S. Barthelemi. Hobbes passa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les Fanatiques de son temps innonderent de sang l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Spinosa était non-seulement Athée, mais il enseigna l'Athéïsme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux freres

de Wit en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les Athées sont pour la plûpart des sçavans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le temps de raisonner, & d'embrasser un mauvais systême; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du Sénat de Rome qui était presque tout composé d'Athées, de théorie & de pratique, c'est-à-dire qui ne croyaient ni à la Providence, ni à la vie future; ce Sénat était une assemblée de Philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la République.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un Prince Athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir à faire à des Courtisans Athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les Peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des Peuples Athées, dit Bayle dans ses Pensées sur les Cométes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petites Nations, n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément; dites leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont Athées est la même imputation que si on disait qu'ils sont anti-Cartisiens, ils ne sont ni pour, ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfans; un enfant n'est ni Athée, ni Déiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'Athéïsme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'est aussi dans les Gens de cabinet,

quoique leur vie ſoit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer juſqu'à ceux qui ſont en place; que s'il n'eſt pas ſi funeſte que le Fanatiſme, il eſt preſque toujours fatal à la vertu. Ajoutons ſurtout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les Philoſophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant ſans germe, aucun germe ſans deſſein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des Géométres non Philoſophes ont rejetté les cauſes finales, mais les vrais Philoſophes les admettent; &, comme l'a dit un Auteur connu, un Catéchiſte annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux ſages.

BAPTÉME.

BAPTÊME, mot grec qui ſignifie immerſion. Les hommes qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginerent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des Temples d'Egypte pour les Prêtres & pour les initiés. Les Indiens de temps immémorial ſe ſont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie eſt encore fort en vogue. Elle paſſa chez les Hébreux; on y baptiſait tous les Etrangers qui embraſſaient la Loi Judaïque, & qui ne voulaient pas ſe ſoumettre à la circonciſion, les femmes ſurtout, à qui on ne faiſait pas cette opération, & qui ne la ſubiſſaient qu'en Ethiopie, étaient baptiſées; c'était une regénération; cela donnait une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte. Voyez ſur cela *Epiphane*, *Maimonide*, & la *Gemmare*.

Jean baptiſa dans le Jourdain, & même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie. Tout ſigne eſt indifférent par lui-même, & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plait de choiſir. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le ſceau de la Religion Chrétien-

ne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis, il n'eſt pas ſûr qu'ils fuſſent baptiſés.

On abuſa de ce Sacrement dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme ; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Conſtantin en eſt une aſſez bonne preuve. Voici comme il raiſonnait. » Le Baptême purifie tout ; » je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes pa- » rens, après quoi je me ferai baptiſer, & j'irai au Ciel; « comme de fait, il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour ſe mettre dans le bain ſacré.

Les Grecs conſerverent toujours le Baptême par immerſion : les Latins vers la fin du huitiéme ſiécle, ayant étendu leur Religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerſion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, ſubſtituerent la ſimple aſperſion, ce qui les fit ſouvent anathématiſer par l'Egliſe Grecque.

On demanda à S. Cyprien Evêque de Carthage, ſi ceux-là étaient réellement baptiſés, qui s'étaient fait ſeulement arroſer tout le corps? Il répond dans ſa 76 Lettre, que pluſieurs Egliſes ne croyaient pas que ces arroſés fuſſent chrétiens; que pour lui il penſe qu'ils ſont chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois ſelon l'uſage.

On était initié chez les Chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce temps on n'était que catécumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'Egliſe s'aſſurât de la fidélité des nouveaux Chrétiens, & que les Myſtères ne fuſſent point divulgués. C'eſt pourquoi dans les premiers ſiécles, les Gentils furent généralement auſſi mal inſtruits des Myſtères des Chrétiens, que ceux-ci l'étaient des Myſtères d'Iſis & d'Eleuſine.

Cyrille d'Aléxandrie, dans ſon Ecrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainſi ; *je parlerais du Baptême ſi*

Je ne craignais que mon discours ne parvint à ceux qui ne sont pas initiés.

Dès le second siécle, on commença à baptiser des enfans; il était naturel que les Chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce Sacrement, en fussent pourvûs. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encore dans cet usage. Cependant au troisiéme siécle la coutume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la premiere semaine étaient damnés, selon les Peres de l'Eglise les plus rigoureux. Mais Pierre Chrisologue au cinquiéme siécle, imagina les Limbes, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans Baptême, & où étaient les Patriarches avant la descente de Jesus-Christ aux Enfers. De sorte que l'opinion que Jesus-Christ était descendu aux Limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un Chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable; on a répondu que non: si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose, & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie.

BEAU, BEAUTÉ.

DEMANDEZ à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? Il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux ronds, sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un Négre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Consultez enfin les Philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archetipe du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une Tragédie auprès d'un Philosophe; que cela est beau! disoit-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; c'est, dit-il, que l'Auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but, lui dis-je, voilà une belle médecine; il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle: &que pour donner à quelque chose le nom de beauté, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette Tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens, & que c'était là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joua la même Piéce, parfaitement traduite; elle fit bailler tous les spectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réfléxions, que le beau est souvent très-peu relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pekin; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

BÈTES.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même maniere, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien! &c.

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien

de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sçait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en sçavait avant les leçons ? Le serin à qui tu apprends un air, le repete-t-il dans l'instant ? N'employes-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? N'as-tu pas vû qu'il se méprend & qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien je ne te parles pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connoissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, & ils le disséquent vivant pour te montrer les veines mezaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds moi, Machiniste ; la Nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? A-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la Nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la falculté de recevoir dans ses fibres sa sêve qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? Il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a faits tous ces dons ? Qui

a donné toutes ces facultés? Celui qui fait croître l'herbe des Champs, & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des Bêtes sont des formes substancielles, a dit Aristote, & après Aristote l'Ecole Arabe, & après l'Ecole Arabe, l'Ecole Angélique, & après l'Ecole Angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles, crient d'autres Philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation; mais qui lui a donné cette sensation? C'est une ame matérielle, c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à de la matière, ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps: mais quelle preuve en avez-vous? Quelle idée avez-vous de cet Etre spirituelle, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais sçavoir ce que sçait un enfant de six ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet Etre qui n'est pas corps périt avec le corps? Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau systême. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le systême de ces Messieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires? De l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de sçavoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cet ame? C'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se releve, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine.

Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le Philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avait raison : mais il devait aller plus loin.

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'ANTIQUITÉ a beaucoup disputé sur le Souverain bien ; autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem pugnis.

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose ; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la Nature humaine, & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle Fable de Crantor ; il fait comparaître aux Jeux Olimpiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu ; chacune demande la pomme : la Richesse dit, c'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achete tous les biens ; la Volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la Santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile : en-

fin la Vertu représente qu'elle est au dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la santé, on peut se rendre très-misérable si on se conduit mal. La Vertu eut la pomme.

La Fable est très-ingénieuse, mais elle ne résout point la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir, elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur; elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses, ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le Sage persécuté est préférable à son insolent persécuteur, dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre; mais avouez que le Sage dans les fers enrage. Si le Sage n'en convient pas, il vous trompe c'est un charlatan.

TOUT EST BIEN.

Ce fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raisonnent, quand Leibnitz en paraphrasant Platon bâtit son édifice du meilleur des mondes possibles, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le Nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un seul monde. Platon lui avait au moins laissé la liberté d'en faire cinq : par la raison qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, le tétraèdre, ou la pyramide à trois faces, avec la baze égale, le cube, l'éxaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais comme notre monde n'est de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une sixiéme maniere.

Laissons-là le divin Platon. Leibnitz, qui était assurément meilleur géomètre que lui, & plus profond mé-

taphysicien, rendit donc le service au genre-humain de lui faire voir que nous devons être très-contens, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous : qu'il avait nécessairement choisi entre tous les partis possibles, le meilleur, sans contredit.

Que deviendra le péché originel ? Lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, disaient Leibnitz & ses amis : mais en public il écrivait que le péché originel entrait nécessairement dans le meilleur des mondes.

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ? faire dans la misere, des enfans misérables qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? Quoi ! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraichissement être brûlé dans l'éternité des siécles ; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros Livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui se porte bien, & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'Appollon ; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux ; qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles ; il faut pourtant que je cite Lactance, Pere de l'Eglise ; qui dans son chap. 13 de la Colére de Dieu, fait parler ainsi Epicure.

» Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, & ne » le peut ; ou il le peut, & ne le veut pas ; ou il ne » le peut, ni ne le veut ; ou enfin il le veut & le peut. » S'il le veut & ne le peut pas, c'est impuissance, ce » qui est contraire à la Nature de Dieu, s'il le peut » & ne le veut pas, c'est méchanceté, & cela est » non moins contraire à sa Nature, s'il ne le veut ni

» ne le peut, c'eſt à la fois méchanceté & impuiſſan-
» ce; s'il le veut & le peut (ce qui ſeul de ces parties
» convient à Dieu,) d'où vient donc le mal ſur la
» terre?

L'argument eſt preſſant, auſſi Lactance y répond fort mal, en diſant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la ſageſſe avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponſe eſt bien faible en comparaiſon de l'objection; car elle ſuppoſe que Dieu ne pouvait donner la ſageſſe qu'en produiſant le mal; & puis, nous avons une plaiſante ſageſſe!

L'origine du mal a toujours été un abyſme dont perſonne n'a pû voir le fond. C'eſt ce qui réduiſit tant d'anciens Philoſophes & des Légiſlateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perſes. Les Manichéens adopterent, comme on ſçait, cette théologie; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire ſur leur parole.

Parmi les abſurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'eſt pas une abſurdité légere, que d'avoir ſuppoſé deux Etres tout-puiſſants, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & faiſant un traité comme les deux Médecins de Moliere: paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

Baſilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier ſiécle de l'Egliſe, que Dieu avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſiere par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un Dieu tout-puiſſant & tout ſage, de faire bâtir un monde par des Architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a ſenti l'objection, la prévient en diſant, que l'Ange qui préſidait à l'attélier eſt damné pour avoir ſi mal fait ſon ouvrage; mais la brûlure de cet Ange ne nous guérit pas.

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond

pas mieux à l'objection. La boëte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour se venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginerent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'aviserent de manger d'une galette, au lieu de l'embroisie qui était leur mets naturel. L'ambroisie s'exahalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prierent un Ange de leur enseigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'Ange, cette petite planette, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici, c'est là le privé de l'univers, allez y au plus vîte : ils y allerent, on les y laissa; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandra toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mengeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantable?

Je passe vite de ce quatriéme Ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célébre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les Œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez Shaftsbury dans le Chapitre des Moralistes, vous y verrez ces paroles.

» On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la Nature. Comment est-elle sortie si impuissante & si défectueuse des mains d'un Etre si parfait? Mais je nie qu'elle soit défectueuse.... sa beauté résulte des contrariétés, & la concorde universelle naît d'un combat perpétuel.... Il faut que chaque être

» ſoit immolé à d'autres ; les végétaux aux animaux ;
» les animaux à la terre.... & les loix du pouvoir cen-
» tral & de la gravitation, qui donnent aux Corps cé-
» leſtes leur poids & leur mouvement, ne ſeront point
» dérangés pour l'amour d'un chétif animal, qui tout
» protégé qu'il eſt par ces mêmes loix, ſera bientôt
» par elles réduit en pouſſiere.

Bolingbroke, Shaftsbury & Pope, le Metteur en œuvre, ne réſolvent pas mieux la queſtion que les autres : leur *tout eſt bien*, ne veut dire autre choſe, ſinon que le tout eſt dirigé par des Loix immuables ; qui ne le ſçait pas ? Vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches ſont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour ſe tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & enſuite par les Diables, au moins mille ſur un.

Voilà un ordre net & conſtant parmi les animaux de toute eſpèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable, des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urêtres, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonienne ; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un Chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn ; vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un méchaniſme néceſſaire ; & par le même méchaniſme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſçavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux*, dit Pope

dans sa quatriéme Epitre sur le Tout est bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général.*

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goute, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulieres du corps & de l'ame, que vous appellez santé générale ; mais Shaftsbury & Bolingbroke se mocquent du péché originel, Pope n'en parle point ; il est clair que leur systême sappe la Religion Chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce systême a été approuvé depuis peu par plusieurs Théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce systême est consolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planettes précipitées dans la ruine, une boule de savon, ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ses Loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme ? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces Loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce systême du *tout est bien*, ne représente l'Auteur de toute la Nature, que comme un Roi puissant & mal-faisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cens mille hommes, & que les autres trainent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvû qu'il viennent à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possible console, elle est désespérante pour les Philo-

ſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le Peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une riviere dans un réſervoir; il ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême; auſſi ne ſçavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les Chapitres de Métaphyſique les deux lettres des Juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, cela n'eſt pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELLES ſont par tout, pauvre Docteur. Veux-tu ſçavoir comment ton bras & ton pied obéiſſent à ta volonté, & comment ton foye n'y obéit pas? Cherches-tu comment la penſée ſe forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du temps pour me répondre; qu'eſt-ce que la matiere? Tes pareils ont écrit dix mille volumes ſur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette ſubſtance: les enfans les connoiſſent comme toi: mais cette ſubſtance, qu'eſt-ce au fond? Et qu'eſt-ce tu as nommé *eſprit*, du mot latin qui veut dire *ſoufle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & dis moi comment il ſe reléve pour produire un tuyau chargé d'un épi. Apprends moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une chataigne à l'arbre voiſin; je pourrais te faire un in-folio

folio de queſtions, auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *je n'en ſçais rien.*

Et cependant tu a pris tes dégrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'eſt auſſi, & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécile, revêtu d'un petit emploi, dans une petite Ville, croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La deviſe de Montagne était, *que ſçai-je?* & la tienne eſt, *que ne ſçai-je pas?*

CARACTÉRE.

DU mot grec *impreſſion, gravure.* C'eſt ce que la Nature a gravé dans nous; pouvons-nous l'effacer? Grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractère que m'a donné la Nature? Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant François premier Roi de France pour ſe plaindre d'un paſſe-droit; le viſage du Prince, le maintien reſpectueux des Courtiſans, le lieu même où il eſt, font une impreſſion puiſſante ſur cet homme; il baiſſe machinalement les yeux, ſa voix rude s'adoucit, il préſente humblement ſa requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont (dans ce moment au moins) les Courtiſans, au milieu deſquels il eſt même déconcerté; mais ſi François premier ſe connaît en phiſionomies, il découvre aiſément dans ſes yeux baiſſés, mais allumés d'un feu ſombre, dans les muſcles tendus de ſon viſage, dans ſes lévres ſerrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eſt pas ſi doux qu'il eſt forcé de le paraître. Cet homme le ſuit à Pavie, eſt pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid; la Majeſté de François premier ne fait plus ſur lui la même impreſſion; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes du Roi, & les tirant mal, le Roi aigri par ſon malheur ſe fâche, mon homme envoye promener le Roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son Ordre ? Il s'emporte contre un Gardien & l'assomme à coups de poings : est-il Inquisiteur à Venise ? Il exerce sa Charge avec insolence : le voilà Cardinal, il est possédé *della rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensévelit dans l'obscurité sa personne & son caractère, il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit Pape, ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité long-temps retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des Souverains.

Naturam expellas furca tamen ipsa redibit.

La Religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un Cloître, réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère, c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature ; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu, mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la Nature. Peut-on se donner quelque chose ? Ne recevons-nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apatie, l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la Musique & pour la Poësie à celui qui manque de goût & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la Nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un Cultivateur, vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas ; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets man-

gent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ses moutons, le reste engraisse. S'applaudira-t-il de son œconomie ? Ce campagnard, c'est toi-même ; une de tes passions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes Officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colére, Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne ?

CERTAIN, CERTITUDE.

QUEL âge a votre ami Christophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vû son contract de mariage, son extrait baptistaire, je le connais dès son enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'apprens qu'on a entidaté par des raisons secrettes, & par un manége singulier, l'extrait baptistaire de Christophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en sçavent encore rien ; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entiere avant le temps de Copernic, le Soleil est-il levé ? S'est-il couché aujourd'hui ? Tous les hommes vous auraient répondu, nous en avons une certitude entiere ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les sortiléges, les divinations, les obsessions, ont été long-temps la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les Peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choses, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver, il n'en est encore qu'à la définition des triangles : n'êtes-vous pas certain lui dis-

je, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition ; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le sera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs, mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur, tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même-temps. Je ne peux en même-temps exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même-temps avoir cent quatre-vingt dégrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pekin existe ? N'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin ? Des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pekin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette Ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une Ville de Pekin ; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette Ville existe ; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé, dans le Dictionnaire Encyclopédique, une chose fort plaisante ; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la batail-

le de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'Auteur de cet article voulait rire, & que l'autre Auteur qui s'extasie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. *

CHAINE DES ÉVÉNEMENS.

IL y a long-temps qu'on a prétendu que tous les événemens sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible; c'est le Destin qui dans Homère est supérieur à Jupiter même. Ce Maître des Dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le temps marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquit, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; son corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses Etats, ce nouvel ordre devait influer sur les Royaumes voisins; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie; ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

* Voyez l'Article *certitude*, Dictionnaire Encyclopédique.

Si un ſeul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait réſulté un autre Univers : or il n'était pas poſſible que l'univers actuel n'exiſtât pas, donc il n'était pas poſſible à Jupiter de ſauver la vie à ſon fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce ſyſtême de la néceſſité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, ſous le nom de raiſon ſuffiſante ; il eſt pourtant fort ancien ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que ſouvent la plus petite cauſe produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avoue que les petites querelles de Madame Marlborough, & de Madame Masham, lui firent naître l'occaſion de faire le traité particulier de la Reine Anne avec Louis XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V. ſur le Thrône d'Eſpagne. Philippe V. prit Naples & la Sicile ſur la Maiſon d'Autriche ; le Prince Eſpagnol qui eſt aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment ſon Royaume à Milady Masham, & il ne l'aurait pas eu, il ne ſerait peut-être même pas né, ſi la Ducheſſe de Marlborough avait été plus complaiſante envers la Reine d'Angleterre ; ſon exiſtence à Naples dépendait d'une ſottiſe de plus ou de moins à la Cour de Londres. Examinez les ſituations de tous les Peuples de l'Univers, elles ſont ainſi établies ſur une ſuite de faits qui paraiſſent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout eſt rouage, poulie, corde, reſſort dans cette immenſe machine.

Il en eſt de même dans l'ordre phyſique. Un vent qui ſouffle du fond de l'Afrique & des Mers Auſtrales, amene une partie de l'atmoſphère Africain, qui retombe en pluye dans les vallées des Alpes ; ces pluyes fécondent nos terres ; notre vent du nord à ſon tour envoye nos vapeurs chez les Négres ; nous faiſons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à ſon tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'Univers à l'autre.

Mais il me ſemble qu'on abuſe étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a ſi petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arran-

gement actuel du monde entier; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du Destin.

Entendons nous : tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abysme de l'éternité ; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siécles. Tous les événemens sont produits les uns par les autres, je l'avoue; si le passé est accouché du présent ; le présent accouche du futur ; tout a des peres, mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique ; chaque maison remonte, comme on sçait, à Adam, mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il est incontestable que les Habitans des Gaules & de l'Espagne descendent de Gomer; & les Russes de Magog son frere cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! sur ce pied là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les soixante mille Russes qui sont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les soixante mille Français qui sont vers Francfort ; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du Mont Caucase, & qu'il ait fait deux ronds dans un puit ou trois, qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup sur la résolution prise par l'Impératrice de Russie Elisabeth, d'envoyer une armée au secours de l'Impératrice des Romains Marie Thérèse. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'apperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celle du grand Mogol.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la Nature, & que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche, jusqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille densité, vous calculez aisément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, sont anéantis ; le mouvement se perd & se ré-

pare; donc le mouvement que pût produire Magog en crachant dans un puit, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Ruſſie & en Pruſſe. Donc, les événemens préſens ne ſont pas les enfans de tous les événemens paſſés; ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encore une fois, tout être a ſon pere, mais tout être n'a pas des enfans: nous en dirons peut-être davantage quand nous parlerons de la deſtinée.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

LA premiere fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élévent depuis le plus léger atôme juſqu'à l'Etre ſuprême; cette échelle me frappa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuient le matin au chant du coq.

L'imagination ſe complait d'abord à voir le paſſage imperceptible de la matière brute, à la matière organiſée, des plaintes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aërien à des ſubſtances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces ſubſtances, qui de beautés en perfections s'élevent juſqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le Pape & ſes Cardinaux ſuivis des Archevêques, des Evêques; après quoi viennent les Curés, les Vicaires, les ſimples Prêtres, les Diacres, les Sous-Diacres, puis paraiſſent les Moines, & la marche eſt fermée par les Capucins.

Mais il y a un peu plus de diſtance entre Dieu & ſes

plus parfaites créatures, qu'entre le S. Pere & le Doyen du Sacré Collége: ce Doyen peut devenir Pape, mais le plus parfait des génies créés par l'Etre suprême, ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux espèces ont disparu de ce monde, quoi qu'en dise Bochart: où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques espèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il est très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus; mais je veux qu'elles ayent toutes subsisté, ainsi que les blancs, les Négres, les Caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses; les Samoyedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébéne, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme? N'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos figures & qui nous servirait? Et entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourait-on pas imaginer d'autres?

Par de-là l'homme, vous logez dans le Ciel, divin Platon, une file de substances célestes; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, qu'elle raison avez vous d'y croire? Vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes!

la Lune eſt quarante fois plus petite que notre Globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Venus, elle eſt environ auſſi groſſe que la terre. De-là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipſe qui eſt fort différente du cercle que parcourt Venus; il eſt vingt-ſept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait ſon tour en deux ans, Jupiter ſon voiſin en douze, Saturne en trente; & encore Saturne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendue.

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? S'ils y en a une, c'eſt certainement celle que Newton a découverte; c'eſt elle qui fait graviter tous les glodes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immenſe.

O Platon tant admiré! vous n'avez conté que des fables, & il eſt venu dans l'Iſle des Caſſiderides, où de votre temps les hommes allaient tous nuds, un Philoſophe qui a enſeigné à la terre des vérités auſſi grandes que vos imaginations étaient puériles.



LE CIEL
DES ANCIENS.

SI un ver à soye donnait le nom de Ciel au petit duvet qui entoure sa coque, il raisonnerait aussi-bien que firent tous les Anciens, en donnant le nom de Ciel à l'atmosphère, qui est, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ses Mondes, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui sortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des Dieux. Les Dieux descendent toujours dans des nuages d'or chez Homère; c'est de-là que les Peintres les peignent encore aujourd'hui assis sur une nuée; mais comme il était bien juste que le maître des Dieux fût plus à son aise que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des Villes demeuraient dans des Citadelles, au haut de quelque montagne, jugerent que les Dieux pouvaient avoir une Citadelle aussi, & la placerent en Thessalie sur le Mont Olimpe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nuës, de sorte que leur Palais était de plain-pied à leur Ciel.

Les étoiles & les Planettes qui semblent attachées à la voute bleue de notre atmosphère, devinrent ensuite les demeures des Dieux; sept d'entr'eux eurent chacun leur planette, les autres logerent où ils purent; le conseil général des Dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voye lactée; car il fallait bien que les Dieux eussent une salle en l'air, puisque les hommes avaient des Hôtels-de-Ville sur la terre.

Quand les Titans, espèce d'animaux entre les Dieux & les hommes, déclarerent une guerre assez juste à ces

Dieux là, pour reclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du Ciel & de la Terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes ſur les autres comptant que c'en était bien aſſez pour ſe rendre maître du Ciel & du Château de l'Olympe.

Neve foret terris ſecurior arduus æther ;
Affectaſſe ferunt regnum cœleſte gigantes ,
Altaque congeſtos ſtruxiſſe ad ſidera montes.

Cette phyſique d'enfans & de vieilles, était prodigieuſement ancienne ; cependant il eſt très-ſûr que les Caldéens avaient des idées auſſi ſaines que nous de ce qu'on appelle le ciel ; ils plaçaient le ſoleil au centre de notre monde planétaire, à peu près à la diſtance de notre globe que nous avons reconnu ; ils faiſaient tourner la terre, & toutes les planettes autour de cet aſtre ; c'eſt ce que nous apprend Ariſtarque de Samos : c'eſt le véritable ſyſtême du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les Philoſophes gardaient le ſecret pour eux, afin d'être plus reſpectés des Rois & du Peuple, ou plutôt pour n'être pas perſécutés.

Le langage de l'erreur eſt ſi familier aux hommes, que nous appellons encore nos vapeurs, & l'eſpace de la terre à la lune, du nom de ciel ; nous diſons, monter au ciel, comme nous diſons que le ſoleil tourne, quoiqu'on ſçache bien qu'il ne tourne pas ; nous ſommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planette place ſon ciel dans la planette voiſine.

Si on avait demandé à Homère dans quel ciel était allé l'ame de Sarpedon, & où était celle d'Hercule, Homère eût été bien embarraſſé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle ſûreté avait-on que l'ame aërienne d'Hercule ſe fût trouvée plus a ſon aiſe dans Venus, dans Saturne, que ſur notre globe ? Aurait-elle été dans le ſoleil ? La place ne parait pas tenable dans cette fournaiſe. Enfin, qu'entendaient les Anciens par le ciel ? Ils n'en ſçavaient rien, ils criaient toujours *le ciel & la*

terre ; c'eſt comme ſi on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les Anciens croyaient qu'aller dans les Cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes céleſtes ſont tantôt au-deſſus de notre horiſon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que Venus étant venue à Paphos, retournait dans ſa planette quand cette planette était couchée, la Déeſſe Venus ne montait point alors par rapport à notre horiſon ; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au ciel.* Mais les Anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des volumes immenſes pour ſçavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi, *ils ne penſaient pas.*

Il faut toujours en excepter un petit nombre de Sages, mais ils ſont venus tard ; peu ont expliqué leurs penſées, & quand ils l'ont fait, les Charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court chemin.

Un Ecrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïſe un grand Phyſicien ; un autre avait aupravant concilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le Carteſius Mozaizans ; ſelon lui, Moïſe avait inventé le premier les tourbillons & la matiere ſubtile ; mais on ſçait aſſez que Dieu qui fit de Moïſe un grand Légiſlateur, un grand Prophête, ne voulut point du tout en faire un Profeſſeur de Phyſique ; il inſtruiſit les Juifs de leur devoir, & ne leur enſeigna pas un mot de Phyloſopie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raiſonné jamais, parle du ſyſtême des Hébreux ; mais ce Peuple groſſier était bien loin d'avoir un ſyſtême ; il n'avait pas même d'école de Géométrie, le nom leur en était inconnu ; leur ſeule ſcience était le métier de courtier & l'uſure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un Peuple barbare ſur la ſtructure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le ſe-

cond le firmament, où étaient attachées les étoiles ; ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échapperent de ce réservoir par des portes des écluses, ces cataractes, au temps du déluge.

Au-dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, étaient le troisiéme ciel ou l'empirée, où S. Paul fut ravi. Le firmament était une espèce de demi-voute, qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & si on ne le voyait pas, c'était comme le dit le Baron de Feneste, parce qu'il revenait de nuit.

Encore les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres Peuples. La plûpart des Nations, excepté l'Ecole des Caldéens, regardaient le ciel comme solide ; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers ; de là viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes *d'absurdité*, & Lactance dit expressément, *Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds ? &c.*

St. Chrisostôme s'écrie dans sa quatorziéme homélie, *où sont ceux qui prétendent que les Cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire ?*

Lactance dit encore au Liv. III. de ses Institutions, *je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'Auteur du Spectacle de la Nature pourra dire à M. le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrisostôme étaient de grands Philosophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands Saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un Saint, d'être un bon Astronome. On croira qu'ils sont au Ciel, mais on avouera qu'on ne sçait pas dans quelle partie du Ciel précisément.

CIRCONCISION.

LORS qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les Barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plûpart de nos Voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Cigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'Oracle consulté pour sçavoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortuë dans un pot couvert ; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclare son maître Roi, & de cent autres fables propres à amuser les enfans & à être compilés par des Rhéteurs, mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coûtumes des Peuples; qu'il a examinées, de leurs antiquités, qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au Livre d'Euterpe, *que les Habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte, j'en juge par moi-même plutôt que par ouï dire ; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coûtumes de Calcos en Egypte.*

Ces Habitans des bords du Pont-Euxin prétendaient être une Colonie établie par Sésostris ; pour moi je le conjecturais non seulement parce qu'ils sont bazanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les Peuples de Colchide, d'Egypte & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout temps, car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodon, & de Pathenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-temps qu'ils se sont conformés à cette coûtume d'Egypte ; c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette

cérémonie est très-ancienne chez ces deux Nations, je ne sçaurais dire qui des deux tient la circoncision de l'autre; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens; comme, au contraire, les Phœniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'Hérodote, que plusieurs Peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte; mais aucune Nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la Nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre Nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerriere, cachée dans un coin de l'Arabie Pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ces usages à aucun Peuple?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit Peuple a imité un usage du grand Peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres?

Clément d'Aléxandrie rapporte que Pithagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mystères; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des Prêtres d'Egypte. Ces Prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurerent pendant deux cens cinq ans en Egypte; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de temps; il est donc clair que pendant ces deux cens cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs; l'auraient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés, & se furent enfuis dans le désert avec leur proye, selon leur propre témoignage? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la Religion de son esclave voleur & fugitif? Cela n'est pas dans la nature humaine.

Il

Il est dit dans le Livre de Josué, que les Juifs furent circoncis dans le désert. *Je vous ai délivrés de ce qui faisait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui se trouvaient entre les Peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, si ce n'est ce qui les rendait méprisables à ces trois Nations? Comment leur ôte-t-on cet opprobre? En leur ôtant un peu de prépuce? N'est-ce pas là le sens naturel de ce passage?

La Genèse dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant, mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis long-temps un Royaume florissant, gouverné par un puissant Roi, rien n'empêche que dans ce Royaume si ancien, la Circoncision ne fût dès long-temps en usage avant que la Nation Juive fût formée. De plus, la Circoncision d'Abraham n'eut point de suite; sa postérité ne fut circoncie que du temps de Josué.

Or avant Josué, les Israëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutume des Egyptiens; ils les imiterent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeunes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des Prêtres: l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hisope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des Etrangers, tout atteste que le petit Peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande Nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'usages de ses anciens maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du Peuple, était une imitation visible d'une pratique Egyptienne, les Rabbins conviennent même que le mot d'Azazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la Circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu, qui a sanctifié le Baptême si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la Circoncision non moins ancienne chez les

Africains. On a déjà remarqué qu'il eſt le maître d'attacher ſes graces aux ſignes qu'il daigne choiſir.

Au reſte, depuis que ſous Joſué, le Peuple Juif eut été circoncis, il a conſervé cet uſage juſqu'à nos jours; les Arabes y ont auſſi toujours été fidéles, mais les Egyptiens, qui dans les premiers temps circonciſaient les garçons & les filles, ceſſérent avec le temps de faire aux filles cette opération, & enfin la reſtreignirent aux Prêtres, aux Aſtrologues & aux Prophêtes. C'eſt ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprenrent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la Circonciſion.

Les Auteurs Latins, qui traitent les Juifs avec un ſi profond mépris, qu'ils les appellent *Curtus Apella*, par dériſion; *Crédat Judæus Apella*, *Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le Peuple d'Egypte eſt aujourd'hui circoncis, mais par une autre raiſon, parce que le Mahométiſme adopta l'ancienne Circonciſion de l'Arabie.

C'eſt cette Circonciſion Arabe qui a paſſé chez les Ethiopiens, où l'on circoncie encore les garçons & filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la Circonciſion paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout temps les Prêtres de l'Orient ſe conſacraient à leurs Divinités par des marques particulieres. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre ſur les Prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la Déeſſe Iſis s'imprimaient des caractères ſur le poignet, & ſur le cou. Les Prêtres de Cibéle ſe rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui révéraient l'inſtrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs proceſſions, imaginerent d'offrir à Iſis & Oſiris, par qui tout s'engendrait ſur la terre, une partie légere du membre par qui ces Dieux avaient voulu que le genre humain ſe perpétuât. Les anciennes mœurs Orientales ſont ſi prodigieuſement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un

Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots sont peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.

CORPS.

DE même que nous ne sçavons ce que c'est qu'un esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un corps : nous voyons quelques propriétés, mais quel est ce sujet en qui ces propriétés résident ? Il n'y a que des corps, disaient Démocrite & Epicure ; il n'y a point de corps, disaient les Disciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, est le dernier, qui par cent sophismes captieux a prétendu prouver que les corps n'existent pas ; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités sont dans vos sensations, & non dans les objets : il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était assez connue ; mais de là il passe à l'étendue, à la solidité qui sont des essences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en effet ; cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous. Et après avoir aussi détruit l'étendue, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même ; & qu'ainsi il n'y a rien au monde que nos idées. De sorte, que selon ce Docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne sont dans le fonds que dix mille appréhensions de notre ame.

Il ne tenait qu'à M. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule ; il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied

d'étendue, cette étendue n'exiſte pas; donc il n'y a rien; il n'avait qu'à prendre une meſure, & dire, de quelque étendue qu'un corps me paraiſſe, il eſt étendu de tant de ces meſures.

Il lui était bien aiſé de voir qu'il n'en eſt pas de l'étendue & de la ſolidité comme des ſons, des couleurs, des ſaveurs & des odeurs &c. Il eſt clair que ce ſont en nous des ſentimens excités par la configuration des parties; mais l'étendue n'eſt point un ſentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne ſoit plus frappé, je n'entends plus; que cette roſe ſe fâne, je n'ai plus d'odorat pour elle; mais ce bois, cet air, cette roſe, ſont étendus ſans moi. Le paradoxe de Berklay ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il eſt bon de ſçavoir ce qui l'avait entraîné dans ce paradoxe. J'eus, il y a long-temps, quelques converſations avec lui; il me dit que l'origine de ſon opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'eſt que ce ſujet qui reçois l'étendue. Et en effet, il triomphe dans ſon livre, quand il demande à Hilas ce que c'eſt que ce ſujet, ce *ſubſtratum*, cette ſubſtance? C'eſt le corps étendu, répond Hilas; alors l'Evêque, ſous le nom de Philonoüs, ſe mocque de lui; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étendue eſt le ſujet de l'étendue, & qu'il a dit une ſottiſe, demeure tout confus, & avoue qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'exiſte pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire ſeulement à Hilas, nous ne ſçavons rien ſur le fonds de ce ſujet, de cette ſubſtance érendue, ſolide, diviſible, mobile, figurée, &c. je ne la connais pas plus que le ſujet penſant, ſentant & voulant; mais ce ſujet n'en exiſte pas moins, puiſqu'il a des propriétés eſſentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous ſommes tous comme la plûpart des Dames de Paris; elles font grande chère ſans ſçavoir ce qui entre dans les ragouts; de même nous jouiſſons des corps ſans ſçavoir ce qui les compoſe. De quoi eſt fait le corps? De parties, & ces parties ſe réſolvent en d'autres par-

ties. Que ſont ces dernieres parties ? Toujours des corps, vous diviſez ſans ceſſe, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un ſubtile Philoſophe remarquant qu'un tableau eſt fait d'ingrédiens, dont aucun n'eſt un tableau, & une maiſon de matériaux dont aucun n'eſt une maiſon, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps ſont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne ſont pas corps; & cela s'appelle des monades. Ce ſyſtême ne laiſſe pas d'avoir ſon bon; & s'il était révélé, je le croirais très-poſſible; tous ces petits êtres ſeraient des points mathématiques, des eſpèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour ſe mettre dedans. Ce ſerait une métempſicoſe continuelle; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce ſyſtême en vaut bien un autre; je l'aime bien autant que la déclinaiſon des atômes, les formes ſubſtantielles, la grace verſatile, & les vampires de Don Calmet.

DE LA CHINE.

NOUS allons chercher à la Chine de la terre, comme ſi nous n'en avions point; des étoffes, comme ſi nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuſer dans l'eau, comme ſi nous n'avions point de ſimples dans nos climats. En récompenſe, nous voulons convertir les Chinois, c'eſt un zèle très-louable, mais il ne faut pas leur conteſter leur Antiquité, & leur dire qu'ils ſont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un Capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulut leur perſuader qu'ils ſont nouveaux nobles, comme les Sécrétaires du Roi, & les accuſer d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois ſtatues de Connétables, pour leſquelles on aurait un profond reſpect ?

Le célèbre Wolf, Profeſſeur de Mathématique dans l'Univerſité de Halle; prononça un jour un très bon diſcours,

à la louange de la Philosophie Chinoise; il loua cette ancienne espèce d'hommes, qui différe de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raisonnement; il loua, dis-je les Chinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette justice aux Empereurs de la Chine, aux Kolao, aux Tribunaux, aux Lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espèce différente.

Il faut sçavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'Ecoliers de toutes les Nations. Il y avait dans la même Université un Professeur de Théologie nommé Lange, qui n'attirait personne; cet homme au désespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le Professeur de Mathématique; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en Dieu.

Quelques Ecrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le Gouvernement de Pekin était Athée. Wolf avait loué les Philosophes de Pekin, donc Wolf était Athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs syllogismes. Cet argument de Lange, soutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du Pays; qui envoya un dilème en forme au Mathématicien, ce dilème donnait le choix de sortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir; sa retraite ôta au Roi deux ou trois cens mille écus par an, que ce Philosophe faisait entrer dans le Royaume, par l'affluence de ses Disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux Souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour sçavoir s'il y avait eu quatorze Princes, ou non, avant Fohi Empereur de la Chine, & si ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cens ans avant notre ère vulgaire? Je voudrais bien

que deux Irlandais s'avisassent de se quereller à Dublin pour sçavoir quel fut au douziéme siécle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en est de même à mon gré des premiers Empereurs de la Chine; il faut s'en rapporter aux Tribunaux du Pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze Princes qui régnerent avant Fohi, votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant, je vous demande si une Nation assemblée, qui a des Loix & des Princes, ne suppose pas une prodigieuse Antiquité? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'employe à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres Arts.

Ceux qui font les enfans à coup de plume, ont imaginé un fort plaisant calcul. Le Jésuite Pétau, par une belle suputation, donne à la terre 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'ose lui en supposer à présent. Les Cumberlands & les Whistons ont fait des calculs aussi comiques; ces bonnes gens n'avaient qu'à consulter les régistres de nos Colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient appris combien peu le genre-humain se multiplie, & qu'il diminue très-souvent, au lieu d'augmenter.

Laissons donc, nous qui sommes d'hier, nous descendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées sauvages, laissons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Cessons surtout d'appeller idolâtres l'Empereur de la Chine, & le Soubab de Dekan; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la Constitution de leur Empire est à la vérité la meilleure qui soit au monde, la seule qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les Mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans;) la seule dans laquelle un Gouverneur de Province soit puni, quand en sortant de Charge il n'a pas eu les acclama-

tions du Peuple ; la ſeule qui ait inſtitué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix ſe bornent à punir le crime ; la ſeule qui ait fait adopter ſes loix à ſes vainqueurs, tandis que nous ſommes encore ſujets aux coûtumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avouer que le petit Peuple gouverné par des Bonzes, eſt auſſi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous ; que dans les ſciences, les Chinois ſont encore au terme où nous étions il y a deux cens ans ; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux Taliſmans, à l'Aſtrologie judiciaire, comme nous y avons cru long-temps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermometre, de notre maniere de mettre des liqueurs à la glace avec du ſalpêtre, & de toutes les expériences de Torricellis, & d'Otogueric, tout comme nous le fûmes lorſque nous vîmes ces amuſemens de Phyſique pour la premiere fois ; ajoutons que leurs Médecins ne guériſſent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la Nature toute ſeule guérit à la Chine les petites maladies comme ici ; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois il y a quatre mille ans, lorſque nous ne ſçavions pas lire, ne ſçuſſent toutes les choſes eſſentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.



CATÉCHISME CHINOIS,

OU

Entretien de Cu-ſu, *Diſciple de* Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou*, *Tributaire de l'Empereur Chinois* Gnenvan, 417 *ans avant notre Ere vulgaire.*

Traduit en Latin par le Pere Fouquet, *ci-devant ex-Jéſuite. Le Manuſcrit eſt dans la Bibliothéque du Vatican, numéro* 42759.

KOU.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le Ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'eſt pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'eſt autre choſe que l'air, & cet air eſt compoſé de toutes les exhalaiſons de la terre. Ce ſerait une folie bien abſurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ſerais pourtant pas ſurpris. Il me ſemble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai ; mais vous êtes deſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de Peuples qui adorent le ciel & les planettes !

CU-SU.

Les planettes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi bien d'adorer notre sable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre ; monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme sottise ; * il n'y a point de ciel ; chaque planette est entourée de son atmosphère, comme d'une coque, & roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planettes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les Habitans de la Lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel, c'est comme si nous disions, il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU

Sans doute ; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand

* Voyez l'article du *Ciel*.

nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils, & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de millias d'Univers, parmi lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abysme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatriéme ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les Bonzes font aux enfans & aux vieilles: nous ne devons adorer que l'Auteur éternel de tous les êrtes.

KOU.

Mais comment un Être a-t-il pu faire les autres?

CU-SU.

Regardez cette étoile; elle est à quinze cens mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet: ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un dessein marqué? Ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Qui fait des loix, sinon un Législateur? Il y a donc un ouvrier, un Législateur éternel.

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier? & comment eſt-il fait?

CU-SU.

Mon Prince, je me promenais hier auprès du vaſte Palais qu'a bâti le Roi votre pere. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre, voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige; mais je n'ai point d'idées de cet être là; je vois qu'il eſt, mais je ne ſçais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi; & ce qui me plait en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſçavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un Etre tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême Artiſan de toute la Nature?

KOU.

Oui; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc partout? Il exiſte donc dans toute la matiere, dans toutes les parties de moi-même.

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la Divinité?

C U-S U.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumiere ; eſt-il lumiere cependant lui-même ? Ce n'eſt que du ſable, & rien de plus ; tout eſt en Dieu, ſans doute ; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'eſt pas comme l'Empereur de la Chine qui habite ſon Palais & qui envoye ſes ordres par des Kolao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace, & tous ſes ouvrages, & puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

K O U.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Etre ſuprême ?

C U-S U.

Etre juſte.

K O U.

Et quoi encore ?

C U-S U.

Etre juſte.

K O U.

Mais la Secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu.

C U-S U.

La Secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté, ni maladie ?

K O U.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

C U-S U.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni

maladie de l'ame, ni vertu ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres ; eſt-il égal de nourrir ſon fils, ou de l'écraſer ſur la pierre ? De ſecourir ſa mere, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir : je déteſte la Secte de Laokium ; mais il y a tant de nuances de juſte & de l'injuſte ! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſçait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu ? Qui pourra poſer ſûrement les bornes qui ſéparent le bien & le mal ? Quelle régle me donnerez-vous pour les diſcerner ?

CU-SU.

Celles de Confurzée mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu, traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? Qu'y gagnerai-je ? Cette horloge quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & ſoyez ſûr que

parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi Dieu qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux ; non-seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avoit une.

KOU.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIÉME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me poussez, Cu-su. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente, & qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance, rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en

aurait-il après ma mort? Que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la maniere inexpliquable dont l'Etre suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurement les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui ayent une existence particuliere; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la Nature? C'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? C'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? C'est Dieu. Qui fait la pensée de l'Homme? C'est Dieu.

Si l'ame * humaine était une petite personne renfermée dans notre corps qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel Artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? Il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au Conseil des Dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en apperçut.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planettes par des génies qui les poussent sans-cesse; mais Dieu n'a

* Voyez l'article *Ame*.

pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons matière, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus, qui serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? D'où viendrait elle ? Quand viendrait-elle ? Faudrait-il que le Créateur de l'Univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? Et si ce germe meurt, que deviendra cette ame ? Elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions, & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les Bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'Architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

C U-S U.

Vous raisonnez de bonne foi ; & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Etre suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que

des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes; il est dur d'être anéanti; espérez de vivre. Vous sçavez qu'une pensée n'est point matière, vous sçavez qu'elle n'a nulle rapport avec la matière, pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort? Oseriez vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame? Non sans doute; & si cela est possible, n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une? Pourriez vous rejetter un systême si beau & si nécessaire au genre-humain? Et quelques difficultés vous rebuteront-elles?

K O U.

Je voudrais embrasser ce systême, mais je voudrais qu'il me fut prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il est partout, qu'il pénétre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la Nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même? A quoi me servirait cette ame? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux, courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

C U-S U.

Eh bien, si Dieu même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous; & s'il

vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre systême vous avez une volonté; vous êtes libre; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre, n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice?

KOU.

Sans doute; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le thrône? Voudriez-vous que Dieu ne fit pas ce que vous-même êtes tenu de faire? Vous sçavez qu'il est, & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses, & des crimes impunis; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de Nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la justice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un systême plus raisonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs Nations n'ont-elles point embrassé ce systême? Vous sçavez que nous avons dans notre Province environs deux cens familles d'anciens Sinous qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétré; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais crû l'ame immortelle: ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq King; j'en ai lu la traduction; leurs

loix néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres Peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs peres, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encore développée chez ce pauvre Peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite Nation, tandis que les Babilonniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les Nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un reméde approuvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir? Dieu vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'eſt donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé, ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma derniere maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'eſt-à-dire que ſi un Prince avait égorgé ſa famille pour regner, s'il avait tirannifé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à Dieu, ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne; penſez-vous que Dieu fût bien content de ce ſophiſme?

KOU.

Eh bien ſoit, je me rends; je voulais faire le bien

pour moi-même, je le ferai auſſi pour plaire à l'Etre ſuprême. Je penſais qu'il ſuffiſait que mon ame fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les Peuples & pour les Princes, mais le culte de Dieu m'embarraſſe.

QUATRIÉME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier Livre Canonique, ſi reſpecté de tous les Empereurs Chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au Peuple, & vous en offrez les prémices aux Chang-ti, au Tien, à l'Etre ſuprême; vous lui ſacrifiez quatre fois l'année; vous êtes Roi & Pontife; vous promettez à Dieu de faite tout le bien qui ſera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque choſe qui répugne?

KOU.

Je ſuis bien loin d'y trouver à redire; je ſçais que Dieu n'a nul beſoin de nos ſacrifices, ni de nos priéres, mais nous avons beſoin de lui en faire; ſon culte n'eſt pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des priéres, je veux ſurtout qu'elles ne ſoient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que la *Montagne du Chang-ti eſt une montagne graſſe, & qu'il ne faut point regarder les montagnes graſſes*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil, & ſécher la Lune: ce galimatias ſera-t il agréable à l'Etre ſuprême, utile à mes Sujets & à moi-même?

Je ne peux ſurtout ſouffrir la démence des ſectes qui nous environnent: d'un côté je vois Laotzé que ſa mere conçut par l'union du Ciel & de la Terre, & dont elle fut groſſe quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à ſa Doctrine de l'anéantiſſement & du dépouillement univerſelle, qu'aux cheveux blancs avec leſquels

il nâquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa Doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour pere un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait surtout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les Bonzes qui séduisent le Peuple pour le gouverner; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la Nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches, le Peuple les suit en foule. Si un Roi donne quelque Edit qui leur déplait, il vous disent froidement que cet Edit ne se trouve pas dans le Commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse? Vous sçavez que la tolérance est le principe du Gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie: mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un Empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

CU-SU,

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La Loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un Médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un Prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses Sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous sçavez ce qui arriva à Daon,

sixiéme Roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en sçais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les Prêtres Chaldéens s'étaient avisés d'adorer les Brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux Brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la Théologie, que ce Brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du Brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les Théologiens, pour sçavoir si le Brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunierent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du Brochet aux œufs, qui assisterent à son dîner, il se fit apporter un Brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est ce là votre Dieu, dit-il aux Docteurs? Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le Roi commanda qu'on ouvrit le Brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité, & le Brochet fut mangé par le Roi & par ses satrapes, au grand contentement des Théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussi-tôt les Docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurerent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant pas déjeuné, le bon Roi Daon leur dit qu'il n'avait que

des brochets à leur donner pour leur dîner ; ils en mangerent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon Roi Daon ; & les Citoyens depuis ce temps firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le Roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la premiere occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des Fo, & des Brochets.

Je sçais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits Dieux & de petits Talapoins qui font descendre la lune dans le décours, & qui prédisent clairement l'avenir ; c'est-à-dire, qui voyent clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des Sectes qui aillent de Ville en Ville débiter leurs rêveries, comme des Charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'esprit humain que de petites Nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste Empire de la Chine est livré à l'erreur ! l'Etre éternel ne serait-il que le Dieu de l'Isle Formose ou de l'Isle Borneo ? Abandonnerait-il le reste de l'Univers ? Mon cher Cu-su, il est le pere de tous les hommes ; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux ; un cœur pur est le plus beau de tous ses Temples, comme disait le grand Empereur Hiao.

CINQUIÉME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puiſque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi ?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes Voiſins, ni envers mes Peuples.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éléverez des édifices publics, vous encouragerez tous les Arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable Roi ; mais il y a le Roi & l'homme, la vie publique & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps deſtiné

aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cens femmes, & des ſept cens concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me parait ſurtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa Pagode. Je voudrais bien ſçavoir ſi le Chang-ti ſe plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres.

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des Bonzes qui ne ſe marient point; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres Chinois : eh bien qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante maniere d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs! voilà une ſinguliere façon de ſervir le genre-humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre-humain! le bon petit Lama nommé *Stelca iſant Erepi*, ſoulait dire *que tout Prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait*; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en ſon temps. Pour moi, je marierai tous les Lamas & Bonzes, & Lameſſes & Bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre; ils en ſeront certainement meilleurs Citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au Royaume de Lou.

CU-SU.

Oh! le bon Prince que nous aurons là! vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contentez pas d'avoir des femmes & des ſujets; car enfin, on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des Edits & des enfans, vous aurez ſans doute des amis.

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertiſſent de mes défauts, je me donne la liberté de reprendre les leurs,

ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Erueil, & même que les sachets du grand Arnoud. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre Rituel.

C U-S U.

Gardez vous-en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre, & puis, si vous faisiez de l'amitié, un précepte, un Mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille Bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule, il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

K O U.

Aimer ses ennemis! eh mon Dieu, rien n'est si commun.

C U-S U.

Comment l'entendez-vous?

K O U.

Mais comme il faut, je crois l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la Guerre sous le Prince de Décon contre le Prince du Vis-Brunk: dès qu'un de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frere, nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre; nous les avons servis nous-mêmes: que voulez-vous de plus? Que nous les aimions comme on aime sa maîtresse?

C U-S U.

Je ſuis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les Nations vous entendiſſent. Car on m'aſſure qu'il y a des Peuples aſſez impertinens pour oſer dire que nous ne connaiſſons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne ſont que des péchés ſplendides, que nous avons beſoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſçavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres !

SIXIÉME ENTRETIEN.

C U-S U.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaiſance, la tolérance &c. grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au village comme à la ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, & j'en ſuis faché.

K O U.

Quelle eſt-elle ? Nommez la vîte, je tâcherai de la ranimer.

C U-S U.

C'eſt l'hoſpitalité, cette vertu ſi ſociale, ce lien ſa-

cré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains ſauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de maiſon pour accueillir les voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande Ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maiſon Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, & qui eſt obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les Etrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoutantes, ils vendent cher cet accueil infâme, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens ſe croyent au-deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs Prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vin ſur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles danſent pendant que les nôtres cultivent des vers à ſoye.

K O U.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégouter de la politeſſe.

C U-S U.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y remédier en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ſes dangers, & c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint ! Il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire ; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſiéme.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les Peuples de l'Occident pourraient-ils oppoſer à une morale ſi pure ? En combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? Si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les Sages des ſiécles antérieurs ont écrit ſur l'humilité ; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte ; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez.

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon Médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſçait davantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'Aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſçavant que ſes Diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire acroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour-propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimeres des ſophiſtes, & des illu-

sions des faux Prophêtes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le thrône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriserai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitsnou qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arriverent de la Lune au Japon.

Malheur à un Peuple assez imbécile & assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule Province : c'est un blasphême. Quoi ? la lumiere du soleil éclaire tous les yeux, & la lumiere de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive Nation dans un coin de ce globe ! Quelle horreur ! & quelle sottise ! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'Univers à l'autre.

CU-SU.

O sage Kou ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous serez un digne Prince. J'ai été votre Docteur, & vous êtes devenu le mien.



CATÉCHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

Eſt-il vrai qu'autrefois les Japonois ne ſçavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur Royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de Caniſi qui ſont les grands Cuiſiniers de notre Iſle, étaient données par les Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand Cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre au Peuple du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre Nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit ; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos Empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos Caniſi, autrement nos Pauxcoſpie ; c'eſt à eux que nous avons l'obligation

l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaisante manie ; il croyait avoir toujours raison ; notre Daïri & nos Canisi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde ; nos Canisi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siécles. Nos Canisi voulaient en vain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des Nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouïr d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuisine dans votre Empire ? Vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? S'il y a douze Traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? Au contraire, chacun fera bonne chere à sa façon chez le Cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts ; mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien long-temps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire; on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre Nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONOIS.

Il y a premierement les Breuxeh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils sont attachés à l'ancienne cuisine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui sçavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez gueres avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non; il y a ensuite les Pispates, qui certains jours de chaque semaine, & même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres Canisi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine patisserie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reste, tout le monde convient que nos Cuisiniers sont infiniment plus sçavans que ceux des Pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le Ga-

rum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte des ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les Livres des Caniſi, qu'on appelle communément Pauxcoſpie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batiſtanes, ni des autres; mais les Quekars méritent une attention particuliere. Ce ſont les ſeules convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils ſont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criſs large de quatre doigts, le tout en front de bandiére; il s'expoſe lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb, ainſi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il haït ſon prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoue que ſi je n'étais pas Caniſi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des Cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle Dieſtes; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque priere à Dieu avant ou après le dîner, & même ſimplement avant le déjeûner, & que vous ſoyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de Terluh & de Vincal, & de Memnon

&c. il eſt bon ſeulement que nos Dieſtes avouent que nos Caniſi ſont très-ſçavans en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante; la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chere, il doit être de bonne humeur, & il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi ces entêtés veulent manger au nez du Roi des ſauciſſes pour leſquelles le Roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armées de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des Citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des Charges. Les attroupemens ſont ſouverainement défendus, & punis ſur le champ ſans rémiſſion; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement, ſelon le précepte de notre grand Cuiſinier Japonois, qui a écrit dans la langue ſacrée, *Suti raho, cus flat, natis in uſum lætitiæ ſciphis pugnare tracum eſt*: ce qui veut dire, le dîner eſt fait pour une joie recueillie & honnête, il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos Taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cens jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur Recina, fils de ce Poëte Indien Recina, si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un Ouvrage didactique en rimes, intitulé la Grace, & non les Graces,

Le Japon où jadis brilla tant de lumiere,

N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumiere ? Que si on connoit aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planettes, c'est à nous qu'on en est redevable. Que nous seuls avons enseigné aux hommes les loix primitives de la Nature, & le calcul de l'infini. Que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques. Qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes. Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous ? Et qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poëtiques. *

* NB. *Cet Indien Recina sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sausses que quand Brama, par une volonté toute particuliere, ensaignait lui-même la sausse à ses favoris, qu'il y avait un nombre*

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? Il a les préjugés de ſon pays, ceux de ſon parti, & les ſiens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés !

infini de Cuiſiniers auxquels il était impoſſible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette ſentence Japonoiſe ;
God never acts by partial will, but by general Laws.



CATÉCHISME DU CURÉ.

ARISTON.

EH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne ?

TEOTIME.

Oui ; on me donne une petite Paroiſſe, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité ; je ne pourrais certainement pas diriger ſoixante-&-dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une ; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui ſe ſont chargés de ces diſtricts immenſes. Je ne me ſens pas capable d'une telle adminiſtration ; un grand troupeau m'effraye, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié aſſez de juriſprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres Paroiſſiens de ſe ruiner en procès. Je ſçais aſſez de médecine pour leur indiquer des remédes ſimples quand ils ſeront malades. J'ai aſſez de connaiſſance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conſeils utiles. Le Seigneur du lieu & ſa femme ſont d'honnêtes gens qui ne ſont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flate que je vivrai aſſez heureux, & qu'on ne ſera point malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? Ce ſerait une grande conſolation ; il ſerait doux après avoir prôné, chanté, confeſſé, communié, baptiſé,

enterré, de trouver dans son logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait soin de votre linge & de votre personne, qui vous égayerait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation serait utile à l'Etat. Je vous plains vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

TEOTIME.

L'Eglise Grecque a grand soin d'encourager les Curés au mariage, l'Eglise Anglicane & les Protestans ont la même sagesse; l'Eglise Latine a une sagesse contraire; il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit Philosophique a fait tant de progrès, un Concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le Concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux Lois présentes; il en coute beaucoup, je le sçais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes sçavant, & vous avez une éloquence sage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse; Dieu me préserve d'approfondir la Grace concomitante, la Grace efficace, à laquelle on résiste, la suffisante qui ne suffit pas; d'examiner si les Anges qui mangerent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger; il y a mille choses que mon Auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être; mais je ne ferai point de Théologiens, & je le serai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon Curé! Je veux acheter une maiſon de campagne dans votre Paroiſſe. Dites-moi, je vous prie, comment vous en uſerez dans la confeſſion?

TEOTIME.

La confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'Antiquité la plus réculée; on ſe confeſſait dans la célébration de tous les anciens Myſtères; nous avons imité & ſanctifié cette ſage pratique; elle eſt très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvéniens. Il y a beaucoup de Confeſſeurs indiſcrets, ſurtout parmi les Moines, qui apprennent quelquefois plus de ſottiſes aux filles que tous les garçons d'un Village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confeſſion; ce n'eſt point un interrogatoire juridique, c'eſt l'aveu de ſes fautes qu'un pécheur fait à l'Etre ſuprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuſer à ſon tour. Cet aveu ſaſalutaire n'eſt point fait pour contenter la curioſité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en uſerez-vous?

TEOTIME.

Non; il y a des Rituels où l'on excommunie les ſauterelles, les ſorciers & les Comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'Egliſe aux ſauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les Sorciers, parce qu'il n'y a point de Sorciers: & à l'égard des Comédiens, comme ils ſont penſionnés par le Roi, & autoriſés par le Magiſtrat, je me gar-

derai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du goût pour la Comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionement le Misantrope, Athalie & d'autres Piéces, qui me paraissent des écoles de vertu & de bienséance. Le Seigneur de mon Village fait jouer dans son château quelques-unes de ces Piéces, par de jeunes personnes qui ont du talent : ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir ; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, & même de très-utile ; je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentimens, & plus j'ai envie de devenir votre Paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les Paysans de s'enyvrer les jours des fêtes ? C'est là leur grande maniére de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poisson liquide, la tête panchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point n'entendant rien, réduits à un état fort au dessous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles sanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre ces scènes affreuses, qui sont la honte de l'espèce humaine ; il le faut avouer, l'Etat perd plus de Sujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourrez-vous diminuer dans votre Paroisse un abus si exécrable ?

TEOTIME.

Mon parti est pris ; je leur permettrai, je les presserai même de cultiver leurs champs les jours de Fêtes après le Service Divin, que je ferai de très-bon heu-

re. C'eſt l'oiſiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne ſont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la ſanté du corps & à celle de l'ame : de plus, ce travail eſt néceſſaire à l'Etat. Suppoſons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix ſous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte eſt bien modéré; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'eſt donc trente fois cinq millions de piéces de dix ſous que l'Etat perd en main d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainſi vous concilierez la priére & le travail; Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous ſervirez Dieu & le prochain; mais dans les diſputes Eccléſiaſtiques, quel parti prendrez-vous.

TEOTIME.

Aucun. On ne diſpute jamais ſur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu: on ſe querelle ſur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon Curé! le bon Curé!



CATÉCHISME DU JARDINIER.

Ou entretien du Bacha Tuctan, & du Jardinier Karpos.

TUCTAN.

EH bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils ſont bons... De quelle Religion es-tu à préſent ?

KARPOS.

Ma foi, mon Bacha, jaurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite Iſle de Samos appartenait aux Grecs, je me ſouviens que l'on me faiſait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*, on me faiſait prier Dieu tout droit ſur mes deux jambes, les mains croiſées ; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens ſont venus, alors mon Curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Tou you*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs ſont revenus & ont chaſſé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au Tou you & à la crême. Vous avez enfin chaſſé les Grecs, & je vous entends crier *Allach illa Allach* de toutes vos forces ; je ne ſçais plus trop ce que je ſuis ; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raiſonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon Bacha, elles ſont fort à votre ſervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui mon Bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela? Miſérable!

KARPOS.

C'eſt que je ſuis un honnête homme : il m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes Jardiniers; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle, ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'eſt donc pas fidéle à ton Bacha?

KARPOS.

Très-fidéle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton Papa Grec faiſait une conſpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou patrou, & du Tou you, d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton Papa Grec dans une occaſion ſi belle ?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéiſſance, & que je ſçais bien que le Tou patrou n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe : mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'Iſle & me chaſſaient, me ſerais-tu fidéle ?

KARPOS.

Eh comment alors pourrais-je vous être fidéle, puiſque vous ne ſeriez plus mon Bacha ?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eſt-il pas vrai, (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort; car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre ſerment. Pourriez vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien? C'eſt comme ſi ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes?

KARPOS

Oui, à ma façon, ils ſont en petit nombre, mais ils me ſuffiſent, & ſi j'en avais davantage ils m'embaraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſçavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt par exemple d'être bon mari, bon pere, bon voiſin, bon ſujet, & bon jardinier; je ne vais pas au-delà, & j'eſpére que Dieu me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miſéricorde à moi qui ſuis le Gouverneur de ton Iſle?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſçache: Eſt-ce à moi à deviner comment Dieu en uſe avec les Ba-

chas ? C'eſt une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes un auſſi honnête Bacha que je ſuis honnête Jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet ! je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu mon ami, Allah vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous ! mon Bacha.

CHRISTIANISME.

Recherches hiſtoriques ſur le Chriſtianiſme.

PLUSIEURS Sçavans ont marqué leur ſurpriſe de ne trouver dans l'Hiſtorien Joſephe aucune trace de Jeſus-Chriſt, car tout le monde convient aujourd'hui, que le petit paſſage où il en eſt queſtion dans ſon Hiſtoire eſt interpolé. Le pere de Flavian Joſephe avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jeſus. Joſephe était de race Sacerdotale, parent de la Reine Mariamne, femme d'Hérode ; il entre dans les plus grands détails ſur toutes les actions de ce Prince ; cependant, il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jeſus, & cet Hiſtorien qui ne diſſimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du maſſacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conſéquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un Roi des Juifs. Le Calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occaſion.

C'eſt de toutes les actions de tous les Tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'Hiſtoire du Monde entier.

Cependant, le meilleur Ecrivain qu'ayent jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur ; phénomène éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un Historien aussi éclairé que l'était Josephe. Il garde encore le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur, sur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des Justes qui ressusciterent.

Les Sçavans ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun Historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'Empire de Tibère, sous les yeux d'un Gouverneur Romain, & d'une garnison Romaine, qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes ayent jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténébres ; ce prodige devait avoir été marqué dans les fastes de Rome, & dans ceux de toutes les Nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses divines ayent été écrites par des mains profanes.

Les mêmes Sçavans trouvent encore quelques difficultés dans l'Histoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jesus-Christ dit aux Scribes & aux Pharisiens, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel.

Il n'y a point, disent-ils, dans l'Histoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le Temple avant la venue du Messie, ni de son temps : mais on trouve dans l'Histoire du Siége de Jérusalem par Josephe, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du Temple, par la faction des Zelotes. C'est au chap. 19 du livre 4. De-là ils soupçonnent que l'Evangile selon St. Matthieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette espèce,

s'évanouissent, dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa naissance, sa vie & sa mort. Ses voyes sont en tout différentes des nôtres.

Les Sçavans se sont aussi fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de Jesus-Christ. St. Matthieu donne pour pere à Josephe, Jacob ; à Jacob, Matam ; à Matam, Eléazar. St. Luc au contraire dit que Josephe était fils d'Héli, Héli de Mattat, Mattat de Lévi, Lévi de Janno, &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancêtres que Luc donne à Jesus depuis Abraham, avec les quarante-deux ancêtres différens que Matthieu lui donne depuis le même Abraham. Et ils sont effarouchés que Matthieu en parlant de quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encore des difficultés sur ce que Jesus n'est point fils de Josephe, mais de Marie. Ils élevent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant St. Augustin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mistique, un sens allégorique : comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues ; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourrissait point de cochons ; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des Sçavans sont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premierement, Jesus nâquit sous la Loi Mosaïque ; il fut circoncis suivant cette Loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les Fêtes, & il ne prêcha que la morale ; il ne révéla point le mystère de son Incarnation ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge ; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau

du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient, mais il ne baptisa jamais personne; il ne parla point des sept Sacremens; il n'institua point de Hiérarchie Ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le St. Esprit procédait du pere & du fils. Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures, & de deux volontés; il voulut que ces grands Mysteres fussent annoncés aux hommes dans la suite des temps, par ceux qui seraient éclairés des lumieres du St. Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la Loi de ses peres; il ne montra aux hommes qu'un Juste agréable à Dieu, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des Magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte Eglise établie par lui fit tout le reste.

Josephe, au Chap. XII. de son Histoire, parle d'une Secte de Juifs Rigoristes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils méprisent*, dit-il, *les maux de la terre; ils triomphent des tourmens par leur constance; ils préferent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vu briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur Législateur, ni manger des viandes défendues.*

Il parait que ce portrait tombe sur les Judaïtes, & non pas sur les Esséniens. Car voici les paroles de Josephe. *Judas fut l'Auteur d'une nouvelle Secte, entiérement différente des trois autres*, c. à. d. *des Saducéens, des Pharisiens & des Esséniens.* Il continue & dit; *Ils sont Juifs de nation; ils vivent unis entre eux, & regardent la volupté comme un vice;* le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des Judaïtes dont l'Auteur parle.

Quoiqu'il en soit, on connut ces Judaïtes avant que les Disciples du Christ commençâssent à faire un parti considérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une Société différente des Esséniens & des Judaïtes; ils ressemblaient aux Gymnosophistes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleste, qui les jette dans*

l'entousiasme des Bacchantes & des Coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette Secte nâquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs ; & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.

Les Disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des Apôtres (chap. 19) que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse ; il leur dit, *avez-vous reçu le St. Esprit ?* Ils lui répondirent, *nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un St. Esprit.* Il leur dit, *Quel baptême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent, *le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premieres années qui suivirent la mort de Jésus, sept Sociétés ou Sectes différentes chez les Juifs, les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les Disciples de de Jean, & les Disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Les Fidèles eurent le nom de Chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre ère vulgaire ; mais ils furent connus dans l'Empire Romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distingaient auparavant que par le nom de Freres, de Saints ou de Fidéles. Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son Eglise les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers Fidéles furent des hommes obscurs, ils travaillent tous de leurs mains. L'Apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la coûturiere Dorcas qui faisait les robes des freres. L'assemblée des fidéles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des Actes des Apôtres.

Les Fidéles se répandirent secrettement en Gréce, & quelques-uns allerent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une Synagogue. Ils

ne se séparerent point d'abord des Juifs; ils garderent la circoncision; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'Apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un pere Gentil, il le circoncit lui-même dans la petite Ville de Listre. Mais Tite son autre Disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les Freres Disciples de Jesus furent unis aux Juifs, jusqu'au temps où Paul essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des Etrangers dans le Temple. Ils étaient accusé par les Juifs de vouloir détruire la Loi Mosaïque par Jesus Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'Apôtre Jacques proposa à l'Apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le Temple avec quatre Juifs qui avaient fait voeu de se raser, *Prenez les avec vous*, lui dit Jacques (chap. 21. Act. des Apôt.) *purifiez vous avec eux, & que tout le monde sçache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la Loi de Moïse.*

Paul n'en fut pas moins accusé d'impieté & d'héréfie, & son procès criminel dura long-temps; mais on voit évidemment par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jerusalem pour observer les Rites Judaïques.

Il dit à Festus ces propres paroles (chap. 25. des Actes:) *Je n'ai péché ni contre la Loi Juive, ni contre le Temple.*

Les Apôtres annonçaient Jesus-Christ comme Juif, observateur de la Loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire observer.

La circoncision est utile, dit l'Apôtre Paul, (chap. 2. Epit. aux Rom.) si vous observez la Loi; mais si vous la violez votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la Loi, il sera comme circoncis. Le vrai Juif est celui qui est Juif intérieurement.

Quand cet Apôtre parle de Jesus-Christ dans ses Epitres, il ne révêle point le Mystère ineffable de sa consubstantiabilité avec Dieu; nous sommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5, épit. aux Rom.) de la colére de Dieu,

le don de Dieu s'est répandu sur nous, par la grace donné à un seul homme qui est Jesus-Christ.... La mort a régné par le péché d'un seul homme, les justes régneront dans la vie par un seul homme qui est Jesus-Christ.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Christ. Et au chap. 16. A Dieu qui est le seul sage, honneur & gloire par Jesus-Christ.... Vous êtes à Jesus-Christ, & Jesus-Christ à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3,)

Et. (1e. aux Cor. 15. ℣. 27.) Tout lui est assujetti, en exceptant sans doute Dieu qui lui a assujetti toutes choses.

On a eu quelque peine à expliquer le passage de l'Epitre aux Philippiens; *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs, ayez les mêmes sentimens que Christ Jesus, qui étant dans lempreinte de Dieu n'a point crû sa proye de s'égaler à Dieu.* Ce passage parait très-bien approfondi, & mis dans tout son jour, dans une lettre qui nous reste des Eglises de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui est un précieux monument de l'Antiquité. On loue dans cette Lettre la modestie de quelques fidéles: *Ils n'ont pas voulu*, dit la Lettre, *prendre le grand titre de Martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jesus-Christ, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas crû sa proye la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit aussi dans son Commentaire sur Jean; la grandeur de Jesus a plus éclaté quand il s'est humilié, *que s'il eût fait sa proye d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire est un contre-sens visible. Que signifierait, *Croyez les autres supérieurs à vous; imitez Jesus qui n'a pas crû que c'était une proye, une usurpation, de s'égaler à Dieu?* Ce serait visiblement se contredire, ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie, ce serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des Apôtres fondait ainsi l'Eglise naissante. Cette sagesse ne fut point alterée par la dispute qui survint entre les Apôtres Pierre, Jacques & Jean d'un

côté, & Paul de l'autre. Cette conteſtation arriva à Antioche. L'Apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les Gentils convertis, & n'obſervait point avec eux les cérémonies de la Loi, ni la diſtinction des viandes; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres Diſciples, indifféremment du porc des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas; mais plusieurs Juifs Chrétiens arrivés, S. Pierre ſe remit avec eux à l'abſtinence des viandes défendues, & aux cérémonies de Moſaïque.

Cette action paraiſſait très-prudente; il ne voulait pas ſcandaliſer les Juifs Chrétiens ſes Compagnons; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui réſiſtai*, dit-il, *à ſa face, parce qu'il était blâmable.* (Epitre aux Galates chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord perſécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé ſacrifier dans le Temple à Jéruſalem, qu'il avait circoncis ſon Diſciple Thimothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans ſa premiere Homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux Avocats qui s'échauffent & ſe piquent au Bareau, pour avoir plus d'autorité ſur leurs Cliens; il dit que Pierre Céphas étant deſtiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent ſemblant de ſe quereller, Paul pour gagner les Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Auguſtin n'eſt point du tout de cet avis. *Je ſuis fâché*, dit-il dans l'Epitre à Jérôme, *qu'un auſſi grand homme ſe rende le patron du menſonge, patronum mendacii.*

Au reſte, ſi Pierre était deſtiné aux Juifs judaïſans, & Paul aux Etrangers, il eſt très-probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des Apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoiqu'il en ſoit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les Chrétiens commencerent à ſe ſéparer de la communion Juive, & c'eſt ce qui leur attira tant de querelles, & tant de perſécutions de la part des Syna-

gogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété; d'athéïsme par leurs Freres Juifs, qui les excommuniaient dans leurs Synagogues trois fois les jours du Sabbat. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs Eglises se formerent, & la séparation devint entiére entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier siécle; cette séparation était ignorée du Gouvernement Romain. Le Sénat de Rome, ni les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des dégrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la Religion de l'Empire Romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les Empereurs (il est vrai), les Grands & les Philosophes, n'avaient nulle foi à ces mystères; mais le Peuple, qui, en fait de Religion, donne la loi aux Grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchaîner paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connoissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces Fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avouer que les prieres & les hymnes qui nous sont restés de ces mystères, sont ce que le Paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les Chrétiens qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs Gentils. Quelques Philosophes de la Secte de Platon devinrent Chrétiens. C'est pourquoi les Peres de l'Eglise des trois premiers siécles furent tous Platoniciens.

Le zèle inconsidéré de quelques-uns ne nuisit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Justin l'un des premiers Peres, d'avoir dit dans son Commentaire sur Isaïe, que les Saints jouiraient dans un regne de mille ans sur la terre, de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait la terre, en

laiſſa le ſoin aux Anges, leſquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui ſont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres Peres, pour avoir ſuppoſé des Oracles des Sibylles. Il prétendait que la Sibylle Eritrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poiſſons

Il nourrira cinq mille hommes au déſert,

Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront

Il en remplira douze paniers.

On reprocha auſſi aux premiers Chrétiens la ſuppoſition de quelques vers acroſtiches d'une ancienne Sibylle, leſquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jeſus-Chriſt, chacune de leur ordre..

Mais ce zèle de quelques Chrétiens, qui n'était pas ſelon la ſcience, n'empêcha pas l'Egliſe de faire les progrès que Dieu lui deſtinait. Les Chrétiens célébrerent d'abord leurs myſtères dans des maiſons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de Lucifugaces (ſelon Minutius Felix.) Philon les appelle Geſſéens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers ſiécles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens, mais celui de Chrétiens a prévalu ſur tous les autres.

Ni la hiérargie, ni les uſages ne furent établis tous d'un coup; les temps apoſtoliques furent différens des temps qui les ſuivirent. St. Paul dans ſa 1e. aux Corinthiens nous apprend que les Freres, ſoit circoncis, ſoit incirconcis, étant aſſemblés, quand pluſieurs Prophêtes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlaſſent, & que ſi quelqu'un pendant ce temps-là avait une révélation, le Prophête qui avait pris la parole devait ſe taire.

C'eſt ſur cet uſage de l'Egliſe primitive que ſe fondent encore aujourd'hui quelques Communions chré-

tiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'Eglise excepté aux femmes; ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe, qui se célèbre au matin, était la Cène qu'on faisait le soir; ces usages changerent à mesure que l'Eglise se fortifia. Une Société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des Pasteurs se conforma aux temps & aux lieux.

St. Jérôme & Eusèbe rapportent que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différens. Les Surveillans, Episcopoi, d'où sont venus les Evêques : les anciens de la Société, Presbiteroi, les Prêtres, les Servans, ou Diacres; les Pistoi, croyans, initiés; c'est-à-dire, les baptisés, qui avaient part aux soupés des Agapes, & les Catécumènes & Energumènes qui attendaient le baptême. Aucun, dans ces cinq Ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertulien dédié à sa femme, témoin l'exemple des Apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées pendant les trois premiers siécles. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux Gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux Catécumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les Chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène dans son traité contre Celse, avoue au nombre 133 qu'Antinous divinisé par l'Empereur Adrian faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jesus.

Tertulien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son Apologétique, au chap. 23. *Si vos Dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai Chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce Chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, Jesus-Christ envoya ses Apôtres pour chas-

ser les démons. Les Juifs avaient aussi de son temps le don de les chasser ; car lorsque Jesus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent, il chasse les démons par la puissance de Belzébut. *Si c'est par Belzébut que je les chasse*, répondit Jesus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir ; ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (Josephe rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les Nations. Tous les Peres de l'Eglise rendent témoignage à la magie. St Justin avoue dans son Apologétique au Livre 3. qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance au Liv. 7. de ses instructions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bien-tôt en les faisant paraître.* Irenée, Clément Aléxandrin, Tertulien, l'Evêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques ; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les Sociétés Chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'éleverent contre le culte de l'Empire Romain, les Magistrats sévirent contr'elles, & les Peuples surtout, les persécuterent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privileges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs Synagogues ; on leur permettait l'exercice de leur Religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome ; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'Empire, quoique le Sénat ne les adoptat pas.

Mais les Chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'Empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célébres Martyrs, fut Ignace, Evêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres Chrétiens. On ne sçait point de quoi il était accusé auprès de cet Empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il faillait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'Histoire de son Martyre rapporte qu'on lui trouva le Nom de Jesus-Christ gravé sur le cœur, en caractère d'or; & c'est delà que les Chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les Evêques & les Chrétiens de ne point s'opposer à son Martyre; soit que dès-lors les Chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encore très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les Chrétiens que de Rome vinssent au devant de lui quand il fut amené dans cette Capitale; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la Secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origène dans son Livre 3. contre Celse, dit, *On peut compter facilement les Chrétiens qui sont morts pour leur Religion parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps & par intervalle.*

Dieu eut un si grand soin de son Eglise, que malgré ses ennemis; il fit ensorte qu'elle tint cinq Conciles dans le premier siécle, seize dans le second, & trente dans le troisiéme; c. à d. des assemblées tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des Magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procés verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnerent les Chrétiens à mort. Ce serait les seuls Actes sur

lesquels on pût constater les accusations portées contr'eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de Denis d'Aléxandrie, dans lequel il rapporte l'Extrait du greffe d'un Proconsul d'Egypte, sous l'Empereur Valérien; le voici.

» Denis, Fauste, Maxime, Marcel & Cheremon, » ayant été introduits à l'Audience, le Préfet Emilien » leur a dit: Vous avez pû connaître par les entre» tiens que j'ai eux avec vous, & partout ce que je » vous en ai écrit, combien nos Princes ont témoigné » de bonté à égard; je veux bien encore vous le re» dire: ils font dépendre votre conservation & votre » salut de vous mêmes, & votre destinée est entre vos » mains: ils ne demandent de vous qu'une seule cho» se, que la raison exige de toute personne raisonna» ble, c'est que vous adoriez les Dieux protecteurs de » leur Empire, & que vous abandonniez cet autre » culte si contraire à la nature & au bon sens.

» Denis a répondu: chacun n'a pas les mêmes Dieux, » & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritable» ment.

» Le Préfet Emilien a repris: je vois bien que vous » êtes des ingrats, qui abusez des bontés que les Em» pereurs ont pour vous. Eh bien, vous ne demeure» rez pas davantage dans cette Ville, & je vous en» voye à Cephro dans le fond de la Lybie, ce sera » là le lieu de votre bannissement, selon l'ordre que » j'en ai reçu de nos Empereurs: au reste, ne pen» sez pas y tenir vos assemblées, ni aller faire vos priè» res dans ces lieux que vous nommez des cimetiéres, » cela vous est absolument défendu, & je ne le per» mettrai à personne.

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procés verbal. On voit par là qu'il y avait des temps où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que parmi nous il est défendu aux Calvinistes de s'assembler dans le Languedoc; nous avons mêmes quelquefois fait pendre & rouer des Ministres, ou Prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les Loix. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les Assemblées sont défendues

aux Catholiques Romains; & il y a eu des occasions, où les Délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les Loix Romaines, Dieu inspira à plusieurs Empereurs de l'indulgence pour les Chrétiens. Dioclétien même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur; Dioclétien dont la premiere année de regne est encore l'époque de l'ère des Martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le Protecteur déclaré du Christianisme, au point que plusieurs Chrétiens eurent des Charges principales auprès de sa personne. Il souffrit même que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe Eglise, élevée vis-à-vis son Palais. Enfin il épousa une Chrétienne.

Le César Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la Cathédrale de Nicomédie. Un Chrétien plus zélé que sage, mit en piéce l'Edit de l'Empereur, & de là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cens personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'Empire Romain, sans compter ceux que la fureur du petit Peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un si grand nombre de Martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'Histoire de ces véritables Confesseurs de notre sainte Religion, par un mélange dangereux de fables, & de faux Martyrs.

Le Bénédictin Don Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincéres. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'Abbaye de St. Benoit sur Loire, ou d'un Couvent de Célestins de Paris, conforme à un manuscrit des Feuillans, pour que cet acte soit authentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pû se passer de rapporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait

obtenu ſon pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le Juge Eſclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs préſens à ce ſpectacle, ſe mocquerent du jeune St. Romanus, & reprocherent aux Chrétiens que leur Dieu les laiſſait brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Miſac, & Abdenago de la fournaiſe ; qu'auſſitôt il s'éleva, dans le temps le plus ſerain, un orage qui éteignit le feu ; qu'alors le Juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus ; que le premier Médecin de l'Empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de Bourreau, & lui coupa la langue dans la racine ; qu'auſſi-tôt le jeune homme qui était bégue auparavant, parla avec beaucoup de liberté ; que l'Empereur fut étonné que l'on parlât ſi bien ſans langue ; que le Médecin pour réitérer cette expérience coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſèbe, dont le Bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait reſpecter aſſez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (deſquels perſonne ne doutera jamais) pour ne pas leur aſſocier des hiſtoires ſi ſuſpectes leſquels pourraient ſcandaliſer les faibles.

Cette derniere perſécution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Il y avait alors en Angleterre quelque Chriſtianiſme, qui s'éclipſa bientôt pour reparaître enſuite ſous les Rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Eſpagne, étaient remplies de Chrétiens. Le Céſar Conſtance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces Provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'eſt la mere de Conſtantin, connue ſous le nom de Ste Hélene ; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292 quand il épouſa la fille de Maximien Hercule ; mais elle avait conſervé ſur lui beaucoup d'aſcendant, & lui avait inſpiré une grande affection pour notre ſainte Religion.

La divine Providence prépara par des voyes qui ſemblent humaines le triomphe de ſon Egliſe. Conſtance Clore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un

temps où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'Empire. Constantin eût la constance de se faire élire à York par cinq ou six mille soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cet élection faite sans le consentement de Rome, du Sénat, & des armées, put prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élû à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce sujet. Il dit que Constantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux Pontifes de l'Empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connoissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les Tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puissant n'ait pû trouver un Prêtre qui voulut lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encore moins croyable que Constantin occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un Prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la Religion Chrétienne. On a soupçonné que ce Prêtre était Ozius Evêque de Cordoue.

Quoiqu'il en soit, Constantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il ne fut jamais que Catecumène, & réserva son baptême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa Ville de Constantinople, qui devint le centre de l'Empire & de la Religion Chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314. avant que Constantin résidât dans sa nouvelle Ville, ceux qui avaient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetterent la femme de Maximien

mien dans l'Oronte ; ils égorgerent tous ses parens ; ils massacrerent dans l'Egypte & dans la Palestine, les Magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Tessalonique, furent reconnues, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance ; mais Dieu qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier Concile œcuménique, auquel présida Ozius. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de Jesus-Christ : les uns se prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit au chap. 6. contre Celse, *nous présentons nos prieres à Dieu par Jesus, qui tient le milieu entre les Natures créées, & la Nature incréée, qui nous apporte la grace de son pere, & présente nos prieres au grand Dieu en qualité de notre Pontife.* Ils s'appuyaient aussi sur plusieurs passages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils se fondaient surtout sur ces paroles de Jesus-Christ, *mon pere est plus grand que moi ;* & ils regardaient Jesus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'Etre suprême, mais non pas précisément comme Dieu.

Les autres qui étaient Orthodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de Jesus, comme celui-ci : *mon pere & moi, nous sommes la même chose ;* paroles que les Adversaires interprétaient comme signifiant, *mon pere & moi avons le même dessein, la même volonté ; je n'ai point d'autres desirs que ceux de mon pere.* Alexandre, Evêque d'Alexandrie, & après lui Athanase, étaient à la tête des Orthodoxes, & Eusèbe Evêque de Nicomédie avec dix-sept autres Evêques, le Prêtre Arius, & plusieurs Prêtres, étaient dans le parti opposé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Aluxandre traita ses Adversaires d'Antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St. Esprit décida

ainsi dans le Concile, par la bouche de 299 Evêques, contre dix-huit: *Jesus est fils unique de Dieu, engendré du pere, c'est-à-dire, de la substance du pere, Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au pere; nous croyons aussi au St. Esprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les Evêques l'emportaient sur les simples Prêtres. Deux mille personnes du second Ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux Patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la Chronique d'Alexandrie en Arabe. Arius fut éxilé par Constantin, mais Athanase le fut aussi bientôt après, & Arius fut rappellé à Constantinople; mais St. Macaire pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius, avant que ce Prêtre pût entrer dans la Cathédrale, que Dieu exauça sa priere. Arius mourut en allant à l'Eglise en 330. L'Empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un Prêtre Arien, & courut entre les bras du Chef des Ariens Eusèbe, Evêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les Partisans d'Athanase & ceux d'Eusèbe se firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'Arianisme fut long-temps établie dans toutes les Provinces de l'Empire.

Julien le Philosophe, surnommé l'Apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second Concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le Concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le St. Esprit, & on ajoûta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est Seigneur vivifiant, qui procède du pere, & qu'il est adoré & glorifié avec le pere & le fils.*

Ce ne fut que vers le neuviéme siécle que l'Eglise Latine statua par dégrés que le St. Esprit procéde du pere & du fils.

En 431 le troisiéme Concile général tenu à Ephèse décida que Marie était véritablement mere de Dieu, & que Jesus avait deux natures & une personne. Nestorius Evêque de Constantinople qui voulait que la Ste.

Vierge fut appellée mere de Christ, fut déclaré *Judas* par le Concile, & les deux natures furent encore confirmées par le Concile de Calcédoine.

Je passerai légérement sur les siécles suivans qui sont assez connus. Malheureusement, il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causat des guerres, & l'Eglise fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encore, pour exercer la patience des Fidéles, que les Grecs & les Latins rompirent sans retour au neuviéme siécle; il permit encore qu'en Occident il y eût 29 Schismes sanglans pour la Chaire de Rome.

Cependant l'Eglise Grecque presque toute entiére, & toute l'Eglise d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui éleverent la Religion Mahométane sur les ruines de la Chrétienne; l'Eglise Romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cens ans de discorde, entre l'Empire d'Occident & le Sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puissante. Les Evêques, les Abbés en Allemagne se firent tous Princes, & les Papes acquirent peu-à-peu la domination absolue dans Rome & dans un Pays de cent lieues. Ainsi Dieu éprouva son Eglise par les humiliations, par les troubles & par la splendeur.

Cette Eglise Latine perdit au seiziéme siécle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suéde, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de Sujets.

La Providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à se renger sous l'obéissance du Pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres États perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allerent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts;

mais le R. P. Ribadeneira, dans sa Fleur des Saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eut des milliers de Catholiques Romains dans les Isles du Japon. Mais le Diable sema son ivroye au milieu du bon grain. Les Chrétiens formerent une conjuration suivie d'une guerre civile dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la Nation ferma ses Ports à tous les Etrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des Marchands, & non pas comme des Chrétiens, & qui furent obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La Religion Catholique, Apostolique & Romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une maniere moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la Cour de Pekin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon & d'être Mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandaliserent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte Religion, dans laquelle nos Missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son Empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les bordes Américaines non domptées, toutes les terres Australes, qui sont une cinquiéme partie du globe, sont demeurées la proye du Démon, pour vérifier cette sainte parole : *il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élûs ;* s'il y a environ seize cens millions d'hommes sur la terre, comme quelques Doctes le prétendent, la sainte Eglise Romaine Catholique universelle en posséde à peu près soixante millions ce qui fait plus de la vingt-sixiéme partie des habitans du monde connu.

CONVULSIONS.

ON dansa vers l'an 1724 sur le cimetiére de St. Médard ; il s'y fit beaucoup de miracles : en voici un rapporté dans une chanson de Madame la Duchesse du Maine ;

Un Décroteur à la royale
Du talon gauche estropié ,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulsions miraculeuses, comme on sçait, continuerent jusqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetiere.

De par le Roi défense à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jésuites , comme on le sçait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuisé les graces de la Compagnie à ressusciter neuf morts de compte fait, s'aviserent, pour balancer le crédit des Jansénistes, de faire graver une estampe de Jesus-Christ habillé en Jésuite. Un plaisant du parti Janséniste, comme on le sçait encore, mit au bas de l'estampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces Moines ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux ,
Mon Dieu , de peur qu'on ne vous aime.

Les Janféniftes pour mieux prouver que jamais Jefus-Chrift n'avait pu prendre l'habit de Jéfuite, remplirent Paris de convulfions, & attirerent le monde à leur préau. Le Confeiller au Parlement, Carré de Montgeron, alla préfenter au Roi un recueil *in*-4°. de tous ces miracles, atteftés par mille témoins ; il fut mis, comme de raifon, dans un château, où l'on tâcha de rétablir fon cerveau par le régime ; mais la vérité l'emporte toujours fur les perfécutions, les miracles fe perpétuerent trente ans de fuite, fans difcontinuer. On faifait venir chez foi fœur Rofe, fœur Illuminée, fœur Promife, fœur Confite ; elles fe faifaient fouetter, fans qu'il y parut le lendemain ; on leur donnait des coups de buches fur leur eftomach bien cuiraffé, bien rembouré, fans leur faire de mal ; on les couchait devant un grand feu, le vifage frotté de pommade, fans qu'elles brulâffent ; enfin, comme tous les arts fe perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux Théologien même a eu auffi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver fans tant de frais. Cependant, & Jéfuites & Janféniftes, fe réunirent tous contre l'efprit des loix, & contre..... & contre..... & contre..... & contre..... Et nous ofons après cela nous mocquer des Lapons, des Samoyèdes & des Négres !

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette critique de Scoliaftes, qui reftitue mal un mot d'un ancien Auteur qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point à ces vraies Critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'Hiftoire & de la Philofophie ancienne. J'ai en vues les critiques qui tiennent à la fatyre.

Un Amateur des Lettres lifait un jour le Taffe avec moi ; il tomba fur cette ftance.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco ſuon della tartarea tromba,
Treman le ſpazioze atre caverne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba,
Ne ſtridendo coſi dalle ſuperne
Regioni del cielo il fulgor piompa;
Ne ſi ſcoſſa giamai trema la terra,
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Il lut enſuite au hazard pluſieurs ſtances de cette force & de cette harmonie. Ah ! c'eſt donc là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau appelle du clinquant ? C'eſt donc ainſi qu'il veut rabaiſſer un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait ſeize cens ans auparavant; & qui eût lui-même rendu juſtice au Taſſe ?

Conſolez-vous, lui dis-je, prenons les Opéras de Quinaut : nous trouvâmes à l'ouverture du livre, de quoi nous mettre en colere contre la critique; l'admirable Poëme d'Armide ſe préſenta, nous trouvâmes ces mots.

SIDONIE.

La haine eſt affreuſe & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A ſouffrir des maux rigoureux.
Si votre ſort eſt en votre puiſſance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle aſſure un ſort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'eſt pas poſſible

De paſſer de mon trouble en un état paiſible,
Mon cœur ne ſe peut plus calmer;
Renaud m'offenſe trop, il n'eſt que trop aimable,
C'eſt pour moi déſormais un choix indiſpenſable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la Piéce d'Armide, dans laquelle le génie du Taſſe reçoit encore de nouveaux charmes par les mains de Quinaut; Eh bien, dis-je à mon ami, c'eſt pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'Ecrivain le plus mépriſable; il perſuada même à Louis XIV. que cet Ecrivain gracieux, touchant, patétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du Muſicien Lully. Je conçois cela très-aiſément, me répondit mon ami; Boileau n'était pas jaloux du Muſicien, il l'était du Poëte. Quel fond devons-nous faire ſur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finiſſait en *aut*, dénigrait tantôt *Bourſaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, ſelon qu'il était bien ou mal avec ces Meſſieurs-là?

Mais pour ne pas laiſſer refroidir votre zèle contre l'injuſtice, mettez ſeulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par où Perraut s'eſt immortaliſé: cet habile homme était frere d'un Académicien très-ſçavant, avec qui Boileau avait eu quelque diſpute; en voilà aſſez pour être traité d'architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en ſoupirant; la nature humaine eſt ainſi faite. Le Duc de Sully dans ſes Mémoires, trouve le Cardinal d'Oſſat, & le Sécretaire de Villeroi, de mauvais Miniſtres; Louvois faiſait ce qu'il pouvait pour ne pas eſtimer le grand Colbert; ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, repondis-je, c'eſt une ſotiſe qui n'eſt guéres attachée qu'à la littérature, à la chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'eſt Lamotte, qui a fait de très-belles ſtances.

Quelquefois au feu qui la charme
Réſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle haït.
Sa ſévérité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte
La réſout à l'être en effet.

En vain ce ſévère ſtoïque
Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque
Toute vouée à la vertu ;
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime ;
Mais ſon cœur yvre de lui-même
Voudrait uſurper les Autels ;
Et par ſa ſageſſe frivole
Il ne veut que parer l'Idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire ;

Et si le sceau de la victoire

N'eût consacré ces demi-dieux,

Alexandre aux yeux du vulgaire,

N'aurait été qu'un téméraire,

Et César qu'un séditieux.

Cet Auteur, dit-il, était un sage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philosophie. S'il avait toujours écrit de pareilles Stances, il serait le premier des Poëtes liriques, cependant c'est lorsqu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de ses contemporains l'appellait.

Certain oison gibier de basse-cour :

Il dit de Lamotte en un autre endroit ;

De ses discours l'ennuyeuse beauté.

Il dit dans un autre :

...... Je n'y vois qu'un défaut,

C'est que l'Auteur les devait faire en prose.

Ces Odes-là sentent bien le Quinaut.

Il le poursuit partout ; il lui reproche partout la sécheresse, & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les Odes que fit quelques années après ce même censeur qui jugeait Lamotte en maître, & qui le décriait en ennemi ? Lisez.

Cette influence souveraine

N'est pour lui qu'une illustre chaîne

Qui l'attache au bonheur d'autrui ;

Tous les brillans qui l'embelliſſent,
Tous les talens qui l'annobliſſent
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il n'eſt rien que le temps n'abſorbe, ne devore;
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non avenus.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous,
Et par vous ſeule enrichie
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur refléchie
De vos ſublimes clartés.

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs Peuples troublés d'effroi
La crainte heureuſement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçue
En ſurvivance de la paix.

Dévoile à ma vue empreſſée
Ces Déïtés d'adoption,
Synonymes de la penſée,

Symboles de l'abſtraction.

N'eſt-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame,
Le corps ſeul faſſe les fraix?

Il ne fallait pas, dit alors mon judicieux amateur des Lettres, il ne fallait pas ſans doute donner de ſi déteſtables Ouvrages pour modéles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laiſſer jouir en paix ſon adverſaire de ſon mérite, & conſerver celui qu'on avait; mais que voulez-vous? Le *genus irritabile vatum*, eſt malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le Public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le Public ne ſonge qu'à s'amuſer; il voit dans une allégorie intitulée *Pluton*, des Juges condamnés à être écorchées, & à s'aſſeoir aux Enfers, ſur un ſiége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys; le Lecteur ne s'embarraſſe pas ſi ces juges le méritent, ou non; ſi le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raiſon. Il lit ces vers uniquement pour ſon plaiſir; s'ils lui en donnent, il n'en veut par davantage; s'ils lui déplaiſent, il laiſſe là l'allégorie, & ne ferait pas un ſeul pas pour faire confirmer ou caſſer la ſentence.

Les inimitables Tragédies de Racines ont toutes été critiquées, & très-mal; c'eſt qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artiſtes ſont les juges compétens de l'Art; il eſt vrai, mais ces juges compétens ſont preſque toujours corrompus.

Un excellent critique ſerait un Artiſte qui aurait beaucoup de ſcience & de goût, ſans préjugés & ſans envie. Cela eſt difficile à trouver.

DESTIN.

DE tous les livres qui sont parvenus jusqu'à nous ; le plus ancien est Homère ; c'est là qu'on trouve les mœurs de l'Antiquité Persanne, des Héros grossiers, des Dieux grossiers, fait à l'image de l'homme. Mais c'est là qu'on trouve aussi les semences de la Philosophie, & surtout l'idée du Destin qui est maître des Dieux, comme les Dieux sont les maîtres du Monde.

Jupiter veut envain sauver Hector ; il consulte les Destinées ; il pèse dans une balance les destins d'Hector & d'Achille ; il trouve que le Troyen doit absolument être tué par le Grec ; il ne peut s'y opposer ; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, est obligé de l'abandonner. (*Iliade Liv.* 22.) Ce n'est pas qu'Homère ne prodigue souvent dans son Poëme, des idées toutes contraires, suivant le Privilége de l'Antiquité ; mais enfin, il est le premier chez qui on trouve la notion du Destin. Elle était donc très en vogue de son temps.

Les Pharisiens, chez le petit Peuple Juif, n'adopterent le destin que plusieurs siécles après. Car ces Pharisiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très-nouveaux. Ils mêlerent dans Aléxandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées juives. St. Jérôme prétend même que leur Secte n'est pas de beaucoup antérieure à notre ère vulgaire.

Les Philosophes n'eurent jamais besoin ni d'Homère, ni des Pharisiens, pour se persuader que tout se fait par des loix immuables, que tout est arrangé, que tout est un effet nécessaire.

Ou le Monde subsiste par sa propre nature, par ses loix physiques, ou un Etre suprême l'a formé selon ses Loix suprêmes ; dans l'un & l'autre cas, ces Loix sont immuables ; dans l'un & l'autre cas, tout est né-

ceſſaire ; les corps graves tendent vers le centre de la terre, ſans pouvoir tendre à ſe repoſer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'inſtinct d'un épagneul, ne peut être l'inſtinct d'une autruche ; tout eſt arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées ; il vient un temps où il perd néceſſairement ſes dents, ſes cheveux & ſes idées.

Il eſt contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui eſt aujourd'hui ne ſoit pas ; il eſt auſſi contradictoire que ce qui doit être, puiſſe ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la deſtinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raiſon qui pût t'empêcher de faire le deſtin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la Nature, tu te trouverais au bout du compte plus puiſſant que Dieu.

Des imbéciles diſent, mon Médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre, d'autres qui font les capables diſent, l'homme prudent fait lui-même ſon deſtin.

Nullum numen abeſt ſi ſit prudentia, ſed nos
Te facimus fortuna Deam cœloque locamus.

Mais ſouvent le prudent ſuccombe ſous ſa deſtinée, loin de la faire ; c'eſt le deſtin qui fait les prudens.

De profonds Politiques aſſurent que ſi on avait aſſaſſiné Cromwel, Ludlow, Ireton, & une douzaine d'autres Parlementaires, huit jours avant qu'on coupat la tête à Charles I, ce Roi aurait pû vivre encore & mourir dans ſon lit ; ils ont raiſon ; ils peuvent ajouter encore que ſi toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce Monarque n'aurait pas péri ſur un échafaud auprès de Whitehall, auprès de la ſalle blanche : mais les choſes étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le Cardinal d'Oſſat était ſans doute plus prudent qu'un fou de petites maiſons ; mais n'eſt-il pas évident

que les organes du ſage d'Oſſat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé ? De même que les organes d'un renard ſont différens de ceux d'une grue & d'une alouette.

Ton Médecin a ſauvé ta tante; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la Nature, il l'a ſuivi. Il eſt clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel temps une certaine maladie, que le Médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui preſcrire les drogues qui l'ont guérie.

Un Payſan croit qu'il a grêlé par hazard ſur ſon champ, mais le Philoſophe ſçait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impoſſible, dans la conſtitution de ce monde, qu'il ne grêla pas ce jour là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le reſte. Il y a, diſent-ils, des événemens néceſſaires, & d'autres qui ne le ſont pas; il ſerait plaiſant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du deſtin eſt abſurde & contraire à l'idée d'une Providence éternelle; mais il y a beaucoup de gens deſtinés à raiſonner mal, d'autres à ne point raiſonner du tout, d'autres à perſécuter ceux qui raiſonnent.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne ſçais ce que c'eſt que cette liberté dont vous parlez; il y a ſi long-temps que vous diſputez ſur ſa nature, qu'aſſurément vous ne la connaiſſez pas. Si vous voulez, ou plutôt, ſi vous pouvez examiner paiſiblement avec moi ce que c'eſt, paſſez à la lettre L.

DIEU.

SOUS l'Empire d'Arcadius, Logomacos, Théologal de Constantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pied du Caucase, dans les fertiles plaines de Zéphirim, sur les Frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans sa grande salle basse, entre sa grande bergerie & sa vaste grange; il était à genoux avec sa femme, ses cinq fils & ses cinq filles, ses parens & ses valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un leger repas. Que fais-tu là, Idolâtre? Lui dit Logomacos. Je ne suis point Idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu sois Idolâtre, dit Logomacos, puisque tu est Scythe, & que tu n'est pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie! Toutes les langues sont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ses louanges. Voilà qui est bien extraordinaire, reprit le Théologal; une famille Scythe qui prie Dieu sans avoir été instruite par nous! Il engagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac; car le Théologal sçavait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette conversation dans un Manuscrit conservé dans la Bibliothéque de Constantinople.

LOGOMACOS.

Voyons si tu sçais ton Catéchisme! Pourquoi pries-tu Dieu!

DONDINDAC.

C'est qu'il est juste d'adorer l'Etre suprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouis, & même des maux dans lesquels il m'éprouve ; mais je me garde bien de lui rien demander ; il sçait mieux que nous ce qu'il nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voisin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu?

DONDINDAC.

La Nature entiére.

LOGOMACOS.

Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu?

DONDINDAC.

L'idée de mon Créateur, de mon Maître, qui me récompensera si je fais bien, & qui me punira si je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu?

DONDINDAC.

Je n'en ſçais rien.... Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été ; & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? Voit-il le futur comme futur ou comme préſent ? Comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMOCOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matiére puiſſe être éternelle ?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éternité, ou non ; je n'exiſte pas moi de toute éternité. Dieu eſt toujours mon maître ; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre ; je ne veux point être Philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pied à pied : Qu'eſt-ce que Dieu ?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon pere.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſçache?

LOGOMACOS.

Quoi! tu ne ſçais pas ce que c'eſt qu'un eſprit?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot: à quoi cela me ſervirait-il? En ſerais-je plus juſte? Serais-je meilleur mari, meilleur pere, meilleur maître, meilleur citoyen?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit; écoute, c'eſt, c'eſt, c'eſt.... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous me diſiez moins ce qu'il eſt que ce qu'il n'eſt pas. Permettez moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vû autrefois un de vos Temples; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe?

LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très-difficile & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin ; j'entendis une taupe qui raiſonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique, diſait la taupe ; il faut que ce ſoit une taupe bien puiſſante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous mocquez, dit le hanneton, c'eſt un hanneton tout plein de génie qui eſt l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce temps-là j'ai réſolu de ne jamais diſputer.

ÉGALITÉ.

QUE doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval ? Rien, aucun animal ne dépend de ſon ſemblable ; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raiſon, quel en eſt le fruit ? C'eſt d'être eſclave dans preſque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle ſemble devoir être, c'eſt-à-dire, ſi l'homme y trouvait partout une ſubſiſtance facile & aſſurée, & un climat convenable à ſa nature, il eſt clair qu'il eût été impoſſible à un homme d'en aſſervir un autre. Que ce globe ſoit couvert de fruits ſalutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait beſoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils ; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui ſeront aſſez honnêtes gens pour les aider dans leurs vieilleſſe.

Dans cet état si naturel dont jouissent tous les quadrupèdes, les oiseaux & les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux, la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait; car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service?

S'il passait par l'esprit à quelque invidu à tête tyrannique & à bras nerveux d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose serait impossible, l'opprimé serait à cent lieues, avant que l'oppresseur eût pris ses mesures.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoin. La misére attachée à notre espèce surbordonne un homme à un autre homme; ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hautesse, tel autre Sa Sainteté; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir; deux petites familles voisines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & est battue; la famille servante est l'origine des domestiques & des manœuvres; la famille battue est l'origine des esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent; & ces deux se subdivisent en mille, & ces mille ont encore des nuances différentes.

Tous les pauvres ne sont pas absolument malheureux. La plûpart sont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand ils la sentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du Sénat à Rome; celles des paysans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou

tard par l'asservissement du Peuple, parce que les puissans ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un Etat; je dis dans un Etat, car il n'en est pas de même de Nation à Nation. La Nation qui se servira le mieux du fer, subjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme nait avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs; & avec beaucoup de gout pour la paresse: par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soit égaux, qu'il est impossible que deux Prédicateurs ou deux Professeurs de Théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le Genre humain tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possédent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un Maître de Requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, & en même-temps la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité, on a prétendu dans plusieurs Pays qu'il n'était pas permis à un Citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le sens de cette Loi est visiblement; *Ce Pays est si mauvais & si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux, donnez à tous vos Sujets envie de demeurer chez vous, & aux Etrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de son cœur a droit de se croire entiérement égal aux autres hommes: il ne s'ensuit pas de-là que le Cuisinier d'un Cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à dîner; mais le Cuisinier peut dire: je suis homme comme mon maître; je suis né comme lui en pleurant; il mourra com-

me moi dans les mêmes angoiſſes & les mêmes cérémonies ; nous faiſons tous deux les mêmes fonctions animales ; ſi les Turcs s'emparent de Rome, & ſi alors je ſuis Cardinal & mon maître Cuiſinier, je le prendrai à mon ſervice. Tout ce diſcours eſt raiſonnable & juſte ; mais en attendant que le Grand Turc s'empare de Rome, le Cuiſinier doit faire ſon devoir, ou toute ſociété humaine eſt pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'eſt ni Cuiſinier d'un Cardinal ni revêtu d'aucune autre charge dans l'Etat ; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui eſt fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que pluſieurs *Monſignors* n'ont ni plus de ſcience, ni plus d'eſprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur anti-chambre, quel parti doit-il prendre ? Celui de s'en aller.

ENFER.

Dès que les hommes vécurent en ſociété, ils dûrent s'appercevoir que pluſieurs coupables échappaient à la ſévérité des loix ; ils puniſſaient les crimes publics ; il fallut établir un frein pour les crimes ſecrets ; la Religion ſeule pouvait être ce frein. Les Perſans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginerent des punitions après la vie, & de tous les Peuples anciens que nous connaiſſons, les Juifs furent les ſeuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il eſt ridicule de croire ou de feindre de croire, ſur quelques paſſages très-obſcurs, que l'Enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'Auteur de ces Loix ne dit pas un mot qui puiſſe avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ſerait en droit de dire au Rédacteur du Pentateuque, vous êtes un homme inconſéquent & ſans probité, comme ſans raiſon, très-indigne du nom de

Légiſlateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaiſſez un dogme auſſi réprimant, auſſi néceſſaire au Peuple que celui de l'Enfer, & vous ne l'annoncez pas expreſſément ! Et tandis qu'il eſt admis chez toutes les Nations qui vous environnent, vous vous contentez de laiſſer deviner ce dogme par quelques Commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne ſçavez pas que cette créance était univerſelle en Egypte, en Caldée, en Perſe ; ou vous êtes un homme très-mal aviſé, ſi étant inſtruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baze de votre Religion.

Les Auteurs des Loix Juives pourraient tout au plus répondre, nous avouons que nous ſommes exceſſivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre Peuple était une horde ſauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi ſiécle dans des déſerts impraticables, qu'elle uſurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuſes, & par les cruautés les plus déteſtables dont jamais l'Hiſtoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les Nations policées ; comment voulez-vous que nous puſſions (nous les plus terreſtres des hommes) inventer un ſyſtême tout ſpirituel ?

Nous ne nous ſervions du mot qui répond à *ame*, que pour ſignifier *la vie ;* nous ne connûmes notre Dieu & ſes Miniſtres, ſes Anges, que comme des êtres corporels : la diſtinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philoſophie très-fine. Demandez aux Hotentots, & aux Négres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaiſſent la vie à venir ? Nous avons cru faire aſſez de perſuader à notre Peuple, que Dieu puniſſait les malfaiteurs juſqu'à la quatriéme génération, ſoit par la lépre, ſoit par des morts ſubites, ſoit par la perte du peu de bien qu'on pouvait poſſéder.

On répliquerait à cette apologie, vous avez in-

venté un ſyſtême dont le ridicule ſaute aux yeux, car le malfaiteur qui ſe portait bien, & dont la famille proſpérait, devait néceſſairement ſe mocquer de vous.

L'Apologiſte de la Loi Judaïque répondrait alors. Vous vous trompez; car pour un criminel qui raiſonnait juſte, il y en avait cent qui ne raiſonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne ſe ſentait puni ni dans ſon corps, ni dans celui de ſon fils, craignait pour ſon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-ſujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faiſions aiſément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengereſſe des fautes ſecrettes.

Il ferait aiſé de répliquer à cette réponſe, & de dire, votre excuſe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la ſanté & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le Prêtre Juif pourrait repliquer encore; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la Nature humaine, & d'autres qui ſont envoyés de Dieu expreſſément. Mais on ferait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fiévre & la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Phariſiens & les Eſſéniens chez les Juifs, admirent la créance d'un Enfer à leur mode : ce dogme avait déjà paſſé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Pluſieurs Peres de l'Egliſe ne crurent point les peines éternelles; il leur paraiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chévre. Virgile a beau dire dans ſon ſixiéme chant de l'Enéïde,

Sedet æternumque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend envain, que Théſée eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que Théſée eſt un Héros qui n'eſt point aſſis en Enfer, & qu'il eſt dans les Champs Eliſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un bon honnête Miniſtre Huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il fallait une proportion entre le péché & le ſupplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un châtiment infini. Les Prêtres ſes confreres dépoſerent ce Juge indulgent; l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus l'Enfer éternel que vous; mais il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur & même votre procureur le croyent.

ENTHOUSIASME.

CE mot Grec ſignifie émotion d'entrailles, agitation intérieure; les Grecs inventérent-ils ce mot pour exprimer les ſecouces qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contradictions du cœur, le cours précipité de ces eſprits, de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'enthouſiaſme, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette pithie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'Appollon par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons nous par enthouſiaſme ? Que de nuances dans nos affections ! Approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre Ame humaine.

Un Géométre aſſiſte à une Tragédie touchante, il remarque ſeulement qu'elle eſt bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eſt ému & ne remar-

que rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi tranſporté, que pour ſon malheur il va faire auſſi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthouſiaſme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un Couvreur qui monte ſur un toit. Céſar pleurait en voyant la Statue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec eſprit. Sapho exprimait l'enthouſiaſme de cette paſſion; & s'il eſt vrai qu'elle lui couta la vie, c'eſt que l'enthouſiaſme chez elle devint démence. L'eſprit de parti diſpoſe merveilleuſement à l'enthouſiaſme, il n'eſt point de faction qui n'ait ſes énergumènes.

L'enthouſiaſme eſt ſurtout le partage de la dévotion mal étendue; le jeune Fakir qui voit le bout de ſon nez en faiſant ſes priéres, s'échauffe par dégrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaires peſant cinquante livres, l'être ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama, & il ne manque pas de le voir en ſonge quelque fois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit Brama reſplendiſſant de lumiére, il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'enthouſiaſme, la raiſon conſiſte à voir toujours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'yvreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de ſa raiſon; l'enthouſiaſme eſt préciſément comme le vin. Il peut exciter tant de tumulte dans les vaiſſeaux ſanguins, & de ſi violentes vibrations dans les nerfs, que la raiſon en eſt tout à fait détruite. Il peut ne cauſer que de légères ſecouſes qui ne faſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité. C'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence & ſurtout dans la poëſie ſublime. L'entouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands Poëtes.

Cet enthouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art, c'eſt ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient

inspirés des Dieux, & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthousiasme ? C'est qu'un Poëte dessine d'abord l'ordonnance de son tableau. La raison alors tient le crayon, mais veut-il animer ses personnages & leur donner le caractére des passions ? Alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit. C'est un coursier qui s'emporte dans sa carriére, mais la carriére est réguliérement tracée.

ÉTATS, GOUVERNEMENS.

Quel est meilleure ?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de Messieurs les Ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui a souper ou dans leur cabinet étalent leur systême de Gouvernement réformant les Armées, l'Eglise, la Robe & la Finance.

L'Abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce Testament politique dans lequel il veut enrôler la Noblesse dans la Cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux Chambres des Comptes & aux Parlemens, priver le Roi du produit de la Gabelle; il assure surtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux Ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son Ouvrage fourmille d'anacronismes & d'erreurs; il fait signer le Cardinal de Richelieu d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il

n'a jamais parlé. Au ſurplus, il employe un chapitre entier à dire que *la raiſon doit être la régle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte ; cet Ouvrage de ténèbres, ce Bâtard de l'Abbé de Bourzeis a paſſé long-temps pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu, & tous les Académiciens, dans leurs diſcours de réception, ne manquaient pas de louer démeſurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le ſuccès du Teſtament politique de Richelieu, fit Imprimer à la Haye le Teſtament de Colbert, avec une belle Lettre de M. Colbert, au Roi. Il eſt clair que ſi ce Miniſtre avait fait un pareil Teſtament, il eût fallu l'interdire ; cependant ce Livre a été cité par quelques Auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Teſtament de Louvois, plus mauvais encore, s'il ſe peut, que celui de Colbert ; un Abbé de Chévremont fit teſter auſſi Charles Duc de Lorraine. Nous avons eu les Teſtamens politiques du Cardinal Alberoni, du Maréchal de Belle-Iſle, & enfin, celui de Mandrin.

M. de Boiſguilebert, Auteur du détail de la France, Imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme Royale, ſous le nom du Maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un Projet de Finance en quatre volumes, & quelques ſots ont cité cette production, comme un Ouvrage de la Jonchère, le Tréſorier général s'imaginant qu'un Tréſorier ne peut faire un mauvais Livre de Finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-ſages, très-dignes peut-être de Gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des Etats, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs Livres ont fait beaucoup de bien ; ce n'eſt pas qu'ils ayent corrigé les Miniſtres qui étaient en places quand ces Livres parurent, car un Miniſtre ne ſe corrige point, & ne peut ſe corriger ; il a pris ſa croiſſance, plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le temps de les écouter, le cou-

rant des affaires l'emporte ; mais ces bons Livres forment les jeunes gens destinés aux Places, ils forment les Princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les Gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû, dans quel état, dans quel sorte de Gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand Seigneur terrein en France ne ferait pas fâché d'être né en Allemagne ; il serait Souverain au lieu d'être Sujet. Un Pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la Pairie Anglaise, il serait Législateur.

L'Homme de robe & le Financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle partie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés ?

Un Membre du Conseil de Pondicheri, assez sçavant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le Gouvernement du grand Mogol ? Dit le Conseiller. Abominable, répondit le Brame ; comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contens ; mais les Citoyens ne le sont guères, & des millions de Citoyens sont quelque chose.

Le Conseiller & le Brame traverserent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réfléxion, dit le Brame, c'est qu'il n'y a pas une République dans toute cette vaste partie du monde ; il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le Conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps ; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de République une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des Juges, tantôt par des espèces de Rois, tantôt par des grands Pontifs, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du Pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de Républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bon-

heur ne doit appartenir qu'à de petits Peuples, qui se cachent dans des Isles, ou entre des montages, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers, mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux Voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le Conseiller dit au Brame, croiriez-vous bien qu'il y a eu une République formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cens ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne & l'Italie entiére ? Elle se tourna donc bien vîte en Monarchie, dit le Brame; vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette Monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet Empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'Empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, & plus de vertu dans une République ? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'homme était plus nécessaire dans une République, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élû par le Peuple, ne le sera pas s'il est deshonoré; au lieu qu'à la Cour il pourra aisément obtenir une Charge, selon la maxime d'un grand Prince, qu'un Courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une Cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une République, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les Loix & les Religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dély ? Oui, sans doute, dit le Brame; toutes les Loix qui concernent la Physique, sont calculées pour le Méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les Rites de la Religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais Chrétien, que je diſe la meſſe dans ma Province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'eſt autre choſe; le climat n'y fait rien. Votre Religion n'a-t-elle pas commencé en Aſie, d'où elle a été chaſſée; n'exiſte-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel état, ſous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? Dit le Conſeiller. Partout ailleurs que chez moi, dit ſon compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Perſans & de Turcs qui en diſaient autant. Mais encore une fois, dit l'Européen, quel état choiſiriez-vous? Le Brame répondit; celui où l'on n'obéit qu'aux Loix. C'eſt une vieille réponſe, dit le Conſeiller; elle n'en eſt pas plus mauvaiſe, dit le Brame. Où eſt ce pays-là? dit le Conſeiller. Le Brame dit, il faut le chercher.

D'ÉZÉCHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce Prophète, & de quelques uſages anciens.

ON ſçait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes: qui voudrait réformer la Cour d'Alcinoüs dans l'Odiſſée, ſur celle du grand Turc, ou de Louis XIV. ne ſerait pas bien reçu des Sçavans: qui reprendrait Virgile d'avoir repréſenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs ſont encore plus différentes des nôtres, que celle du Roi Alcinoüs, de Nauſica à ſa fille, & du bon-homme Evandre. Ezéchiel, eſclave chez les Caldéens, eut une viſion

sion près de la petite riviére de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, & avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs Critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cens quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le Prophête s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici polluë; & le Seigneur lui répondit, eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paitrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la Majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand Mogol sont parfaitement égaux, non seuleument aux yeux d'un Etre divin, mais à ceux d'un vrai Philosophe; & à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au Prophête, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il est vrai que la Synagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le Chapitre 18 il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son pere, & qu'on ne dira plus, les peres ont mangé des raisins verds, & les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse, qui au Chapitre 28 des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des peres, jusqu'à la troisiéme & quatriéme génération.

Ezéchiel au Chapitre 20 fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons.* Voilà pourquoi la Synagogue interdisait aux jeunes

gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des Loix de Moïse.

Les Censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du Chapitre 16 d'Ezéchiel ; voici comme ce Prophête s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : lorsque vous nâquites, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vue ; j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des brasselets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance en votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans..... Et vous avez bâti un mauvais lieu..... & vous vous êtes prostituée jusques dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans..... & vous avez couché avec des Egyptiens..... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présens, afin qu'ils couchassent avec vous..... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles..... Le proverbe est, telle mere, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous, &c.

On s'éléve encore davantage contre le Chapitre 23. Une mere avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oholla, & la petite Oliba..... *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs, Magistrats, Cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa premiere jeunesse..... Oliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des Officiers, des Magistrats & des Cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre*

comme un âne, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux.....

Ces deſcriptions qui effarouchent tant d'eſprits faibles ne ſignifient pourtant que les iniquités de Jéruſalem & de Samarie; les expreſſions qui nous paraiſſent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté ſe montre ſans crainte, dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y eſt ſouvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle ſe ſert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec ſa belle-fille, ne ſont point deshonnêtes en Hébreu, & le ſeraient en notre langue.

On ne ſe couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de ſa nudité; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puiſqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faiſait quelque promeſſe; c'était une marque de reſpect, un ſymbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs Châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuiſſe. Eliezer met la main ſous la cuiſſe d'Abraham: Joſeph met la main ſous la cuiſſe de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient ſi éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'oſons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en proceſſion une grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Deiux de faire ſervir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve aſſez que nos bienſéances ne ſont pas les bienſéances des autres Peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politeſſe que du temps du ſiécle d'Auguſte? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une Piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo vir rure recurrat.

Auguſte ſe ſert de la même expreſſion dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ſerait regardé comme un crocheteur

yvre ; ce mot, & plusieurs autres dont se servent Horace, & d'autres Auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expressions d'Ezéchiel. Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens Auteurs, ou que nous voyageons chez des Nations éloignées. La Nature est la même partout, & les usages partout différens.

FABLES.

Les plus anciennes Fables ne sont-elles pas visiblement allégoriques ? La premiere que nous connaissions dans notre maniére de supputer les temps, n'est-ce pas celle qui est rapportée dans le neuviéme Chapitre du Livre des Juges ? Il fallut choisir un Roi parmi les Arbres ; l'Olivier ne voulut point abandonner le soin de son huile, ni le Figuier celui de ses figues, ni la Vigne celui de son vin, ni les autres Arbres celui de leur fruit ; le Chardon qui n'était bon à rien se fit Roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne Fable de Venus telle qu'elle est rapportée dans Hésiode n'est-elle pas une allégorie de la Nature antiére ? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer ; Venus naît de cette écume précieuse ; son premier nom est celui d'Amante de la Génération : y a-t-il une image plus sensible ? Cette Venus est la Déesse de la Beauté ; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La Sagesse est conçue dans le cerveau du Maître des Dieux sous le nom de Minerve ; l'ame de l'homme est un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces Fables une peinture vivante de la Nature entiére. La plû-

part des autres Fables ſont ou la corruption des Hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes Fables comme de nos Contes modernes ; il y en a de moraux qui ſont charmans, il y en a qui ſont inſipides.

FANATISME.

LE Fanatiſme eſt à la ſuperſtition, ce que le tranſport eſt à la fiévre, ce que la rage eſt à la colére. Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un enthouſiaſte ; celui qui ſoutient ſa folie par le meurtre, eſt un fanatique. Bathelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape eſt l'Antechriſt de l'Apocalipſe, & qu'il a le ſigne de la bête, n'était qu'un enthouſiaſte ; ſon frere Barthelemi Diaz qui partit de Rome pour aller aſſaſſiner ſaintement ſon frere, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la ſuperſtition ait pû jamais former.

Polieucte qui va au Temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du Duc François de Guiſe, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III, & du Roi Henri IV, de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus déteſtable exemple de Fanatiſme, eſt celui des Bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la S. Barthelemi leurs Concitoyens qui n'allaient point à la Meſſe.

Il y a des Fanatiques de ſang froid ; ce ſont les Juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux ; & ces Juges là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes

de l'éxécration du Genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Lorsqu'une fois le Fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires, qui en parlant des miracles de S. Paris, s'échauffaient par degrés malgré eux; leurs yeux s'enflamaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage; & ils auraient tué quiconque les eûts contredits.

Il n'y a d'autre reméde à cette maladie épidémique que l'Esprit philosophique, qui répandu de proche en poche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air soit purifié. Les Loix & la Religion ne suffisent pas contre la peste des ames; la Religion loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod, qui assassine le Roi Eglon; de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui; de Samuel qui hâche en morceaux le Roi Agag: ils ne voyent pas que ces exemples qui sont respectables dans l'Antiquité, sont abominables dans le temps présent; ils puisent leurs fureurs dans la Religion même qui les condamne.

Les Loix sont encore très-impuissantes contre ces accès de rage; c'est comme si vous lisiez un Arrêt du Conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénétre, est au-dessus des Loix, que leur enthousiasme est la seule Loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les Fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains; ils ressemblent à ce vieux de la montagne qui faisait, dit-on, goûter les joies du Paradis à des imbéciles, &

qui leur promettait une éternité de ces plaisirs, dont il leur avait donné un avant-gout, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule Religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le Fanatisme, c'est celle des Lettrés de la Chine Les Sectes des Philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la Philosophie est de rendre l'ame tranquille, & le Fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre Sainte Religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

FAUSSETÉ.

DES VERTUS HUMAINES.

QUAND le Duc de la Rochefoucault eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un Monsieur *Esprit*, de l'Oratoire, écrivit un Livre captieux, intitulé, *de la Fausseté des Vertus Humaines.* Cet Esprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque Chapitre en renvoyant à la charité Chrétienne. Ainsi selon le Sieur Esptit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les Chrétiens. Par-

mi les Chrétiens il n'y a de vertus que chez les Catholiques; parmi les Catholiques, il fallait encore en excepter les Jésuites, ennemis des Oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des Jésuites.

Ce M. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand Capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. Esprit avait été Philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse, car un scélerat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon ami? C'est de faire du bien. Fais nous en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le Président de Thou & Ravaillac? entre Cicéron & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? Et tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes? Une telle insolence révolte. Je n'en dira pas davantage, car je me mettrais en colére.

FIN. CAUSES FINALES.

IL parait qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soie sont nés à la Chine afin que nous ayons du satin en Europe.

Mais, dit-on, si Dieu a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamans, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formés pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumiere.

Je crois qu'on peut aisément éclaircir cette difficulté, quand les effets sont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps; quand ces effets uniformes sont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un estomac, ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digerent; tous un orifice qui expulse les excrémens, tous un instrument de la génération : & ces dons de la Nature operent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne composent pas des bâtimens; tous les nez ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme votre bouche est faite pour manger, & votre derriere pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des causes finales, & des effets en très-grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres sont également dans le plan de la Providence générale : rien ne se fait sans doute malgré elle, ni même sans elle. Tout ce qui appartient à la Nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du Maître; c'est lui qui a créé les loix par les-

quelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoye en cinq minutes & demie des rayons de lumiere dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siécles nous nous sommes avisés d'iventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industrieux & carnassiers.

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs Nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les Bramers & les Quakers ne tuent personne; mais la pâte dont nous sommes paitris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sotises ; car une cause finale est universelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battons notre bled, le fléau est la cause finale de la séparation du grain ; mais si ce fléau en battant mon grain écrase mille insectes, ce n'est pas par ma volonté déterminée, ce n'est pas non plus par hazard ; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur, ou qu'il soit battu ; mais jamais on ne pourra dire; l'homme a a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donné la Nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour

voir ne ſont pas toujours ouverts ; chaque ſens a ſes temps de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécille enfermée dans un Cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle ; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins, elle agira dès qu'elle ſera libre.

FOLIE.

IL n'eſt pas queſtion de renouveller le livre d'Eraſme, qui ne ſerait aujourd'hui qu'un lieu commun aſſez inſidide.

Nous appellons folle cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres ; ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la Société, on l'en exclut ; s'il eſt dangereux, on l'enferme ; s'il eſt furieux, on le lie.

Ce qu'il eſt important d'obſerver, c'eſt que cet homme n'eſt point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dord. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très-diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain ? Elle voit les objets comme l'ame d'Ariſtote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient ; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher ; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer ? Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'empêcher ? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu ; ſi quand les ſa-

ges entendent de la musique, mon fou entend le braïement d'un âne; si quand ils sont au sermon, mon fou croit être à la comédie; si quand ils entendent oui, il entend non; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires: quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence: cependant on la mène dans son étui aux petites maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser donnée de Dieu à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau patit, comme le gouteux est un malade qui souffre aux pieds & aux mains; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goute au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les Doctes ou les Docteurs diront au fou; mon ami, quoique tu ayes perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre; mais nôtre ame est bien logée; & la tienne l'est mal; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ses bons momens leur répondrait, mes amis, vous supposez à votte ordinaire ce qui est en question; mes fenêtres sont aussi bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles: il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folie par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des Docteurs pourra répondre : mon confrere, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera ; si je croyais ce que vous me dites, je serais encore plus fou que je ne le suis. De grace, vous qui en sçavez tant, dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les Docteurs ont encore un peu de sens, ils lui répondront, je n'en sçais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulieres & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi foux que lui.

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le Peuple ?

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des Disciples de Confutsée, que nous nommons Confucius, & ce Disciple s'appellait Ouang ; & Bambabef soutenait que le Peuple a besoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne ; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont ; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis * au de-là de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances; il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & Bambabef qui avait de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du Diſciple de Confutſée; puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les Médecins trompent toujours les enfans pour leur bien, ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi Fakir, tromper le Peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait ſi elle était douce; je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenans, des lutins, des ſorciers; par là j'en ai fait de jeunes Citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le Peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille,

* *Un lis eſt de 124 pas.*

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent ; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Ce ſont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue, mais c'eſt pour leur bien. Nous leur faiſons accroire que s'ils n'achetent pas de nos cloux bénis, s'il n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe mocquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voyent fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? Ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur prêchez une Religion impertinente, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une Religion pure, & dégagée de ſuperſtition, telle que la notre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de Religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le Peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais

ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au Peuple sans la soutenir par des fables.

OUANG.

Je le crois fermement. Nos Lettrés sont de la même pâte que nos Tailleurs, nos Tisserands & nos Laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes; & il y a bien moins de crimes parmi les Lettrés que parmi le Peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos Ouvriers comme nous instruisons nos Lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent Jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste; & la plus sûre maniere d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la Religion sans superstition.

BAMBABEF.

C'est un beau projet; mais il est impraticable. Pensez-

fez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le Peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité ; ils diront : qui m'assurera que Dieu punit & récompense ? Où en est la preuve ? Quelle mission avez-vous ? Quel miracle avez vous fait pour que je vous croye ? Ils se mocqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens ?

Le Peuple est très-disposé à croire ses Magistrats : quand ses Magistrats ne leur proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a point besoin de prodiges pour croire un Dieu juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment Dieu punira & récompensera ; il suffit qu'on croye à sa justice. Je vous assure que j'ai vû des Villes entiéres qui n'avaient point d'autres dogmes, & que ce sont celles où j'ai vû le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces Villes des Philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces Philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des Philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins

la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais de plus je vous soutiens qu'aucun Philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit? Je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas? Enfin je vous soutiens que les Philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être Philosophe?

BAMBABEF.

Volontiers; mais ne le dites pas aux Fakirs.

GLOIRE.

BEN-AL-BÉTIF, ce digne Chef des Derviches, leur disait un jour: mes freres, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miséricordieux;* car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes freres, gardez-vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécile soutient une thése à laquelle préside un ignorant en fourure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de sa thése; *Ek allhà abron doxa: Ad majorem Dei gloriam.* Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sotise sur sa porte; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui, en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrierait, à la plus grande gloire de notre invincible Monarque? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miſérables vers de terre appellés hommes avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en goûter? Juſqu'à quand, animaux à deux pied ſans plumes, feriez-vous Dieu à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime auſſi! S'il y avait pluſieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce Dieu ſerait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des Rois: mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu? Ceſſez de profaner ſon nom ſacré. Un Empereur nommé Octave Auguſte, défendit qu'on le louât dans les Ecoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez vous, adorez & taiſez vous.

Ainſi parlait Ben-al-bétif, & les Derviches s'écrierent, Gloire à Dieu! Ben-al-bétif a bien parlé.

GUERRE.

LA famine, la peſte & la guerre ſont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la claſſe de la famine toutes les mauvaiſes nourritures où la diſette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'eſpérance de la ſoutenir.

On comprend dans la peſte, toutes les maladies contagieuſes, qui ſont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux préſens nous viennent de la Providence; mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cens perſonnes, répandues ſur la ſurface de ce globe, ſous le nom de Princes ou de Miniſtres; & c'eſt peut-être pour cette rai-

ſon que dans pluſieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la Divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine, que la guerre traîne toujours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vû les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très-bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des Nations aſſemblées pour leur bien commun; par exemple, la Diéte des Grecs déclara à la Diéte de la Phrigie & des Peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le Peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant la moiſſon, contre le Peuple de Veïes, ou contre les Volſques: Et quelques années après, tous les Romains étant en colere contre tous les Carthaginois, ſe battirent long-temps ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un Généalogiſte prouve à un Prince qu'il deſcend en droite ligne d'un Comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cens ans avec une maiſon dont la mémoire ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une Province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'appopléxie. Le Prince & ſon Conſeil concluent ſans difficulté que cette Province qui eſt à quelques centaines de lieues de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement: ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du Prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros draps bleu à cent dix ſols l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche; & marche à la gloire.

Les autres Princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainerent à leur ſuite.

Des Peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſols par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils ſe diviſent auſſitôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, & vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non ſeulement ſans avoir aucun intérêt au procès, mais ſans ſçavoir même de quoi il s'agit.

Il ſe trouve à la fois cinq ou ſix Puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, ſe déteſtant toutes également les unes les autres, s'uniſſant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un ſeul point, celui de faire tout le mal poſſible.

Le merveilleux de cette entrepriſe infernale, c'eſt que chaque Chefs des Meurtriers fait bénir ſes drapeaux & invoque Dieu ſolemnellement, avant d'aller exterminer ſon prochain. Si un Chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque Ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, compoſée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſurtout dans la Nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtriéres; les uns ſont vêtus d'un long juſte-au-corps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemiſe par deſſus une ro-

be ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par dessus leur chemise. Tous parlent long-temps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par entithèses que les Dames qui étendent légérement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel ; que Polieucte & Athalie sont les ouvrages du Démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cens écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut ; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sols & demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre tout au plus composées par un Gaulois nommé Massillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours, il n'y en a pas un seul où l'Orateur ose s'élever contre ce fleau & ce crime de guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux Harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du Genre-humain, & la seule maniére de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais Sermon sur l'Impureté, ô Bourdalouë ! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façon, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables Médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piquûres d'épingles, & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes, brûlez tous vos Livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos freres, la partie du genre-humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entiére. Que de-

viennent & que m'importe l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cens pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, aux milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la derniere fois voyent la Ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tous pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs signifie le Dieu des Armes : mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, insensé, infernal.

GRACE.

SACRÉS consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles Théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions; mais si Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas, & de la grace médicinale selon Cajetan; de la grace extérieure, & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue? En bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi.

Quel besoin auraient ces pauvres gens, de vos su-

blimes instructions ? Il me semble que je les entends dire.

Mes Reverends Peres, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des Loix particuliéres comme les vils humains, mais par ses Loix générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût semblable à un Maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de paitrir de la farine, à un muet de lui faire lecture, à un cu-de-jatte d'être son courier.

Tout est grace de la part de Dieu ; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former ; aux arbres, la grace de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir ; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une grace particuliere ? S'est-il occuppé par une grace prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la séve a manqué ? Si dans toute la Nature, tous les êtres sont soumis aux Loix générales, comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise ?

Pourquoi le Maître absolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme, qu'à conduire le reste de la nature entiére ? Par qu'elle bizarrerie changerait il quelque chose dans le cœur d'un Courlandois ou d'un Biscayen, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les astres ?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentimens dans nous ! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! encore n'est-ce que pour ceux qui se confessent, que tous ces changemens sont imaginés. Un Savoyard, un Bergamasque aura le lundi la grace de faire dire une messe pour douze sols ; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera ; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse ; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce

ſera une grace ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien! il ne daignera pas ſe mêler de l'interieur des Indiens & des Chinois! s'il vous reſte un grain de raiſon, mes R. P. ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes pieds; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des Loix générales & éternelles. Voyez la même lumiére ſe réfléchir du Soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'Aſtres emportés par un cours rapide, dans cette obéiſſance générale de toute la Nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace verſatile à Sœur Therèſe & une grace concomitante à Sœur Agnès!

Atôme, à qui un ſot atôme a dit que l'éternel a des Loix particuliéres pour quelques atômes de ton voiſinage, qu'il donne ſa grace à celui-là, & la refuſe à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain; ne répéte pas cette ſotiſe. Dieu a fait l'Univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet Univers. Les Théologiens ſont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux; tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas conſidéré comme Poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt Marc-Aurèle qui parle, ce n'eſt pas moi; car Dieu qui vous inſpire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

HISTOIRE DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMENES.

TOUS les Peuples ont écrit leur Histoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des Rois, ils vivaient sous une Théocratie; ils étaient censés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres Peuples leurs voisins, le Prophête Samüel très-intéressé à n'avoir point de Roi, leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient; ainsi la Théocratie finit chez les Juifs, lorsque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire sans blasphêmer, que l'Histoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres Peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'Histoire d'un Peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très-souvent le Livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos Historiens prophanes se contredisent quelquefois. De plus, si Dieu a toujours écrit l'Histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs sont toujours son Peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, & il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'Histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que Dieu écrivit l'Histoire de leurs Rois.

On peut encore faire une réflexion; c'est que Dieu ayant été leur seul Roi très-long-temps, & ensuite ayant été leur Historien, nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de

fripier Juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de Céſar & d'Alexandre. Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon Hiſtoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les Hiſtoires Grecques & Romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des prophanes ?

Si le ſtyle de l'Hiſtoire des Rois & des Paralipomènes eſt divin, il ſe peut encore que les actions racontées dans ces Hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Isboſeth, & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias ſon frere, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Naboth; Jehu aſſaſſine Achab & Joram; les Habitans de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias fils de Joas. Sélom fils de Jabès aſſaſſine Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim aſſaſſine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli aſſaſſine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela aſſaſſine Phacée fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le S. Eſprit a écrit cette Hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.

IDOLE,

IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, vient du Grec Eidos, figure Eidolos, repréſentation d'une figure, Latreuein, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer eſt Latin, & a beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect : ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément, rendre un culte ſuprême.

Il eſt utile de remarquer ici que le Dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les

Payens étaient Idolâtres, & que les Indiens ſont encore des Peuples Idolâtres. Premierement, on n'appella perſonne payen avant Théodoſe le jeune ; ce nom fut donné alors aux Habitans des Bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conſerverent leur ancienne Religion. Secondement, l'Indouſtan eſt Mahométan, & les Mahométans ſont les implacables ennemis des images & de l'Idolâtrie. Troiſiémement, on ne doit point appeller Idolâtres beaucoup de Peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne Religion des Parſis, ni certaines Caſtes qui n'ont point d'Idoles.

EXAMEN,

S'il y a jamais eu un Gouvernement Idolâtre.

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun Peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'Idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de Gavache que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de Maranes que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athènes, à la Cour des Rois de Perſe, *Etes-vous Idolâtres ?* Ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des Images, des Idoles. On ne trouve ce mot, Idolâtre, Idolâtrie, ni dans Homère, ni dans Héſiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun Auteur de la Religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun Edit, aucune Loi qui ordonnât qu'on adorât des Idoles, qu'on les ſervît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les Capitaines Romains & Carthaginois faiſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs Dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des Généraux ; ils regardaient les Dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme ju-

gès, & ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes Divinités dans les Temples? Du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fauſſe Divinité repréſentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que nous n'en ayons point; la différence eſt que leurs images figuraient des Etres fantaſtiques réels dans une Religion fauſſe, & que les nôtres figurent des Etres réels dans une Religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'Hercule, & nous celle de St. Chriſtophe: ils avaient Eſculape & ſa chévre, & nous St. Roch & ſon chien; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jacques de Compoſtele.

Quand le Conſul Pline adreſſe ſes prieres *aux Dieux immortels*, dans l'Exorde du panégirique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. Homère ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olimpe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les Places publiques. Nous avons ſanctifié ces coutumes; & nous ne ſommes point Idolâtres.

Les femmes en temps de ſéchereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeuné. Elles marchaient pieds nuds; les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat.* N'avons-nous pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de Villes ne porte-t-on pas nuds pieds les

chaſſes des Saints pour obtenir les bénédictions du Ciel par leur intercesion ? Si un Turc, un Lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuſer d'abord de mettre notre confiance dans les ſimulacres que nous promenons ainſi en proceſſion, mais il ſuffirait d'un mot pour le détromper.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamaions débitées dans tous les temps contre l'Idolâtrie des Romains, & des Grecs ; & enſuite on eſt plus ſurpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas Idolâtres.

Il y avait des Temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une Diane de Village. Il ſe faiſait plus de Miracles dans le Temple d'Eſculape à Epidaure, que dans un autre de ſes Temples. La Statue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puiſqu'il faut toujours oppoſer ici les coutumes d'une Religion vraye, à celles d'une Religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiécles plus de dévotion à certains Autels qu'à d'autres ? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à Notre-Dame des Neiges ? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'Idolâtrie.

On n'avait imaginé qu'une ſeule Diane, un ſeul Apollon, un ſeul Eſculape ; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Eſculapes qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'Hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étaient pas idolâtres.

Une populace groſſiére & ſupeſtitieuſe qui ne raiſonnoit point, qui ne ſçavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oiſiveté, & parce que les petits ſont égaux aux grands, qui portait ſon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, & qui n'était guéres au-deſſus des victimes qu'elle amenait ; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une

horreur religieuſe, & adorer ſans le ſçavoir, la ſtatue même; c'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos païſans groſſiers, & on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur interceſſion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu ſeul.

Les Grecs & les Romains augmentérent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes; les Grecs diviniſaient les conquérans, comme Bacchus, Hercule, Perſée. Rome dreſſa des autels à ſes Empereurs. Nos apothéoſes ſont d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux ſecondaires; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes ſimplement vertueux, qui ſeraient la plûpart ignorés ſur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les pothéoſes des anciens ſont faites par la flaterie, les nôtres par le reſpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoſes ſont encore une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement Idolâtres. Il eſt clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ſtatue d'Auguſte & de Claudius, que dans leurs médailles.

Ciceron dans ſes ouvrages Philoſophiques ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divnités. Lucrèce ne reproche cette ſotiſe à perſonne, lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'exiſtait pas, on en avait aucune idée. Il n'y avait point d'Idolâtres.

Horace fait parler une ſtatue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne ſçachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, ſe détermina enfin à me faire Dieu &c.* Que conclure de cette plaiſanterie? Priape était de ces petites divinités ſubalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plai-

ſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en ſe livrant à l'eſprit commentateur n'a pas manqué d'obſerver que Baruch avait prédit cette avanture, en diſant, *Ils ne ſeront que ce que voudront les ouvriers ;* mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre choſe plus reſpectable. La matiére dont étaient formés les Chérubins du Saint des Saints aurait pû ſervir également aux fonctions les plus viles. Un thrône, un autel en ſont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de Priape, & que Baruch l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en mocquaient. Conſultez tous les Auteurs qui parlent des Statues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'Idolâtrie; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,

Non facit ille Deos.

Dans Ovide : *Colitur pro Jove forma Jovis.*

Dans Stace : *Nulla autem effigies, nulli comiſſa matello.*

Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Dans Lucain : *Eſtne Dei ſedes, niſi terra & pontus & aer?*

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles,

cles, qui ait pu faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les Dieux avaient choisi certains Autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs des Tragédies Grecques, que des priéres à Apollon qui rend ses Oracles sur les montagnes, en tel Temple, en telle Ville ; il n'y a pas dans toute l'Antiquité la moindre trace d'une priére adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les Dieux dans les statues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux secondaires, les Génies. C'est ce que Mercure Trismégiste appellait faire des Dieux ; & c'est ce que S. Augustin réfute dans sa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin, puisqu'il fallait qu'un Magicien les animât. Et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un Magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue pour la faire parler.

En un mot les images des Dieux n'étaient point des Dieux, Jupiter, & non pas son image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la statue de Neptune qui soulevait les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumiere. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéïstes, & n'étaient point des Idolâtres.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été Idolâtres ? Et de quelle antiquité est l'origine des simulacres appellés Idoles. Histoire de leur culte.

C'est une grande erreur d'appeller Idolâtres les Peuples qui rendirent un culte au soleil & aux étoiles. Ces Nations n'eurent long-temps ni Simulacres ni Temple. Si elles se tromperent, c'est en rendant aux astres ce

qu'ils devaient au Créateur des aſtres : encore le dogme de Zoroaſtre ou Zerduſt, recueilli dans le Sadder, enſeigne-t-il un Etre ſuprême, vengeur, & rémunérateur; & cela eſt bien loin de l'Idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune Idole; il a toujours conſervé le culte ſimple du maître du ciel Kingtien. Gen-gis-Kan chez les Tartares n'était point Idolâtre, & n'avait aucun Simulacre. Les Muſulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique, appellent les Chrétiens Idolâtres, Giaours, parce qu'ils croyent que les Chrétiens rendent un culte aux images. Ils briſerent pluſieurs ſtatues qu'ils trouverent à Conſtantinople dans Ste Sophie, & dans l'Egliſe des Sts Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en Moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des Temples dédiés à des Saints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces Saints revérées à genoux, des Miracles opérés dans ces Temples, étaient des preuves invincibles de l'Idolâtrie la plus complette. Cependant il n'en eſt rien. Les Chrétiens n'adorent en effet qu'un ſeul Dieu, & ne révérent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ſes Saints. Les Iconoclaſtes & les Proteſtans ont fait le même reproche d'Idolâtrie à l'Egliſe, & on leur a fait la même réponſe.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées préciſes, & ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis, & ſans équivoque, nous appellames du nom d'*Idolâtres* les Gentils, & ſurtout les Polithéïſtes. On a écrit des volumes immenſes, on a débité des ſentimens divers ſur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à pluſieurs Dieux ſous des figures ſenſibles : cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne ſçait pas qui inventa les habits & les chauſſures, & on veut ſçavoir qui le premier inventa les *Idoles?* Qu'importe un paſſage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye? Que nous apprend-il, quand il dit que le cahos, l'eſprit, c'eſt-à-dire le ſoufle, amoureux de ſes principes, en tira le limon,

qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp & ſa femme Baü engendrerent Eon, qu'Eon engendra Genos? Que Cronos leur deſcendant avait deux yeux parderriere comme pardevant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à ſon fils Taut? Voilà un des plus reſpectables Monumens de l'Antiquité.

Orphée antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans ſa Théogonie, que Damaſcius nous a conſervée. Il répréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle viſage dieu, & des aîles dorées aux épaules

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités; l'une que les images ſenſibles & les hiérogliphes ſont de l'Antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens Philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au Politheïſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe & leur dépendance : ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſſant qu'eux. Ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs alimens; une dans l'air qui ſouvent les détruit; une dans le feu qui conſume, & dans l'eau qui ſubmerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des Etres qui préſidaient à ces élémens? Quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui faiſait luire aux yeux le ſoleil & les étoiles? Et dès qu'on voulut ſe former une idée de ſes puiſſances ſupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une manière ſenſible; pouvait-on même s'y prendre autrement? La Religion Juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images ſous leſquelles Dieu eſt repréſenté. Il daigne parler dans un buiſſon le langage humain; il parait ſur une montagne. Les Eſprits céleſtes qu'il envoye viennent tous avec une forme humaine; enfin le Sanctuaire eſt rempli de Chérubins,

qui font des corps d'hommes avec des aîles & des têtes d'animaux ; c'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré ſa défenſe de peindre, & de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe dans le Chap. VI. voit le Seigneur aſſis ſur un thrône, & le bas de ſa robe qui remplit le Temple. Le Seigneur étend ſa main, & touche la bouche de Jérémie, au Chap. I. de ce Prophête. Ezéchiel au Chap. III. voit un thrône de ſaphir, & Dieu lui parait comme un homme aſſis ſur ce thrône. Ces images n'altérent point la pureté de la Religion Juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les Idoles, pour repréſenter Dieu aux yeux du Peuple.

Les Lettrés Chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles ; mais bientôt Iſis & Oſiris furent figurés ; bientôt Bel à Babylone fut un gros coloſſe. Brama fut un monſtre bizarre dans la preſqu'Iſle de l'Inde. Les Grecs ſurtout multiplierent les noms des Dieux, les ſtatues & les Temples ; mais en attribuant toujours la ſuprême Puiſſance à leur Zeus, nommé par les Latins Jupiter ; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imiterent les Grecs. Ces Peuples placerent toujours tous les Dieux dans le ciel, ſans ſçavoir ce qu'ils entendaient par le Ciel & par leur Olimpe : il n'y avait pas d'apparence que ces Etres ſupérieurs habitaſſent dans les nuées, qui ne ſont que de l'eau. On en avait placé d'abord ſept dans les ſept planettes, parmi leſquelles on comptait le ſoleil ; mais depuis la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du Ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux ; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommerent *Dii majorum gentium*. Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure ; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Venus, Diane. Pluton fut alors oublié ; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dienx indigètes, les Héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape ; les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine ;

ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les Dieux des Jardins, ceux des Bergers; il y en avait pour chaque profeſſion, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On diviniſa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni la Déeſſe Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la Déeſſe des Tétons, ni Stercutius le Dieu de la Garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des Temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point, mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait ſon cabinet. C'étaient les amuſemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autoriſés par aucun culte public. On laiſſait agir à ſon gré la ſuperſtition de chaque particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes Villes.

Si perſonne ne ſçait quand les hommes commencerent à ſe faire des idoles, on ſçait qu'elles ſont de l'antiquité la plus haute. Tharé pere d'Abraham en faiſait à Ur en Chaldée. Rachel déroba & emporta les idoles de ſon beau-pere Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion préciſe avaient les anciennes Nations de tous ces ſimulacres? Quelle vertu, quelle puiſſance leur attribuait-on? Croyait-on que les Dieux deſcendaient du Ciel pour venir ſe cacher dans ces ſtatues? Ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'Eſprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? C'eſt encore ſur quoi on a très-inutilement écrit; il eſt clair que chaque homme en jugeait ſelon le dégré de ſa raiſon, ou de ſa crédulité, ou de ſon fanatiſme. Il eſt évident que les Prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs ſtatues, pour s'attirer plus d'offrandes. On ſçait que les Philoſophes réprouvaient ces ſuperſtitions, que les Guerriers s'en mocquaient, que les Magiſtrats les toléraient, & que le Peuple toujours abſurde ne ſçavait ce qu'il faiſait. C'eſt en peu de

mots l'Hiſtoire de toutes les Nations à qui Dieu ne s'eſt pas fait connaître.

On peut ſe faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que pluſieurs Villes rendirent à un chien, à un ſinge, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Enſuite un certain bœuf Apis, un certain chien nommé Anubis, furent adorés, on mangea toujours du bœuf & des oignons; mais il eſt difficile de ſçavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte, des oignons ſacrés & des bœufs.

Les Idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la Fête de Cibéle, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du Palais du Roi Attale.

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem,

Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

» J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vite;
» Rome eſt digne que tout Dieu s'y établiſſe. «

La ſtatue de la fortune avait parlé; les Scipions, les Cicérons, les Céſars, à la vérité n'en croyaient rien; mais la vieille à qui Enclope donna un écu pour acheter des oyes & des Dieux, pouvait fort bien le croire.

Les Idoles rendaient auſſi des Oracles, & les Prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la Divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de Théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les Peuples nommés Idolâtres? Cette paix fut un bien qui nâquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque Nation reconnaiſſant pluſieurs Dieux inférieurs, trouva bon que ſes Voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous excepté Cambiſe à qui on reproche d'avoir tué le Bœuf Apis, on ne voit dans l'Hiſtoire Prophane aucun Conquérant qui ait maltraité les Dieux d'un Peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion excluſive, & les Prêtres

ne songerent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premieres offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des Prêtres ; ils les égorgeaient eux-mêmes ; ils devinrent bouchers & cruels : enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines ; & surtout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait les Etrangers. Heureusement les Prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tomberent dans ce crime de religion ; & Plutarque rapporte qu'ils immolerent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope, Contemporain du Roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolerent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut gueres lire l'Histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il est vrai que chez les Juifs Jephté sacrifia sa fille, & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périssent. Samuel Prêtre Juif hâcha en morceaux avec un saint couperet le Roi Agag prisonnier de guerre à qui Saül avait pardonné, & Saül fut réprouvé pour avoir observé le Droit des Gens avec ce Roi ; Mais Dieu maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut ; & ce n'est pas aux hommes à se mettre à la place du Maître de la vie & de la mort, & à usurper les droits de l'Etre suprême.

Pour consoler le Genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux sacriléges, il est important de sçavoir que chez presque toutes les Nations nommées Ido-

lâtres, il y avait la Théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la Religion des Sages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux initiés dans les myſtères : il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'Hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les myſtères de Cérès Eléuſine, ſi célèbre en Europe & en Aſie. » Contemple la Nature Divine, illumine ton eſprit, gouverne ton cœur, marche dans la voye de la juſtice : que le Dieu du ciel & de la terre ſoit toujours préſens à tes yeux ; il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même ; tous les êtres tiennent de lui leur exiſtance : il les ſoutient tous ; il n'a jamais été vû des mortels, & il voit toutes choſes. «

Qu'on liſe encore ce paſſage du Philoſophe Maxime de Madaure, dans ſa Lettre à St. Auguſtin : » Quel homme eſt aſſez groſſier, aſſez ſtupide pour douter qu'il ſoit un Dieu ſuprême, éternel, infini, qui n'a rien engendré de ſemblable à lui-même, & qui eſt le pere commun de toutes choſes ? «

Il y a mille témoignages que les Sages abhorraient non-ſeulement l'Idolâtrie, mais encore le Polithéïſme.

Epictète, ce modéle de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Voici une de ſes maximes : » Dieu m'a créé, Dieu eſt au dedans de moi, je le porte partout. Pourrais-je le ſouiller par des penſées obſcènes, par des actions injuſtes, par d'infâmes déſirs ? Mon devoir eſt de remercier Dieu de tout, de le louer de tout, & de ne ceſſer de le bénir, qu'en ceſſant de vivre. « Toutes les idées d'Epictète roulent ſur ce principe.

Marc-Aurele, auſſi grand peut-être ſur le thrône de l'Empire Romain, qu'Epictète dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des Dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des Etres mitoyens entre l'Etre ſuprême & les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnait qu'un Dieu éternel, infini ? » Notre ame, dit-il, eſt une émanation

» de la Divinité. Mes enfans, mon corps, mes esprits » me viennent de Dieu. «

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une Nature divine & universelle : les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les Idolâtres ?

Au reste c'est une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du temps de Théodose le jeune, il ne resta plus d'Idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de Peuples encore Gentils, même au septiéme siécle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas Chrétien du temps de Charlemagne. La Pologne & tout le septentrion resterent long-temps après lui dans ce qu'on appelle Idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les Royaumes au-delà du Gange, le Japon, la Populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui ayent persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellions le pays des Mahométans la Paganie. Nous traitions d'Idolâtres, d'adorateurs d'images, un Peuple qui a les images en horreur. Avouons encore une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de statues.

JEPHTÉ.

Ou des sacrifices de sang humain.

IL est évident par le texte du Livre des Juges que Jephté promit de sacrifier la premiere personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa vic-

toire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au devant de lui ; il déchira ses vêtemens, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrerent long-temps cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez Chap. 12 des Juges.)

En quelque temps que cette Histoire ait été écrite, qu'elle soit imitée de l'Histoire Grecque, d'Agamemnon & d'Idomenée, ou qu'elle en soit le modéle, qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles Histoires Assiriennes, ce n'est pas ce que j'examine ; je m'en tiens au texte : Jephté voua sa fille en holocauste, & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la Loi Juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans rémission.* La Vulgate traduit, *non redimetur, sed morte morietur.* Lévitique Chap. 27 ℣. 29.

C'est en vertu de cette Loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag, à qui Saül avait pardonné ; & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut réprouvé du Seigneur, & perdit son Royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'Histoire mieux constaté ; on ne peut juger d'une Nation que par ses archives, & parce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t-il eu un temps où le globe ait été entiérement inondé ? Cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terreins l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuse de siécles. La mer en cinq cens années de temps, s'est retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne qui étaient de grands Ports, & a laissé environ deux

lieues de terrein à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cens cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très-remarquable, c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour se relever & pour coïncider avec l'équateur; mouvement très-vraisemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions & plus de trois cens mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découvert de tous côtés à soixante, à quatre-vingt, à cent lieues même de la mer, sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu à peu ces productions maritimes sur des terreins qui étaient autrefois les rivages de l'Océan; mais que l'eau ait couvert entierement tout le globe à la fois, c'est une chimère absurde en physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge universel rapporté dans le Pentateuque; au contraire, c'est un miracle, donc il le faut croire; c'est nn miracle, donc il n'a pu être exécuté par les loix physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluie ayent innondé les quatre parties du monde, & que l'eau se soit élevée de quinze coudées au dessus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le Ciel; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux ayent tenus dans l'arche avec leurs provisions; miracle que la plûpart n'y soient pas morts; miracle qu'ils ayent trouvé de quoi se nourrir en sortant de l'arche; miracle encore, mais d'une autre espèce, qu'un nommé Pelletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & se nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il serait

insensé de l'expliquer; ce sont de ces mystéres qu'on croit par la foi, & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas, ce qui est encore un autre miracle.

Ainsi l'histoire du déluge universel est comme celle de la tour de Babel, de l'anesse de Balaam, de la chute de Jérico au son des trompettes, des eaux changées en sang, du passage de la mer rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de son peuple. Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder.

JOSEPH.

L'Histoire de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains Orienteaux; elle est plus attendrissante que l'Odissée d'Homère; car un Héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers Auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de Joseph. Presque toute en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses freres sont jaloux; il est vendu par eux à une caravane de Marchands Ismaëlites, conduit en Egypte, & acheté par un Eunuque du Roi. Cet Eunuque avoit une femme, ce qui n'est point du tout étonnant; le Kislar-Aga Eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un Serrail à Constantinople: on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres Eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, employent encore souvent cet organe; & Putiphar à qui Joseph fut

vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces Eunuques.

La femme de Putiphar devint amoureuse du jeune Joseph, qui fidéle à son maître & à son bienfaiteur, rejette les emptessemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'Histoire d'Hipolite & de Phèdre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damasippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il est difficile de sçavoir quelle est l'originale de toutes ces histoires; mais chez les anciens Auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'aventure de Joseph & de la femme de Putiphar, qui est fort ingénieux. L'Auteur suppose que Putiphar incertain entre sa femme & Joseph, ne regarda pas la tunique de Joseph que sa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; Joseph disait qu'elle lui avait déchiré & ôté sa tunique en présence de l'enfant; Putiphar consulta l'enfant dont l'esprit était fort avancé pour son âge; l'enfant dit à Putiphar, regardez si la tunique est déchirée pardevant ou parderriere; si elle l'est pardevant, c'est une preuve que Joseph a voulu prendre par force votre femme qui se défendait; si elle l'est parderriere, c'est une preuve que votre femme courrait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocent de son esclave. C'est ainsi que cette aventure est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien Auteur Arabe. Il ne s'embarrasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoiqu'il en soit, Joseph, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'Echanson & du Panetier du Roi d'Egypte. Ces deux prisonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit; Joseph explique leurs songes, il leur prédit que dans trois

jours l'Echanson rentrera en grace, & que le Panetier sera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve aussi, son Echanson lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept années d'abondance, & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes. Jacob avait vû en songe l'échelle mystérieuse au haut de laquelle était Dieu lui même : il apprit en songe une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réussi qu'à lui. Joseph lui-même avait appris par un songe qu'il dominerait un jour sur ses freres. Abimélec long-temps auparavant, avait été averti en songe que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe.*)

Revenons à Joseph. Dès qu'il eût expliqué le songe de Pharaon, il fut sur le champ premier Ministre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Asie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouser à Joseph une fille de Putiphar. Il est dit, que ce Putiphar était Grand-Prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'Eunuque son premier maitre; ou si c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de Grand-Prêtre, & sa femme avoit été mere plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, cemme Joseph l'avait prédit, & Joseph pour mériter les bonnes graces de son Roi, força tous le peuple à vendre ses terres à Pharaon, & toute la Nation se fit esclave pour avoir du bled. C'est-là apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais Roi n'avait fait un meilleur marché; mais aussi le peuple ne devait guères bénir le premier Ministre.

Enfin, le pere & les freres de Joseph eurent aussi besoin de bled, car *la famine désolait alors toute la terre.* Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses freres, comment il leur pardonna &

les enrichit. On trouve dans cette hiſtoire tout ce qui conſtitue un Poëme épique intéreſſant; expoſition, nœud, reconnaiſſance, peripétie, & merveilleux. Rien n'eſt plus marqué au coin du Génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob pere de Joſeph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui ſçavent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pélérinage.

LIBERTÉ DE PENSER.

VERS l'an 1707, temps où les Anglais gagnerent la Bataille de Sarragoſſe, protégerent le Portugal & donnerent pour quelque temps un Roi à l'Eſpagne. Mylord Boldmind Officier Général qui avait été bleſſé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le Comte Médroſo, qui étant tombé de Cheval derriére le bagage, à une lieue & demie du champ de Bataille, venait prendre les eaux auſſi. Il était familier de l'inquiſition, Mylord Boldmind n'était familier que dans la converſation un jour après boire il eut avec Médroſo cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc Sergent des Dominicains? Vous faites là un vilain métier.

MEDROSO.

Il eſt vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préferé le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! vous étiez cent fois plus

heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez-vous! il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles; encore plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un Autodafé pour nos pensés secretes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les Jacobins. Ils ont persuadé au Gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'Etat serait en combustion, & que la Nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de Vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des Batailles au bout de l'Europe? Voyez vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entiere liberté à la presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes? L'Empire Romain en a-t-il été moins puissant, parce que Cicéron a écrit avec liberté?

MEDROSO.

Quel est ce Cicéron? Je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là; il ne s'agit pas ici de Cicéron, il s'agit de notre S. P. le Pape, & de S. Antoine de Padouë, & j'ai toujours oui dire que la Religion Romaine est perdue si les hommes se mettent à penser.

BOLDMIND.

BOLDMIND.

Ce n'eſt pas à vous à le croire, car vous êtes ſurs que votre Religion eſt divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle : ſi cela eſt, rien ne pourra jamais la détruire.

MEDROSO.

Non; mais on peut la réduire à peu de choſe, & c'eſt pour avoir penſé que la Suéde, le Dannemark, toute votre Iſle, la moitié de l'Allemagne gémiſſent dans le malheur épouventable de n'être plus Sujets du Pape, on dit même que ſi les hommes continuent à ſuivre leurs fauſſes lumieres, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration ſimple de Dieu & à la vertu, ſi les portes de l'enfer prévalent jamais juſques là, que deviendra le Saint Office ?

BOLDMIND.

Si les premiers Chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penſer, n'eſt-il pas vrai qu'il n'y eut point eu de Chriſtianiſme ?

MEDROSO.

Que voulez vous dire ? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien, je veux dire que ſi Tibère & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins, qui euſſent empêché les premiers Chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été long-temps permis dans l'Empire Romain de penſer librement, il eût été impoſſible que les Chrétiens établiſſent leurs dogmes ; ſi donc le Chriſtianiſme ne s'eſt formé que par la liberté de penſer, par quelle contradiction, par quelle in-

justice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt, n'examinez vous pas long-temps avant de conclure? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? Il y a cent Religions sur la terre qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes & impies, examinez donc ces dogmes.

MEDROSO.

Comment puis-je les examiner? Je ne suis pas Jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & cela suffit.

MEDROSO.

Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avec de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'Inquisition, le saint Office vous a rogné les aîles, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sçait pas la Géométrie peut l'apprendre; tout homme peut s'instruire, il est honteux de mettre son ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent, osez penser par vous même.

MEDROSO.

On dit que si tout le monde pensait par soi-même ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND.

C'eſt tout le contraire, quand on aſſiſte à un ſpectacle chacun en dit librement ſon avis, & la paix n'eſt point troublée ; mais ſi quelque protecteur inſolent d'un mauvais Poëte voulait forcer tous les Gens de goût à trouver bon ce qui leur parait mauvais, alors les ſifflets ſe feraient entendre & les deux partis pourraient ſe jetter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce ſont ces tirans des eſprits, qui ont cauſé une partie des malheurs du monde, nous ne ſommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire ſon avis.

MEDROSO.

Nous ſommes auſſi fort tranquilles à Lisbonne où perſonne ne peut dire le ſien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux ; c'eſt la tranquillité des Galériens qui rament en cadence & en ſilence.

MEDROSO.

Vous croyez donc que mon ame eſt aux galéres ?

BOLDMIND.

Oui, & je voudrais la délivrer.

MEDROSO.

Mais ſi je me trouve bien aux galéres ?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

DE LA LIBERTÉ.

A. VOILA une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & votre fille qui se promenent avec vous ?

B. Quelle proposition me faites-vous là ? Je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez nécessairement ce canon, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici.

B. Cela est clair.

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B. Cela est encore très-clair.

A. Et si vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez nécessairement entendu & reçu un coup de canon, & vous seriez mort nécessairement.

B. Rien n'est plus véritable.

A. En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue.

B. Vous m'embarrassez; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchissez-y, & voyez si la liberté peut être entendue autrement.

B. En ce cas mon chien de chasse est aussi libre que moi; il a nécessairement la volonté de courir quand il voit un lièvre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-dessus de mon chien, vous me réduisez à l'état des bêtes.

A. Voilà les pauvres Sophismes des pauvres Sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien! Eh ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses? La faim, la soif, la veille, le dormir, les cinq sens ne vous sont-ils pas communs avec lui? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez? Pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphisiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi? Je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux?

A. Qu'entendez-vous par là?

B. J'entends ce que tout le monde entend? ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres?

A. Un proverbe n'est pas une raison; expliquez-vous mieux.

B. J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permission, cela n'a pas de sens; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessairement en conséquence des idées qui se sont présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non?

B. Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre?

A. Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croyent le Cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah ! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très-bien, dont les parens sont de très-honnêtes gens ; & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contract.

B. Comment ! je ne peux vouloir sans raison ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas* ; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A. Cela est absurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. Quoi ! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair ?

A. Oui sans doute.

B. Et quelle est cette raison, s'il vous plaît ?

A. C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il serait plaisant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cause de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment ; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encore une fois, je ne suis donc pas libre ?

A. Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont ; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lûs sur la liberté d'indifférence....

A. Sont des sottises ; il n'y a point de liberté d'in-

différence ; c'eſt un mot deſtitué de ſens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

DES LOIX.

DU temps de Veſpaſien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Iſraëlite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à ſon métier d'uſurier, & emmena vers Eziongaber toute ſa famille, qui conſiſtait en ſa vieille femme, un fils & une fille ; il avait dans ſon train, deux eunuques, dont l'un ſervait de cuiſinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Eſſénien qui ſçavait par cœur le Pentateuque lui ſervait d'aumônier : tout cela s'embarqua dans le Port d'Eziongaber, traverſa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'eſt point, & entra dans le Golphe Perſique, pour aller chercher la Terre d'Ophir, ſans ſçavoir où elle était. Vous croyez bien qu'il ſurvint une horrible tempête, qui pouſſa la famille Hébraïque vers les Côtes des Indes ; le vaiſſeau fit naufrage à une des Iſles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déſerte.

Le vieux richard & la vieille ſe noyerent ; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier ſe ſauverent ; on tira comme on put quelques proviſions du vaiſſeau, on bâtit des petites cabanes dans l'Iſle, & on y vécut aſſez commodément. Vous ſçavez que l'Iſle de Padrabranca eſt à cinq dégrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde ; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgeait ailleurs le reſte de la Nation chérie ; mais l'Eſſénien pleuroit en conſidérant que peut-être il ne reſtait plus qu'eux de Juifs ſur la terre, & que la ſemence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la ſuſciter, dit le jeune Juif, épouſez ma Sœur. Je le voudrais bien, dit l'Aumônier,

mais la Loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la Loi porte qu'on doit accomplir son vœu; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux Eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif, je lui en ferai donc s'il vous plait, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les Soldats Romains, dit l'Aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste; si c'était votre sœur de pere, encore passe, la Loi le permet; mais elle est votre sœur de mere, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles; mais dans l'Isle de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chose est très-permise. Le Juif épousa donc sa sœur, & en eut une fille malgré les protestations de l'Essénien; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mere mourut; le pere dit à l'Aumônier, vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés? Voulez-vous épouser ma fille? Dieu m'en préserve, dit l'Essénien. Oh bien je l'épouserai donc moi, dit le pere, il en sera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'Essénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, demeurez, mon ami, j'observe la Loi Naturelle, je sers la Patrie, n'abandonnez pas vos amis; l'autre le laissait crier, ayant toujours la Loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'Isle voisine.

C'était la grande Isle d'Attole, très-peuplée, & très-civilisée; dès qu'il aborda on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole; il se plaignit très-amérement de la façon inhospitaliére dont on l'avait reçu; on lui dit que c'était la Loi, & que depuis que l'Isle avait été sur le point d'être surprise par les Habitans de

celle d'Ada, on avait ſagement réglé que tous les Etrangers qui aborderaient dans Attole, feraient mis en ſervitude. Ce ne peut être une Loi, dit l'Efſénien, car elle n'eſt pas dans le Pentateuque; on lui répondit qu'elle était dans le Digeſte du Pays, & il demeura eſclave: il avait heureuſement un très-bon Maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des aſſaſſins vinrent un jour pour tuer le Maître, & pour voler ſes tréſors; ils demanderent aux eſclaves s'il était à la maiſon, & s'il avait beaucoup d'argent? Nous vous jurons, dirent les eſclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'eſt point à la maiſon; mais l'Efſénien dit, la Loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il eſt à la maiſon, & qu'il a beaucoup d'argent; ainſi le Maître fut volé & tué; les eſclaves accuſerent l'Efſénien devant les Juges d'avoir trahi ſon Patron; l'Efſénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette Hiſtoire, & bien d'autres ſemblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Verſailles pour quelques affaires, je vis paſſer une belle femme, ſuivie de pluſieurs belles femmes? Quelle eſt cette belle femme, dis-je, à mon Avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car j'avais un Procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon Avocat à mes côtés. C'eſt la fille du Roi, dit-il, elle eſt charmante & bienfaiſante, c'eſt bien dommage que dans aucun cas elle ne puiſſe jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, ſi on avait le malheur de perdre tous ſes parens, & les Princes du ſang, (ce qu'à Dieu ne plaiſe) elle ne pourrait hériter du Royaume de ſon pere? Non, dit l'Avocat, la Loi Salique s'y oppoſe formellement. Et qui a fait cette Loi Salique, dis-je à l'Avocat. Je n'en ſçais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien Peuple nommé les Saliens, qui ne ſçavaient ni lire ni écrire, il y avait une Loi écrite qui diſait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette Loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la

casse ; vous m'avez assuré que cette Princesse est charmante & bienfaisante, donc elle aurait un droit incontestable à la Couronne, si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang Royal : ma mere a hérité de son pere, & je veux que cette Princesse hérite du sien.

Le lendemain mon Procès fut jugé en une Chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix ; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre Chambre. Voilà qui est bien comique, lui dis-je ; ainsi donc chaque Chambre chaque Loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coûtume de Paris ; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coûtume de Paris est équivoque ; & s'il y avait vingt-cinq Chambres de Juges, il y aurait vingt-cinq Jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieues de Paris une Province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes freres : nous rencontrâmes à la premiere auberge un jeune homme qui se désespérait ; je lui demandai quelle était sa disgrace ? Il me répondit que c'était d'avoir un frere aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frere ? lui dis-je ; mon frere est mon aîné, & nous vivons très-bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la Loi donne tout ici aux aînés, & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison, lui dis-je, d'être fâché ; chez nous on partage également, & quelquefois les freres ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réfléxions sur les Loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtemens ; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un just-au-corps à Paris.

Si toutes les Loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les Bourgeois de Déli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan : les Bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un Citoyen de Londres me disait un jour, c'est la nécessité qui fait les Loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force

ne faisait pas aussi quelquefois des Loix, & si Guillaume le Bâtard & le Conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une Loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines : le fruit de mon travail doit être à moi; je dois honorer mon pere & ma mere; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, Colonel de Houzards, chacun tue loyament & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très-affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des Loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces Loix de la guerre? C'est, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans Canon contre un Armée Royale; c'est de faire pendre un Prisonnier, si on a pendu un des vôtres; c'est de mettre à feu & à sang les Villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marqué, selon les ordres du gracieux Souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà *l'Esprit des Loix*.

Après avoir été bien instruit, je découvris qu'il y a de sages Loix par lesquelles un berger est condamné à neuf ans de galere pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pu observer une formalité qu'il n'avait pu connaître; sa femme est morte dans la misére, & son fils traine une vie plus malheureuse. J'avoue que ces Loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure; mais je sçais mauvais gré aux Loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a pa-



ru que la plûpart des hommes ont reçu de la Nature assez de sens commun pour faire des Loix ; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes Loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs : ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la Loi contraire est inhumaine & absurde ; que les monnoyes représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre ; qu'un pere de famille doit être le maître chez soi ; que la Religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs ; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté ; ils feront en une heure trente Loix de cette espèce, toutes utiles au Genre-humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde ; alors vous ne verrez plus que des Loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un Publicain de Tamerlan ; l'autre fera un crime de lèze-Majesté d'avoir mal parlé de la Maîtresse du premier Valet de Chambre d'un Raya ; une troisiéme ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur, & lui contestera le reste ; il y aura enfin des Loix par lesquelles un Appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un Soldat, & du plus faible un Eunuque, & laissera le pere & la mere sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet ? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES

ET ECCLÉSIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un Juriſconſulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.



Que jamais aucune Loi Eccléſiaſtique n'ait de force, que lorſqu'elle aura la ſanction expreſſe du Gouvernement. C'eſt par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles Religieuſes.



Ces querelles ſont le partage des Nations Barbares, ou devenues Barbares.



Que le Magiſtrat ſeul puiſſe permettre ou prohiber le travail les jours de Fêtes, parce qu'il n'appartient pas à des Prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.



Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magiſtrat, & que les Prêtres s'en tiennent à l'auguſte fonction de les bénir.



Que le prêt à intérêt ſoit purement un objet de la Loi civile, parce qu'elle ſeule préſide au commerce.



Que tous les Ecclésiastiques soient soumis en tous les cas au Gouvernement, parce qu'ils sont Sujets de l'Etat.



Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un Prêtre Etranger la premiere année du revenu d'une terre, que des Citoyens ont donné à un Prêtre Concitoyen.



Qu'aucun Prêtre ne puisse jamais ôter à un Citoyen la moindre prérogative, sous prétexte que ce Citoyen est pécheur, parce que le Prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.



Que les Magistrats, les Laboureurs & les Prêtres, payent également les charges de l'Etat, parce que tous appartiennent également à l'Etat.



Qu'il n'y ait qu'un poids, une mesure, une coutume.



Que les supplices des criminels soient utiles. Un homme pendu n'est bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics sert encore la Patrie, & est une leçon vivante.



Que toute Loi soit claire, uniforme & précise. L'interpréter c'est presque toujours la corrompre.

✠

Que rien ne ſoit infame que le vice.

✠

Que les impôts ne ſoient jamais que proportionnels.

✠

Que la Loi ne ſoit jamais en contradiction avec l'uſage. Car ſi l'uſage eſt bon, la Loi ne vaut rien.

LUXE.

ON a déclamé contre le Luxe depuis deux mille ans, en vers & en proſe, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagerent & pillerent les moiſſons; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruiſirent les pauvres villages de Volſques, & des Samnites; c'était des hommes déſitéreſſés & vertueux! Ils n'avaient pû encore voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils ſaccagerent. Leurs bois ni leurs marais ne produiſaient ni perdrix, ni faiſans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du Golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent aſſez d'eſprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant ſept à huit cens ans; quand ils cultiverent tous les arts, qu'ils goûterent tous les plaiſirs, & qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils ceſſerent alors, dit-on, d'être ſages & gens de bien.

Toutes ces déclamations ſe réduiſent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni ſe parer de la ba-

gue qu'il a volée. Il fallait dit-on, jetter tout cela dans la riviere, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent. De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de Marins Anglais se sont enrichis à la prise de Ponticheri & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouit les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie? Ils citent Lacédémone; que ne citent-ils aussi la République de Saint Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? Eut-elle jamais des Démostènes, des Sophocles, des Apelles, & des Fidias? Le Lux d'Athènes a fait de grands hommes en tout genre; Sparte a eu quelques Capitaines, & encore en moins grand nombre que les autres Villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi bien en manquant de tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le Sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le Citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le Pays des Iroquois à l'Angleterre?

Que la République de Raguse & le Canton de Zug fassent des Loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces; mais j'ai lû quelque part:

Sçachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Si par Luxe vous entendez l'excès, on sçait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne sçais comment il est arrivé que dans mes Villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable,

tolérable ; il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chaussé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés, voilà certainement le plus grand Luxe, & le plus impertinent ; mais qu'un Bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vétu comme ce paysan, voilà la lésine la plus grossiere & la plus ridicule.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà citraque nequit consistere rectum.

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognerent les ongles, & qui couperent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez ? On les traita sans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient cherement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts ! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On sçait avec quelle fureur les vieux Conseillers, qui n'en avaient jamais porté, crierent contre les jeunes Magistrats qui donnerent dans ce Luxe funeste.

MATIÉRE.

LEs Sages à qui on demande ce que c'est que l'ame, répondent qu'ils n'en sçavent rien. Si on leur demande ce que c'est que la matière, ils font la même réponse. Il est vrai que des Professeurs, & surtout des Ecoliers, sçavent parfaitement tout cela ; & quand ils ont répété que la matière est étendue & divisible, ils croyent avoir tout dit ; mais quand ils sont priés de dire ce que c'est que cette chose étendue, ils se trou-

vent embarrassés. Cela est composé de parties, disent-ils; & ces parties de quoi sont-elles composées? Les élémens de ces parties sont-ils divisibles? Alors ou ils sont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui est également suspect. Cet être presque inconnu qu'on nomme matière, est-il éternel? Toute l'antiquité l'a crû. A-t-il par lui même la force active? Plusieurs Philosophes l'ont pensée. Ceux qui le nient sont-ils en droit de le nier? Vous ne concevez pas que la matière puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous assurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature; car enfin, dès qu'elle est, il faut bien qu'elle soit d'une certaine façon, qu'elle soit figurée; & dès qu'elle est nécessairement figurée, est-il impossible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à sa configuration? La matière existe, vous ne la connaissez que par vos sensations. Hélas de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne? La Géométrie nous a appris bien des vérités, la Métaphysique bien peu. Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décomposons, & au delà de ces opérations grossières; si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance, & devant nous un abysme.

Pardonnez de grace à l'Univers entier qui s'est trompé en croyant la matière existante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? Comment imaginer que ce qui est sans succession n'a pas toujours été? S'il n'était pas nécessaire que la matière existat, pourquoi existe-t-elle? Et s'il fallait qu'elle fut, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours? Nul axiome n'a jamais été plus universellement reçu que celui-ci: *rien ne se fait de rien.* En effet le contraire est incompréhensible. Le cahos a chez tous les Peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun Peuple au culte de la Divinité. La Religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éter-

nelle. Nous sommes assez heureux pour sçavoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matière du néant ; mais aucune Nation n'avait été instruite de ce dogme ; les Juifs même l'ignorerent. Le premier verset de la Genèse dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre ; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

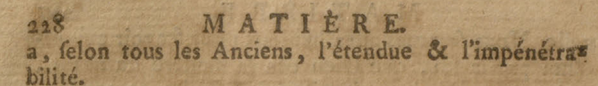
Philon qui est venu dans le seul temps où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans son Chapitre de la Création : » Dieu étant bon par sa nature n'a » point porté envie à la substance, à la matière, qui » par elle-même n'avait rien de bon, qui n'a de sa » nature, qu'inertie, confusion, désordre. Il daigna » la rendre bonne de mauvaise qu'elle était. «

L'idée du Cahos débrouillée par un Dieu se trouve dans toutes les anciennes Théogonies. Hésiode répétait ce que pensait l'Orient, quand il disait dans sa Théogonie ; » Le Cahos est ce qui a existé le premier. « Ovide était l'interprête de tout l'Empire Romain, quand il disait :

Sic ubi dispositam quisquis fuit ille Deorum Congeriem secuit.

La matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile sous la roue du Potier, s'il est permis de se servir de ces faibles images pour en exprimer la divine puissance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles ; comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la divisibilité. Mais cette divisibilité n'est que la suite du mouvement ; car sans mouvement rien ne se divise, ne se sépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme essentiel à la matière. Le cahos avait été un mouvement confus ; & l'arrangement de l'Univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le Maître du Monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même ? Comme elle



a, ſelon tous les Anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement. A cela on répondait; il eſt impoſſible que la matière ne ſoit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores; à quoi bon des paſſages ſi rien n'y paſſe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le ſyſtême de la matière éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les ſyſtêmes. Celui de la matière formée rien n'eſt pas moins incompréhenſible. Il faut l'admettre & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon; la Philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre même en géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne ſe rencontreront jamais?

Les Géomètres à la vérité nous diront; les propriétés des aſſimptotes vous ſont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'eſt pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matière éternelle? D'un autre côté le Théologien vous preſſera & vous dira, ſi vous croyez la matière éternelle, vous reconnaiſſez donc deux principes, Dieu & la matière, vous tombez dans l'erreur de Zoroaſtre de Manés.

On ne répondra rien aux Géomètres, parce que ces gens-là ne connaiſſent que leurs lignes, leurs ſurfaces & leurs ſolides; mais on pourra dire au Théologien: En quoi ſuis-je Manichéen? Voilà des pierres qu'un Architecte n'a point faites; il en a élevé un bâtiment immenſe; je n'admets point deux Architectes; les pierres brutes ont obéï au pouvoir & au génie.

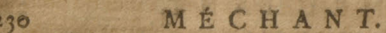
Heureuſement quelque ſyſtême qu'on embraſſe, aucun ne nuit à la morale; car qu'importe que la matière ſoit faite ou arrangée? Dieu eſt également notre maître abſolu. Nous devons être également vertueux ſur un cahos débrouillé, ou ſur un cahos créé de rien, preſqu'aucune de ces queſtions métaphyſiques n'influe ſur

la conduite de la vie ; il en eſt des diſputes comme des vains diſcours qu'on tient à table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où ſon intérêt & ſon goût l'appellent.

MÉCHANT.

ON nous crie que la Nature humaine eſt eſſentiellement perverſe, que l'homme eſt né enfant du Diable, & méchant. Rien n'eſt plus mal aviſé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde eſt né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! me dis-tu, je ſuis régénéré, je ne ſuis ni hérétique ni infidèle, on peut ſe fier à moi ; mais le reſte du genre-humain qui eſt ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres, & toutes les fois que tu parleras à un Lutérien, ou à un Turc, tu dois être ſûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car ils ſont enfans du Diable ; ils ſont nés méchans ; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *vous êtes tous nés bon, voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en uſer avec le genre-humain comme on en uſe avec tous les hommes en particulier. Un Chanoine mene-t-il une vie ſcandaleuſe ? On lui dit, eſt-il poſſible que vous déshonoriez la dignité de Chanoine ? On fait ſouvenir un Homme de Robe qu'il a l'honneur d'être Conſeiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un Soldat pour l'encourager, ſonge que tu es du Régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu, ſouvien-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot ſi fréquemment employé chez toutes les Nations, *rentrez en vous-mêmes* ?


Si vous étiez né enfant du Diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, Consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin, c'est la loi de votre pere.

L'homme n'est point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des Médecins se présentent & lui disent, vous êtes né malade; il est bien sûr que ces Médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'Univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchans, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la Nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pû donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté? C'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plûpart de nos freres peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fiévre putride, la pierre & la gravelle, parce que tout le monde y est exposé?

Il y a des Nations entieres qui ne sont point méchantes; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les Peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la Nature humaine, dans les Villes de Rome, de Venise,

de Paris, de Londres, d'Amſterdam, Villes où pourtant la cupidité, mere de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchans, s'ils naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfaiſant que malheureux, qui pour ſe venger de ſon ſupplice leur inſpirerait toutes ſes fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les peres par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliard d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup; cela donne environ cinq cens millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nourriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il a deux cens millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions reſtans ſeront compris les gens oiſifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement, les hommes à talens occupés de leurs profeſſions, les Magiſtrats, les Prêtres, viſiblement intéreſſés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne reſtera donc de vrais méchans que quelques Politiques, ſoit ſéculiers, ſoit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs ſervices à ces Politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, ſur la terre dans les temps les plus orageux, un homme ſur mille, qu'on peut appeller méchant, encore ne l'eſt-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute ; on voit des malheurs & des crimes horribles ; mais le plaisir de se plaindre & d'éxagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé ? Tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'Univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa Dame au sortir de l'Opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MESSIAH ou Meshiah, en hébreu ; Christus, ou Célomenos, en grec ; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des Princes idolâtres ou infidèles. Il est dit * que Dieu envoya un Prophête pour oindre Jehu Roi d'Israël ; il annonça l'onction sacrée à Hazael Roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Messies* du Très-haut, pour punir la Maison d'Achab.

Au 16e. d'Esaïe le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. » Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son » Oint, son *Messie*, duquel j'ai pris la main droite, » afin que je terrasse les Nations devant lui, &c. «

Ezéchiel au 28e. chapitre de ses révélations donne le nom de *Messie* au Roi de Tyr, qu'il appelle aussi *Cherubin*. » Fils de l'Homme, dit l'Eternel au Prophê- » te, prononce à haute voix une complainte sur le » Roi de Tyr, & lui dis ; ainsi a dit le Seigneur, l'E- » ternel. Tu étais le sceau de la ressemblance de Dieu, » plain de sagesse & parfait en beauté ; tu as été le jardin » d'Heden du Seigneur, (ou suivant d'autres versions,

* *iv. Reg. viij.* 12. 13. 14.

» tu étais toutes les délices du Seigneur.) Tes vête-
» mens étaient de sardoine, de topase, de jaspe, de
» chrisolite, d'onix, de béril, de saphir, d'escarbou-
» cle d'éméraude & d'or ; ce que sçavaient faire tes
» tambours & tes flutes a été chez toi ; ils ont été tout
» prêts au jour que tu fus créé ; tu as été un *Chérubin*,
» un *Messie*.

Ce nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux Rois, aux Prophêtes, & aux Grands-Prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois xij. 3. » Le Seigneur & son » *Messie* sont témoins, « c'est-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs ; » Ne touchez point » mes Oints, & ne faites aucun mal à mes Prophêtes. « David animé de l'esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül son beau-pere réprouvé qui le persécutait, le nom & la qualité d'Oint, de *Messie* du Seigneur ; » Dieu me garde, dit-il fréquemment, de porter ma » main sur l'Oint du Seigneur, sur le *Messie* de Dieu ! «

Si le nom de *Messie*, d'Oint de l'Eternel a été donné à des Rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très-souvent employé dans nos anciens Oracles pour désigner l'Oint véritable du Seigneur, ce *Messie* par excellence, le Christ, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers Oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Messie*, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands Théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le Peuple Juif, & après toutes les promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie* vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce Libérateur dans la personne de Jesus.

Il était dans le plan de la Sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle ; elles le furent au point que les Docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du Messie ; plusieurs disent que le Messie est déjà venu en la personne d'E-

zéchias ; c'était le ſentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Meſſie* n'eſt point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique, il n'eſt qu'une eſpérance conſolante.

Pluſieurs Rabins vous diſent qu'ils ne doutent pas, que ſuivant les anciens Oracles, le *Meſſie* ne ſoit venu dans les temps marqués ; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reſte caché ſur cette terre, & qu'il attend pour ſe manifeſter qu'Iſraël ait célébré comme il faut le Sabat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raſchy, qui vivait au commencement du douziéme ſiécle, dit dans ſes Talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Meſſie était né le jour de la derniere deſtruction de Jéruſalem par les armées Romaines ; c'eſt, comme on dit, appeller le Médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy qui vivait auſſi au douziéme ſiécle, annonçait que le *Meſſie*, dont il croyait la venue très-prochaine, chaſſerait de la Judée les Chrétiens qui poſſédaient pour lors ; il eſt vrai que les Chrétiens perdirent la Terre ſainte ; mais ce fut Saladin qui les vainquit : pour peu que ce Conquérant eût protégé les Juifs, & ce fut déclaré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auraient fait leur Meſſie.

Les Auteurs ſacrés, & Notre Seigneur Jeſus lui-même, comparent ſouvent le regne du *Meſſie* & l'éternelle béatitude à des jours de nôces, à des feſtins ; mais les Talmudiſtes ont étrangement abuſé de ces paraboles ; ſelon eux le Meſſie donnera à ſon peuple raſſemblé dans la Terre de Canaan, un repas dont le vin ſera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terreſtre, & qui le conſerve dans de vaſtes celliers, creuſés par les Anges au centre de la terre.

On ſervira pour entrée le fameux poiſſon, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poiſſon moins grand que lui, lequel ne laiſſe pas d'avoir trois cens lieues de long ; toute la maſſe des eaux eſt portée ſur le Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle ; mais de peur qu'ils

ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'Univers de leurs semblables, Dieu tua la femelle, & la sala pour le festin du *Messie*.

Les Rabbins ajoûtent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes : la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une espèce si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures; mais ils assurent que l'Eternel ne la sala pas, parce que la vache salée n'est pas si bonne que la Léviathane. Les Juifs ajoûtent encore si bien foi à toutes ces rêveries rabbiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées si grossieres sur la venue du Messie, & sur son regne, faut-il s'étonner, si les Juifs tant anciens que modernes, & plusieurs même des premiers Chrétiens, malheureusement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la Nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Messie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'Ouvrage intitulé *Judæi Lusitani quæstiones ad christianos.* * » Reconnaître, disent-ils, » un homme Dieu, s'est s'abuser soi-même, c'est se » forger un monstre, un centaure, le bizarre composé » de deux natures qui ne sçauraient s'allier. « Ils ajoûtent que les Prophêtes n'enseignent point que le *Messie* soit homme Dieu, qu'ils distinguent expressément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier Maître & le second serviteur ; &c.

On sçait assez que les Juifs esclaves de la Lettre n'ont jamais pénétré comme nous le sens des Ecritures.

Lorsque le Sauveur parut, les préjugés juifs s'éleverent contre lui. Jesus-Christ lui-même, pour ne pas révolter leurs esprits aveugles, parait extrêmement réservé sur l'article de sa Divinité; il voulait, dit Saint Chrisostôme, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mystère si fort élevé au-dessus de la raison*; s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés,

* *Quæst.* 1. 2. 4. 23. *&c.*

cette action souleve tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité, ceux mêmes en faveur desquels il les opere. Lorsque devant le Tribunal du Souverain Sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qui est le Fls de Dieu, le Grand-Prêtre déchire sa robe & crie au blasphême. Avant l'envoi du Saint-Esprit, les Apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur Maître; il les interroge sur ce que le Peuple pense de lui, ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre Prophête. St. Pierre a besoin d'une révélation particuliere pour connaître que Jesus est le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la Divinité de Jesus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voyes pour détruire ce grand Mystère; ils détournent le sens de leurs propres Oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les Auteurs sacrés aux Juges, aux Magistrats en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des Saintes Ecritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune attente aux termes exprès des anciens Oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers Chrériens, appellent Jesus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les temps Evangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de *Messie* & sa Divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les Ouvrages qu'à produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le Livre ancien intitulé *Sepher Toldos*

Jeschut, tiré de la poussiere par M. Vagenseil dans le second tome de son Ouvrage intitulé *Tela ignea &c.*

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut*, qu'on lit une Histoire monstrueuse de la Vie de notre Sauveur forgée avec toutes la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bétheléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jesu. Le pere de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babylone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoûte l'Auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baissée & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ce detestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siécle; Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuviéme.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu*, publié l'an 1705. par Mr. Huldric, qui suit de plus près l'évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacronismes les plus grossiers; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le régne d'Hérode le Grand; il veut que ce soit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultère de Panther & de Marie mere de Jesus.

L'Auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jesus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ les Sénateurs d'une Ville dans la Terre de Césarée: nous ne suivrons pas un Auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les Chrétiens, & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Tes-

tament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le temps de la venu de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al-Andacousy, Maure de Grenade qui vivait sur la fin du 16e. siécle, cite un ancien Manuscrit Arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom Pedro y Quinones Archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocriphes sous le Pontificat d'Alexandre VII. elles ne renferment que des Histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épitète de *faux* se donne encore à ces imposteurs qui dans divers temps ont cherché à abuser la Nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable Oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle * d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaïques de Joseph, liv. 20. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pied sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissiperent, couperent la tête au malheureux chef, & l'exposerent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12. chap. du second livre de la Guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les temps apostoliques l'un vit Simon surnommé le Magicien, § qui avait sçû seduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le consideraient comme *la vertu de Dieu.*

Dans les siécles suivans l'an 178. & 179. de l'Ère Chrétienne, sous l'Empire d'Adrien, parut le *faux Mes-*

* *Act. Apost. c. v.* 34. 35. 36.
§ *Act. Apost. c.* 8. 9.

ſie Barchochebas, à la tête d'une armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après pluſieurs rencontres enferma les révoltés dans la Ville de Bither; elle ſoutint un ſiége opiniâtre, & fut emportée, Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un Edit d'aller à Jéruralem; il établit même des gardes aux portes de cette Ville, pour en défendre l'entrée aux reſtes du Peuple d'Iſraël.

On lit dans Socrate Hiſtorien Eccléſiaſtique * que l'an 434, il parut dans l'Iſle de Candie un *faux Meſſie* qui s'appellait Moïſe. Il ſe diſait l'ancien libérateur des Hébreux reſſuſcité pour les délivrer encore.

Un ſiécle après, en 530. il y eut dans la Paleſtine un *faux Meſſie* nommé Julien; il s'annonçait comme un grand Conquérant, qui à la tête de ſa Nation détruirait par les armes tous le Peuple Chrétien; ſéduits par ſes promeſſes, les Juifs armés maſſacrerent pluſieurs Chrétiens. L'Empereur Juſtinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux-Chriſt, il fut pris & condamné au dernier ſupplice.

Au commencement du 8e. ſiécle, Serenus, Juif Eſpagnol, ſe porta pour Meſſie, prêcha, eut des Diſciples, & mourut comme eux dans la miſére.

Il s'éleva pluſieurs *faux Meſſies* dans le douziéme ſiécle. Il en parut un en France ſous Louis le Jeune; il fut pendu lui & ſes adhérans, ſans qu'on ait jamais ſçû les noms ni du Maître ni des Diſciples.

Le treiziéme ſiécle fut fertile en *faux Meſſies*; on en compte ſept ou huit qui parurent en Arabie, en Perſe, dans l'Eſpagne, en Moravie: l'un d'eux qui ſe nommait David el Ré paſſe pour avoir été un très-grand magicien; il ſéduiſit les Juifs, & ſe vit à la tête d'un parti conſidérable; mais ce *Meſſie* fut aſſaſſiné.

Jacques Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du ſeiziéme ſiécle, annonçait la prochaine manifeſtation du *Meſſie*; né, à ce qu'il aſſurait, depuis quator-

* *Sacr. Hiſt. Eccl. l. 2. chap. 38.*

ze ans, il l'avait vû, disait-il, à Strasbourg, & il regardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624. un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666. Zabathei Sévi né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins, & au milieu des campagnes; les Turcs se mocquaient de lui, pendant que ses Disciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la Nation Juive, puisque les Chefs de la Synagogue de Smyrne, porterent contre lui une Sentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consomma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le personnage du Prophête Elie, qui devait précéder le *Messie.* Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Zabathéi-Sevi comme le libérateur des Nations. La populace Juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématiserent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya quatre Ambassadeurs qui le reconnurent & le saluerent publiquement en qualité de *Messie*; cette Ambassade en imposa au Peuple, & même à quelques Docteurs qui déclarerent Sabathéi-Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la Synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empâlé.

Sabathéi se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le Peuple Juif; il fit dresser deux thrônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois; & donna à Joseph Sivi son frere celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'Empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la lithurgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On

On le fit mettre en prison aux Dardanelles, les Juifs publierent qu'on épargnait sa vie, que parce que les Turcs sçavaient bien qu'il était immortel. Le Gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguerent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait sa Cour à Andrinople, voulut faire finir cette Comédie; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable; Sévi en convint. Le grand Seigneur le fit placer pour but aux flèches de ses Icoglans; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte Religion Musulmane. Fustigé par les Ministres de la loi, il se fit Mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Musulmans; ce qui a si fort décrédité la profession de *faux Messie*, que Sévi est le dernier qui ait paru.

MÉTAMORPHOSE,

MÉTEMPSICOSE.

N'Est-il pas bien naturel que toutes les Métamorphoses dont la terre est couverte, ayent fait imaginer dans l'Orient où on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre; un point presque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland se transforme en chêne, un œuf en oiseau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois se change en feu & en cendre; tout paraît enfin métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux ames qu'on regardait comme des figures légeres, ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la Métempsicose est peut-être le plus ancien dogme de l'u-

nivers connu, & il régne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encore très-naturel que toutes les Métamorphoses dont nous sommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Loth fut changée en statue de sel. Si Euridice resta dans les enfers pour avoir regardé derriere elle, c'est aussi pour la même indiscrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrigie est changé en un lac, la même chose arrive à Sodome. Les filles d'Anius changaient l'eau en huile, nous avons dans l'Ecriture une métamorphose à peu près semblable, mais plus vraie & plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent, la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les Dieux se changeaient très-souvent en homme, les Juifs n'ont jamais vû les Anges que sous la forme humaine : les Anges mangerent chez Abraham. Paul dans son Epitre aux Corinthiens dit que l'Ange de Satan lui a donné des soufflets : *Angelos Sathana me colaphisei.*

MIRACLES.

UN Miracle selon l'énergie du mot est une chose admirable. En ce cas tout est Miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumiere, la vie des animaux, sont des Miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipse de soleil pendant la pleine lune, qu'un mort fasse à pied deux lieues de chemin en portant sa tête entre ses bras, nous appellons cela un miracle.

Plusieurs Physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut-être à la fois immuable & violée ; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son Auteur? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'Etre infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller ; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pû ; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matiere, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire sans raison ; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque temps son propre ouvrage ?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils ; car il est impossible de concevoir que la Nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre-humain ; encore même le genre-humain est bien peu de chose ; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmiliere en comparaison de tous les Etres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'Univers.

Mais supposons que Dieu ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulieres, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux ? Il n'a certes aucun besoin de ce changement, de cette inconstance, pour favoriser ses créatures ; ses faveurs sont dans ses loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles, toutes obéissent irrévocablement à la force qu'il aimprimée pour jamais dansla Nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle ? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivans ! Il dirait donc, je n'ai pu parvenir, par la fabrique de l'Univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain deſſein, je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance. Ce ſerait, ce ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à Dieu des miracles, c'eſt réellement l'inſulter, (ſi des hommes peuvent inſulter Dieu.) C'eſt lui dire, vous êtes un Etre faible & inconſéquent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles, c'eſt déshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On preſſe ces Philoſophes : on leur dit, vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre ſuprême, l'éternité de ſes loix, la régularité de ſes mondes infinis : notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du Grand-Prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile ; Athalide, fille de Mercure, reſſuſcita pluſieurs fois ; Eſculape reſſuſcita Hipolite ; Hercule arracha Alceſte à la mort ; Herès revint au monde après avoir paſſé quinze jours dans les Enfers. Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Veſtale ; le Palladium tomba du ciel dans la Ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un aſſemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un ſuperbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après ſa mort ; les murailles de Thèbes ſe conſtruiſirent d'elles-mêmes au ſon de la flute, en préſence des Grecs ; les guériſons faites dans le Temple d'Eſculape, étaient innombrables ; & nous avons encore des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Eſculape.

Nommez-moi un Peuple, chez lequel il ne ſe ſoit pas opéré des prodiges incroyables, ſur tout dans des temps où l'on ſçavait à peine lire & écrire.

Les Philoſophes ne répondent à ces objections qu'en

riant & en levant les épaules; mais les Philoſophes Chrétiens diſent; nous croyons aux miracles opérés dans notre ſainte Religion; nous les croyons par la foi, & non par notre raiſon que nous nous gardons bien d'écouter; car lorſque la foi parle, on ſçait aſſez que la raiſon ne doit pas dire un ſeul mot; nous avons une croyance ferme & entiere dans les miracles de Jeſus-Chriſt, & des Apôtres; mais permettez nous de douter un peu de pluſieurs autres; ſouffrez, par exemple, que nous ſuſpendions notre jugement ſur ce que rapporte un homme ſimple auquel on a donné le nom de grand. Il aſſure qu'un petit Moine était ſi fort accoutumé à faire des miracles, que le Prieur lui défendit enfin d'exercer ſon talent. Le petit Moine obéit; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le déſir de lui ſauver la vie, & la ſainte obédience. Il ordonna ſeulement au couvreur de reſter en l'air juſqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à ſon Prieur l'état des choſes. Le Prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'achever, pourvu qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint plus. On accorde aux Philoſophes qu'il faut un peu ſe défier de cette hiſtoire.

Mais comment oſeriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protais ayent apparu en ſonge à St. Ambroiſe, qu'ils lui ayent enſeigné l'endroit où étaient leurs reliques? Que St. Ambroiſe les ait déterrées, & qu'elles ayent guéri un aveugle? St. Auguſtin était alors à Milan; c'eſt lui qui rapporte ce miracle *immenſo populo teſte*, dit-il dans ſa Cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux conſtatés. Les Philoſophes diſent qu'ils n'en croyent rien, que Gervais & Protais n'apparaiſſent à perſonne, qu'il importe fort peu au genre-humain qu'on ſçache où ſont les reſtes de leurs carcaſſes; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Veſpaſien; que c'eſt un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils ſe tiennent fermes dans leurs principes. Mon reſpect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces

Philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. » Quand un joueur » de gobelets adroit se fait Chrétien, il est sûr de fai» re fortune. « Mais comme Lucien est un Auteur prophâne, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces Philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siécle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'Evêque de Smyrne St. Policarpe, ayant été condamné à être brûlé, & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait, courage, Policarpe, soit fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écarterent de son corps, & formerent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bucher il sortit une colombe; enfin on fut obligé de trancher la tête de Policarpe. A quoi bon ce miracle, disent les incrédules? Pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'Exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de Martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pû résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les Philosophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les Peres de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leurs temps. St. Chrisostôme dit expressément: » Les » dons extraordinaires de l'esprit étaient donnés mê» me aux indignes, parce qu'alors l'Eglise avait besoin » de miracles; mais aujourd'hui ils ne sont pas même » donnés aux dignes, parce que l'Eglise n'en a plus » de besoin. » Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

St. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa Cité de Dieu; » pour» quoi ces miracles qui se faisaient autrefois ne se font» ils plus aujourd'hui? « Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis*

facta esse, non fiunt? Possem quidem dicere, necessaria priùs fuisse, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.

On objecte aux Philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux Savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit, alla prier à la chapelle *des vingt Martyrs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier, voilà ce que les vingt Martyrs vous donnent.

A cela les Philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature, que la Physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces Philosophes que selon St. Jerôme dans sa vie de l'Hermite Paul, cet Hermite eut plusieurs conversations avec des Satyres & avec des Faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encore, que tout cela n'est pas absolument contre la Physique; que des Satyres & des Faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses Apôtres. Plusieurs bons Chrétiens ont combattu l'Histoire de St. Simoen Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'Eglise Grec, ont été révoqués en doute par plusieurs Latins; de même que des miracles Latins ont été suspects à l'Eglise Grec, les Protestans sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un sçavant Jésuite * qui a prêché long-temps dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confreres, ni lui n'ont jamais pû faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses Lettres de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'est chez les Japonnois que comme une statue muette; cependant les Jésuites ont écrit qu'il

* *Ospiniam.* p. 230

avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup; mais il faut considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des Jésuites en France, est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoiqu'il en soit, tous les Chrétiens conviennent que les Miracles de Jesus-Christ & des Apôtres sont d'une vérité incontestable; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers temps, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On souhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, assistées d'un détachement du Régiment des Gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un Philosophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le soleil s'arrêter, c'est-à-dire, si le mouvement de la terre autour de cette astre cessait; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les montagnes allaient se jetter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace versatile? Ce que je dirais? Répondit le Philosophe, je me ferais Manichéen, je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

NÉCESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout est nécessaire?

SELIM.

Si tout n'était pas nécessaire, il s'ensuivrait que Dieu aurait fait des choses inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la Nature divine qu'elle fit tout ce qu'elle a fait?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne; il y a des gens qui penſent autrement, je ne les entends point, peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matiere.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'une autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? De ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? Du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toujours à l'autre, il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du ris, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourure à un Ruſſe, & un étoffe de gaze à un Affricain, tel homme croit que douze chevaux de caroſſe lui ſont néceſſaires, tel autre ſe borne à une paire de ſouliers, tel autre marche gaiement pieds nuds, je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette eſpèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un æſophage pour avaler, un eſtomac pour digerer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naiſſent privés d'une partie de ces choſes néceſſaires ?

SELIM.

C'eſt que les loix générales de la Nature ont amené des accidents qui ont fait naître des monſtres ; mais en général l'homme eſt pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en Société.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui ſervent à les faire vivre en Société ?

SELIM.

Oui, j'ai voyagé avec Paul Lucas, & partout où j'ai paſſé j'ai vu qu'on reſpectait ſon pere & ſa mere, qu'on ſe croyait obligé de tenir ſa promeſſe, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on déteſtait la perſécution, qu'on regardait la liberté de penſer comme un droit de la Nature ; & les ennemis de cette Société comme les ennemis du Genre-humain ; ceux qui penſent différemment m'ont paru des créatures mal organiſées, des monſtres comme ceux qui ſont nés ſans yeux, & ſans mains.

OSMIN.

Ces choſes néceſſaires, le ſont-elles en tout temps & en tout lieux ?

SELIM.

Oui, ſans cela elles ne ſeraient pas néceſſaires à l'eſpèce humaine.

OSMIN.

Ainsi une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire a cette espèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en Société & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'Ange Gabriel.

SELIM.

Rien n'est plus évident, il serait ridicule de penser qu'on n'eut pu remplir ses devoirs d'homme avant que Mahomet fut venu au monde, il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométisme avait été nécessaire au monde, il aurait existé dès le commencement du monde, il aurait existé en tous lieux; Dieu qui nous a donné à tous deux yeux pour voir son soleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la Religion Musulmane. Cette Secte n'est donc que comme les loix positives qui change selon les temps & selon les lieux, comme les modes, comme les opinions des Phisiciens qui se succédent les unes aux autres.

La Secte Musulmane ne pouvait donc être essentiellement nécessaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puisqu'elle existe, Dieu l'a permise.

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde soit rempli de sotises, d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes saient tous essentiellement faits pour être sots & malheureux, il permet que quelques hommes saient mangés par des serpens; mais on ne peut

pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des ſerpens.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en diſant Dieu permet? Rien peut-il arriver ſans ſes ordres? Permettre, vouloir, & faire n'eſt-ce pas pour lui la même choſe?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'eſt agir contre la juſtice divine, c'eſt déſobéir à Dieu. Or Dieu ne peut déſobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime, mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le ſçavent, mais ce n'eſt pas moi, tout ce que je ſçais bien, c'eſt que l'Alcoran eſt ridicule; quoique de temps en temps il y ait d'aſſez bonnes choſes, certainement l'Alcoran n'était point néceſſaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui eſt faux & je connais très-peu ce qui eſt vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'inſtruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'eſt-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs groſſieres & dangereuſes qu'ils vous débitent?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un Médecin qui me ferait

une expoſition des plantes nuiſibles, & qui ne m'en montrerait pas une ſalutaire.

SELIM.

Je ne ſuis point Médecin, & vous n'êtes point malade, mais il me ſemble que je vous donnerais une fort bonne recette ſi je vous diſais, défiez-vous de toutes les inventions des Charlatans ; adorez Dieu ; ſoyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

MOISE.

EN VAIN pluſieurs Sçavans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïſe. Ils diſent que par l'Ecriture même il eſt avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du temps du Roi Joſias, & que cet unique exemplaire fut apporté au Roi par le Secrétaire Saphan. Or entre Moïſe & cette avanture du Secrétaire Saphan, il y a 1167 années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïſe dans le buiſſon ardent l'an du monde 2213, & le Secrétaire Saphan publia le livre de la Loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé ſous Joſias fut inconnu juſqu'au retour de la captivité de Babilone, & il eſt dit que ce fut Eſdras, inſpiré de Dieu, qui mit en lumiere toutes les ſaintes écritures.

Mais que ce ſoit Eſdras ou un autre, qui ait rédigé ce livre, cela eſt abſolument indifférent dès que le livre eſt inſpiré. Il n'eſt point dit dans le Pentateuque que Moiſe en ſoit l'auteur ; il ſerait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'Eſprit divin l'aura dicté. Si l'Egliſe n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre eſt de Moïſe.

Quelques Contradicteurs ajoûtent qu'aucun Prophête n'a cité les Livres du Pentateuque, qu'il n'en eſt queſtion ni dans les Pſeaumes, ni dans les livres attribués à

Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun Livre Canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage ? Ce ne pouvait être qu'en Egyptien. Car par ce Livre même on voit que Moïse & tout son Peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papiros; on gravait des hiérogliphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les Tables des Commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Est il vraisemblable que dans un désert, où le Peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & où le Dieu de l'Univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq Livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois ? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chimie ordinaire non encore inventée ; qui construisirent le Tabernacle, qui l'ornerent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapitaux d'argent, qui ourdirent & qui broderent des voiles de lin, d'ihyacinte, de pourpre & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des Contradicteurs; ils répondirent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la

Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier Chapitre? Aurait-on porté si peu de respect au Législateur? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des peres jusqu'à la quatriéme génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire.

4°. Si Moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il pû se contredire dans le Deuteronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frere, le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre de Villes qui n'existaient pas de son temps? Aurait-il dit que des Villes qui étaient pour lui à l'Orient du Jourdain, étoient à l'Occident?

6°. Aurai-il assigné quarante-huit Villes aux Lévites dans un Pays où il n'y a jamais eu dix Villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison.

7°. Aurait-il prescrit des régles pour les Rois Juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de Rois chez ce Peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probale qu'il y en eût jamais? Quoi! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cens années après lui, & il n'aurait rien dit pour les Juges & les Pontifes qui lui succéderent. Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des Rois, & que les Cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, je vous ai fait sortir au nombre de six cens mille combattans de la Terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu, il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cens mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son Pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers nés d'Egypte, & s'il y a dans ce Pays-là trois cens mille familles, cela fait trois cens mille hommes morts en une nuit pour

nous venger; & vous n'avez pas secondé votre Dieu? Et vous ne nous avez pas donné ce Pays fertile que rien ne pouvait défendre? Vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes! vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette Terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pû encore entrer?

Il était naturel que de la Terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'Isthme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusques par de-là Memphis, & nous nous trouvons à Béel Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la Terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadésbarné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos Peres ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos Peres!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds, morts dans les déserts auraient pû dire à Moïse, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frere fit un veau pour nos peres, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frere jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous

le

le donne pour l'adorer; & au lieu de punir votre indigne frere, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre Peuple; nos Peres l'auraient-ils souffert? Se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des Prêtres sanguinaires? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encore massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite; tandis que vous-même avez épousé une Madianite; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encore quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté; si vous aviez pû l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont-là, à peu-près, les objections que font les Sçavans à ceux qui pensent que Moïse est l'Auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné son Peuple par une sagesse qui nous est inconnue; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïse est l'Auteur de ces Livres; que l'Eglise qui a succédé à la Sinagogue, & qui est infaillible comme elle, a décidé ce point de controverse, & que les Sçavans doivent se taire, quand l'Eglise parle.

PHILOSOPHE.

PHILOSOPHE, *amateur de la sagesse, c'est-à-dire de la vérité.* Tous les Philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'Antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la Phisique, mais elle est si peu nécessaire à la

conduite de la vie que les Philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siécles pour connaître une partie des Loix de la Nature, un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le Philosophe n'est point enthousiaste, il ne s'érige point en Prophête, il ne se dit point inspiré des Dieux; ainsi je ne mettrai au rang des Philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermes, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces Législateurs dont se vantaient les Nations de la Caldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypre, & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des Dieux étaient les peres de l'Imposture, & ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités; ils étaient indignes de les enseigner, ils n'étaient pas Philosophes, ils étaient tout au plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les Peuples Occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple, sans faste, sans imposture, qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cens ans avant notre Ere vulgaire, dans un temps où tout le Septentrion ignorait l'usage des Lettres, & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse? Ce sage est Confucius qui seul des anciens Législateurs ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle régle de conduite a-t-on jamais donné depuis lui dans la terre entiere? » Réglés un Etat comme vous » réglés une famille; on ne peut bien gouverner sa » famille qu'en lui donnant l'exemple.

» La vertu doit être commune au Laboureur & au » Monarque.

» Occupe toi du soin de prévenir les crimes pour » diminuer le soin de les punir.

» Sous les bons Rois Yao & Xu les Chinois furent » bons; sous les mauvais trois Kie & Chu ils furent » méchans.

» Fais à autrui comme à toi-même.

» Aime les hommes en général, mais chéris les gens » de bien. Oublie les injures & jamais les bienfaits.

» J'ai vu des hommes incapables de sciences, je n'en » ai jamais vu incapables de vertus.

Avouons qu'il n'eſt point de Légiſlateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au Genre-humain.

Une foule de Philoſophes Grecs enſeigna depuis une morale auſſi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains ſiſtêmes de Phyſique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour ce mocquer d'eux. Si on les reſpecte encore, c'eſt qu'ils furent juſtes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & ſurtout l'admirable Exordre des Loix de Zaleucus, ſans éprouver dans ſon cœur l'amour des actions honnêtes & généreuſes. Les Romains ont leur Ciceron, qui ſeul vaut peut-être tous les Philoſophes de la Crèce. Après lui viennent des hommes encore plus reſpectables, mais qu'on déſeſpére preſque d'imiter, c'eſt Epictète dans l'eſclavage, ce ſont les Antonins & les Juliens ſur le Thrône.

Quel eſt le Citoyen parmi nous qui ſe priverait comme Julien, Antonin & Marc-Aurèle, de toutes les délicateſſes de notre vie mole & efféminée? Qui dormirait comme eux ſur la dure? Qui voudrait s'impoſer leur frugalité? Qui marcherait comme eux à pied & tête nue à la tête des armées, expoſé tantôt à l'ardeur du ſoleil, tantôt aux frimats? Qui commanderait comme eux à toutes ſes paſſions? Il y a parmi nous des dévots, mais où ſont les ſages? Où ſont les ames inébranlables, juſtes & tolérantes?

Il y a eu des Philoſophes de Cabinet en France; & tous, excepté Montagne ont été perſécutés. C'eſt, ce me ſemble, le dernier degré de la malignité de notre nature de vouloir opprimer ces mêmes Philoſophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une Secte égorgent les enthouſiaſtes d'une autre Secte, que les Franciſcains haïſſent les Dominicains, & qu'un mauvais Artiſte cabale pour perdre celui qui le ſurpaſſe, mais que le ſage Charron ait été menacé de perdre la vie, que le ſçavant & généreux Ramus ait été aſſaſſiné, que Deſcartes ait été obligé de fuir en Hollande pour ſe ſouſtraire à la rage des ignorans, que Gaſſendi ait

été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'est-là l'opprobre éternel d'une Nation.

Un des Philosophes les plus persécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la Nature humaine On me dira que le nom de Jurieu son calomniateur & son persécuteur est devenu éxécrable, je l'avoue; celui du Jésuite le Tellier l'est devenu aussi, mais de Grands Hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'éxil & dans la disette.

Un des prétextes dont on se servit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut son Article de David dans son utile Dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les Livres Hébreux, six cens vagabonds perdus de dettes & de crimes, pouravoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandis; pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions. Pour avoir été vendre ses services au Roi Achis ennemi de sa Nation; pour avoir trahi ce Roi Achis son bienfaicteur, pour avoir saccagé les Villages alliés de ce Roi-Achis; pour avoir massacré dans ces Villages jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur qu'il ne se trouvat un jour une personne qui put faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime. Pour avoir fait périr tous les Habitans de quelques autre Villages sous des scies, sous des herses de fer, sous des coignées de fer, & dans des fours à briques. Pour avoir ravi le Thrône à Isboseth fils de Saül, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth petit fils de Saül & fils de son ami, de son protecteur Jonathas, pour avoir livré au Gabaonites deux autres enfans de Saül, & cinq de ses petits enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de

David, de ses concubines, de son adultère avec Bethsabée & du meurtre d'Urie.

Quoi donc, les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eut fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? Faudrait-il qu'il eut dit, *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de Dieu, massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaicteur, égorgez, ou faites égorger toute la famille de votre Roi, couchez avec toutes les femmes quand vous faites répandre le sang des hommes, & vous serez un modèle de vertu, quand on dira que vous avez fait des Pseaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut selon le cœur de Dieu, ce fut par sa pénitence, & non par ses forfaits? Bayle ne rendait-il pas service au Genre-humain en disant que Dieu qui a sans doute dicté toute l'Histoire Juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette Histoire?

Cependant, Bayle fut persécuté, & par qui? Par des hommes persécutés ailleurs; par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur Patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appellés Jensénistes chassez de leur Pays par les Jésuites qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclarés une guerre mortelle, tandis que le Philosophe opprimé par eux tous s'est contenté de les plaindre.

On ne sçait pas assez que Fontenelle en 1713. fut sur le point de perdre ses pensions, sa place & sa liberté pour avoir rédigé en France vingt ans auparavant, le Traité des Oracles du Sçavant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait allarmer le fanatisme. Un Jésuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre; & ç'en fut assez pour que le Jésuite le Tellier, Confesseur de Louis XIV. accusat auprès du Roi Fontenelle d'Athéïsme.

Sans M. d'Argenson, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, Procureur de Vire, & reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.

Il eſt ſi aiſé de ſéduire ſon pénitent, que nous devons bénir Dieu que ce le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la ſéduction & la calomnie, ce ſont le lit & le confeſſional.

Nous avons toujours vu les Philoſophes perſécutés par des fanatiques. Mais eſt-il poſſible que les Gens de Lettres s'en mêlent auſſi ! Et qu'eux-mêmes, ils aiguiſent ſouvent contre leurs freres les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux Gens de Lettres, eſt-ce à vous d'être Délateurs ? Voyez ſi jamais chez les Romains il y eut des Garaſſes, des Chaumeix, des Hayet, qui accuſaſſent les Lucreces, les Poſſidonius, les Varrons & les Plines.

Etre hippocrite ! quelle baſſeſſe ! mais être hippocrite & méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hippocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ſes ſujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hippocrites de religion qui ſont l'eſpèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encore en France ? Philoſophes, il vous ſera aiſé de réſoudre ce problême.

PERSÉCUTION.

Ce n'eſt pas Dioclétien que j'appellerai Perſécuteur ; car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens, & ſi dans les derniers temps de ſon Empire il ne les ſauva pas des reſſentimens de Galérius, il ne fut en cela qu'un Prince ſéduit, & entraîné par la cabale au delà de ſon caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de Perſécuteur aux Trajans, aux Antonins, je croirais prononcer un blaſphême.

Quel eſt le Perſécuteur? C'eſt celui dont l'orgueil bleſſé, & le fanatiſme en fureur irritent le Prince, ou les Magiſtrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autres crimes que de n'être pas de ſon avis; impudent tu adore un Dieu, tu prêche la vertu, & tu la pratique, tu as ſervi les hommes, & tu les a conſolés, tu as établi l'orpheline; tu as ſecouru le pauvre, tu as changé les déſerts ou quelques eſclaves trainaient une vie miſérable en campagnes fertiles peuplées de familles heureuſes; mais j'ai découvert que tu me mépriſes, & que tu n'as jamais lû mon livre de controverſe, tu ſçais que je ſuis un fripon, que j'ai contrefait lécriture de G***, que j'ai volé des***, tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne, j'irai donc chez le Confeſſeur du premier Miniſtre ou chez le Podeſtat. Je leur remontrerai en penchant le col, & en tordant la bouche que tu as une opinion erronée ſur les cellules, ou furent renfermés les ſeptante, que tu parlas même il y a dix ans d'une maniere peu reſpectueuſe du chien de Tobie, lequel tu ſoutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu, & des hommes. Tel eſt le langage du Perſécuteur, & ſi ces paroles ne ſortent pas préciſément de ſa bouche, elles ſont gravées dans ſon cœur avec le burin du Fanatiſme trempé dans le fiel de l'Envie.

C'eſt ainſi que le Jéſuite le Tellier oſa perſécuter le Cardinal de Noailles, & que Jurieu perſécuta Bayle.

Lorſqu'on commença à perſécuter les Proteſtans en France ce ne fut ni François premier, ni Henry ſecond, ni François II. qui épierent ces infortunés, qui s'armerent contre eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrerent aux flammes pour exercer ſur eux leurs vengeances. François premier était trop occupé avec la Ducheſſe d'Etampes, Henry II. avec ſa vieille Diane, & François II. était trop enfant. Par qui la perſécution commença-t-elle? par des Prêtres jaloux qui armerent les préjugés des Magiſtrats, & la politique des Miniſtres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient

prévu que la perſécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la Nation ſerait exterminée naturellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers buchers qu'ils laiſſerent allumer.

O Dieu de miſéricorde ſi quelque homme peut reſſembler a cet être malfaiſant qu'on nous peint, n'eſt-ce point le Perſécuteur ?

PATRIE.

UNE Patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour-propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour-propre ſa Ville ou ſon Village qu'on appelle ſa Patrie.

Plus cette Patrie devient grande, moins on l'aime; car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connait à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être Edile, Tribun, Préteur, Conſul, Dictateur, crie qu'il aime ſa Patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être ſûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la République, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un Etat qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en République ; c'eſt la marche naturelle de la Nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous

avons trouvé toutes les Peuplades divisées en Républiques ; il n'y avait que deux Royaumes dans toute cette partie du monde. De mille Nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien Monde ; tout était République en Europe, avant les Roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des Républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des Républiques de Brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde ; libres égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre sont leurs retraites : ils sont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas ; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit Républiques sans Monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Génes, Luques, Raguse, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suéde, l'Angleterre, comme des Républiques sous un Roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre Patrie soit un Etat Monarchique, ou un Etat Républicain ? Il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'Aristocratie : interrogez le Peuple, il veut la Démocratie ; il n'y a que les Rois qui préferent la Royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des Monarques ? Demandez-le aux rats qui proposerent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon Patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon Citoyen, disait toujours en opinant au Sénat, tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon Patriote, c'est souhaiter que sa Ville s'enrichisse par le

commerce & ſoit puiſſante par les armes. Il eſt clair qu'un Pays ne peut gagner ſans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre ſans faire des malheureux.

Telle eſt donc la condition humaine, que ſouhaiter la grandeur de ſon Pays c'eſt ſouhaiter du mal à ſes voiſins. Celui qui voudrait que ſa Patrie ne fut jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, ſerait le Citoyen de l'Univers.

PIERRE,

En Italien Piero *ou* Pietro ; *en Eſpagnol* Pedro ; *en Latin* Petrus ; *en Grec* Petros ; *en Hébreu* Cepha.

POURQUOI les Succeſſeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient ? C'eſt demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg ſe ſont attribués les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs ſont toujours reſtés ſujets. Le temps, l'occaſion, l'ambition des uns, & la faibleſſe des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'eſt jointe, & l'opinion eſt la reine des hommes. Ce n'eſt pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il eſt rapporté dans l'Evangile que Jeſus dit à Pierre ; » Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux. « Les Partiſans de l'Evêque de Rome ſoutinrent vers le onziéme ſiécle, que qui donne le plus, donne le moins ; que les cieux entouraient la terre ; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planettes, il eſt évident, ſelon Tomaſius, que les clefs données à Simeon Barjone ſurnommé Pierre,

étaient un passe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planettes, il n'y a guères de serruriers, selon Mursius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie ; Jesus dit à Barjone : » Ce » que tu auras lié sur la terre, sera lié dans le ciel. « Les Théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les Peuples du serment de fidélité fait à leurs Rois, & de disposer à leur gré de tous les Royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les Communes dans les Etats Généraux de France en 1302 disent dans leur Requête au Roi, que » Boniface VIII. était un B***** qui croyait que » Dieu liait & emprisonnait au ciel, ce que Boniface » liait sur terre. « Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jesus eût dit à Simeon Barjone, Cepha ou Cephas, » Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâ- » tirai mon assemblée, mon Eglise. « Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome ; mais on sçait assez qu'en ce temps-là, & long-temps après, il n'y eut aucun Evêché particulier. La Société Chrétienne ne prit une forme que vers la fin du second siécle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome ; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fut pas l'usage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone ; des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût datté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle

une simonie ; on lui demandait, s'il croyait que Simon-Pierre eût été au pays ? Il répondit, je ne vois pas que Pierre y ait été, mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre, il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite ; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses Successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon. Pierre se défendait en disant, qu'il avait vû le ciel ouvert vers la sixiéme heure, & une grande nape qui descendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux ; & que la voix d'un Ange avait crié : » Tuez & mangez. « C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, » Tuez tout, & mangez la substance du » Peuple : « dit Voloston.

Casaubon ne pouvait approuver la maniere dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif esclave des Romains ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jesus vendissent leurs héritages & en apportassent le prix à ses pieds ? Si quelque Anabatiste à Londres faisait apporter à ses pieds tout l'argent de ses freres, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn ? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire ? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apopléxie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux Saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les Docteurs qui avaient fait mourir Jesus,

Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O Pierre! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Apparemment que Corringius n'était pas en pays d'inquisition, quand il faisoit ses questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singuliere; c'est que le Chef de la Religion Chrétienne commença son Apostolat par renier Jesus-Christ; & que le premier Pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoiqu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces Fondateurs d'Ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les Successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape Successeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu; mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un Maître à trois ou quatre cens lieues de chez soi; attendre pour penser que cet homme ait paru penser; n'oser juger en dernier ressort un Procès entre quelques-uns de ses Concitoyens, que par des Commissaires nommés par cet Etranger; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre Roi, sans payer une somme considérable à ce Maître étranger; violer les loix de son pays qui défendent d'épouser sa niéce, & l'épouser légitimement en donnant à ce Maître étranger une somme encore plus considérable; n'oser cultiver son champ le jour que cet Etranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le Ciel de son autorité privée; c'est là en partie ce que c'est que d'admettre un Pape; ce sont là les libertés de l'Eglise Gallicane.

Il y a quelques autres Peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vû de nos jours un Souverain demander au Pape la permission de faire juger par son Tribunal royal des Moines accusés de parrici-

de, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger ?

On ſçait aſſez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-deſſus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des Empires, & les Papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doute de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réfléxion ;

Que quarante Schiſmes ont profané la Chaire de Saint Pierre, & que vingt-ſept l'ont enſanglanté ;

Qu'Etienne VII. fils d'un Prêtre, déterra le corps de Formoſe ſon Prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III. convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la Papauté ;

Que Jean X. Amant de Théodora, fut étranglé dans ſon lit ;

Que Jean XI. fils de Sergius III. ne fut connu que par ſa crapule ;

Que Jean XII. fut aſſaſſiné chez ſa Maîtreſſe ;

Que Benoît IX. acheta & revendit le Pontificat ;

Que Grégoire VII. fut l'auteur de cinq cens ans de guerres civiles ſoutenues par ſes ſucceſſeurs ;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, ſanguinaires & débauchés, il y eu un Alexandre VI. dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes ; mais ſi les Califes avaient eu une conduite encore plus affreuſe, ils auraient donc été encore plus divins. C'eſt ainſi que raiſonne Dermius ; mais les Jéſuites lui ont répondu.

PRÉJUGÉS.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre, on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, & qui ſont la vertu même. Par tout pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à reſpecter, à aimer leur pere & leur mere; à regarder le larcin comme un crime, le menſonge intéreſſé comme un vice, avant qu'ils puiſſent deviner ce que c'eſt qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés : ce ſont ceux que le jugement ratifie quand on raiſonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugés; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mere n'aime pas ſon fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugè que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le reſpectez avant de ſçavoir s'il mérite vos reſpects : vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous appercevez que cet homme eſt un charlatan, pétri d'orgueil, d'intérêt, & d'artifice; vous mépriſez ce que vous reveriez, & le préjugé céde au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuſe d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ſerons peut-être comme ceux qui du temps du

ſyſtême de *Las* s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Préjugés de ſens.

N'eſt-ce pas une choſe plaiſante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle*, *je vous aime* : il eſt bien ſûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais*, *vous êtes laide* ; mais vous voyez un miroir uni, il eſt démontré que vous vous trompez, c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux pieds de diamètre, il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés phyſiques.

Le ſoleil ſe leve, la lune auſſi, la terre eſt immobile ; ce ſont là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui ; que les anguilles guériſſent la paraliſie, parce qu'elles frétillent ; que la lune influe ſur nos maladies, parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redoublement de fiévre pendant le décours de la lune ; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens Charlatans qui jugerent ſans raiſonner, & qui étant trompés tromperent les autres.

Préjugés hiſtoriques.

La plûpart des hiſtoires ont été crues ſans examen, & cette créance eſt un préjugé. Fabius Pictor raconte que pluſieurs ſiécles avant lui, une Veſtale de la Ville d'Albe.

d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le Peuple Romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce temps-là il y avait des Vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un Roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un Moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire Chrétien s'il en réchapait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion? N'est-ce pas alors que la Religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment? Quel est le Chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la sainte Vierge qu'à Mahomet? On ajoûte qu'un pigeon apporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un Ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine sçavent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent Chrétiens pour gouverner plus sûrement des Chrétiens, comme les usurpateurs Turcs se firent Musulmans pour gouverner plus sûrement les Musulmans.

Préjugés Religieux.

Si votre Nourrice vous a dit que Cérès préside aux bleds, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sanmoncodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans la salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre Précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre Nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? Vos voisins & surtout vos voisines crient à l'impie, & vous effrayent; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu,

vous accuse auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des sots, & qu'il croit que les sots obéissent mieux que les autres; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.

RELIGION.

Premiere Question.

L'ÉVÊQUE de Vorcester, Warburton, Auteur d'un des plus sçavans Ouvrages qu'on aït jamais fait, s'exprime ainsi page 8. tome premier. » Une Religion, une Société qui n'est pas fondée sur la créance d'une autre vie, doit être soutenue par une Providence extraordinaire. Le Judaïsme n'est pas fondé sur la créance d'une autre vie; donc, le Judaïsme a été soutenu par une Providence extraordinaire. «

Plusieurs Théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les argumens, on a retorqué le sien, on lui a dit:

» Toute Religion qui n'est pas fondée sur le dogme de l'immortalité de l'âme, & sur les peines & les récompenses éternelles, est nécessairement fausse; or le Judaïsme ne connut point ces dogmes, donc le Judaïsme, loin d'être soutenu par la Providence, étaient par vos principes une Religion fausse & barbare qui attaquait la Providence. «

Cet Evêque eût quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'âme était connue chez les Juifs, dans le temps même de Moïse; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir

tordre & corrompre quelques passages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le Livre de la Loi.

M. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la Loi Judaïque ne proposait ni peines, ni récompenses après la mort, n'a jamais pû répondre à ses adversaires d'une maniere bien satisfaisante. Ils lui disaient : » Ou Moïse connaissait ce dogme, & alors il » a trompé les Juifs en ne le manifestant pas ; ou il » l'ignorait ; & en ce cas il n'en sçavait pas assez pour » fonder une bonne Religion. En effet si la Religion » avait été bonne, pourquoi l'aurait-on abolie ? Une » Religion vraie doit être pour tous les temps & pour » tous les lieux, elle doit être comme la lumiere du » soleil, qui éclaire tous les Peuples & toutes les Gé» nérations. «

Ce Prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés ; mais quel systême en est exempt ?

Seconde Question.

Un autre Sçavant beaucoup plus Philosophe, qui est un des plus profonds Métaphysiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le polithéisme a été la premiere Religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux, avant que la raison fut assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul Etre suprême.

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs, & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eût des Bourgades avant qu'on eût bâti de grandes Villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites Républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands Empires. Il est bien naturel qu'une Bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la Bourgade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant

partout un pouvoir invisible, ait bientôt dit. Il y a quelque Etre au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit : il y a deux pouvoirs, car pourquoi plusieurs? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumieres supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet Etre qu'on aura d'abord invoqué? Sera-ce le soleil? Sera-ce la lune? Je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans; ils sont à peu près ce que sont les hommes ingnorans. Ils ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la Nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulieres de son cours; ils n'y pensent pas; ils y sont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiser que ce qu'on craint; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de Philosophes qui ayent remarqué le cours des astres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumiere, n'en sçavaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un Village se sera donc borné à dire; il y a une Puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, appaisons-la; mais comment l'appaiser? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présens la colere des gens irrités, faisons donc de petits présens à cette Puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur*; cette Puissance est donc appellée Monseigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appellerent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les Peuples voisins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc, les Scythes Papée; tous mots qui signifient *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites Peuplades, qui

toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Méxiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes Nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la Guerre. Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Viliputsi, comme les Hébreux avaient appellé leur Seigneur Sabaoth.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les Peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule Divinité ; s'ils avaient été Philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la Nature, & non pas le Dieu d'un Village ; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un Etre créateur & conservateur ; mais ils n'examinerent rien, ils sentirent. C'est-là le progrès de notre faible entendement ; chaque Bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet Etre tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la Bourgade n'avait qu'un Chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la Bourgade voisine n'eût pas aussi son Dieu. Voilà pourquoi Jepthé dit aux habitans de Moab ; *vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquerir, vous devez nous laisser jouir de ce que notre Dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autrês étrangers est très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les Naturels du pays, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force ; & l'un dit à l'autre, ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon Dieu me protége dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du Pays de Gad ?* Il parait évident par ces passages, que l'Antiquité attribuait à chaque Pays un Dieu Protecteur. On trouve encore des traces de cette Théologie dans Homère.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des con-

noissances confuses, ils ayent bientôt multiplié leurs Dieux, & assigné des Protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la Divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne; le temps forme enfin des Philosophes qui voyent que ni les oignons ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la Nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Persans, Egyptiens, Scithes, Grecs & Romains admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux Peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des Prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénétre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toujours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres Divinités ne sont que des Etres intermédiaires; on place des Héros & des Empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula ne sont pas regardés comme les Créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il paraît prouvé que du temps d'Auguste,

tous ceux qui avaient une Religion, reconnaissaient un Dieu Supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux sécondaires, dont le culte fut appellé depuis Idolâtrie.

Les Loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'Idolâtrie; car quoiqu'ils admissent des Malachim, des Anges, des Etres célestes d'un ordre inférieur, leur Loi n'ordonnait point que ces Divinités sécondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les Anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les Chérubins de l'Arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'Initiés l'adoraient secretement dans leurs mystères.

Troisiéme Question.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les Sages en Asie, en Europe & en Afrique, que la Religion Chrétienne prit naissance.

Le Platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le *Logos* qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'Etre suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible, dans lequel la Religion fut envelopée.

On ne répétera point ici, comment Marie fut déclarée dans la suite mere de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Pere & du Verbe, & la Procession du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés résultantes de l'Hipostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme Dieu - adorée & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siécle, par chasser les démons au nom de Jesus ; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Yhaho, car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jesus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du Prince des démons, il leur répondit, *Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils ?*

On ne sçait point en quel temps les Juifs reconnurent pour Prince des Démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger ; mais on sçait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulieres, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des Génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encore en usage dans les premiers siécles de l'Eglise. Origène en disputant contre Celse lui dit N°. 262. » Si en invoquant Dieu, ou en jurant par » lui, on nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de » Jacob, on fera certaines choses par ces noms, dont » la nature & la force sont telles, que les démons se » soumettent à ceux qui les prononcent ; mais si on » le nomme d'un autre nom, comme Dieu de la mer » bruyante, supplantateur, ces noms seront sans vertu. » Le nom d'Israël traduit en Grec ne pourra rien opé- » rer, mais prononcez-le en Hébreu, avec les autres » mots requis, vous opérerez la conjuration. «

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. » Il y a des noms qui ont naturellement » de la vertu, tels que sont ceux dont se servent les » Sages parmi les Egyptiens, les Mages en Perse, les » Bracmanes dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est » pas un art vain & chimérique, ainsi que le préten- » dent les Stoïciens & les Epicuriens : ni le nom de » Sabaoth, ni celui d'Adonaï, n'ont pas été faits pour » des êtres créés ; mais il appartiennent à une Théo-

» logie mystérieuse qui se rapporte au Créateur ; de-
» là vient la vertu de ces noms quand on les arrange
» & qu'on les prononce selon les regles, &c.

Origène en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les Religions alors connues admettaient une espèce de magie, & on distinguait la magie céleste, & la magie infernale ; la Nécromancie & la Théurgie ; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers Chrétiens fussent persuadés des Oracles attribués aux Sibylles, & leur laissait encore quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la Religion.

Une chose encore fort remarquable, c'est que les Chrétiens des deux premiers siécles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue N°. 347. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatrième Question,

Lorsqu'une fois une Religion est établie légalement dans un Etat, les Tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette Religion avant qu'elle fut publiquement reçue. Les Fondateurs s'assemblaient en secret malgré les Magistrats ; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la Loi, & toutes associations qui se dérobent à la Loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; la maxime opposée est reçue, que c'est obéir à Dieu que de suivre les Loix de l'Etat. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions ; le diable était alors déchaîné sur la terre ; le diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure ; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires ; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les Places publiques, seraient mis aux petites maisons. Les Fondateurs rece-

vaient secrettement l'argent des fidèles ; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la Loi, serait repris de justice. Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des échafauts qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquième Question.

Après notre sainte Religion, qui sans doute est la seule honne, qu'elle serait la moins mauvaise ?

Ne serait-ce pas la plus simple ? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes ? Celle qui tendrait à rendre les hommes justes, sans les rendre absurdes ? Celle qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles, contradictoires, injurieuses à la Divinité, & pernicieuses au genre-humain, & qui n'oserait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le sens commun ? Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa créance par des boureaux, & qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles ? Celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes supposées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un Prêtre souvent incestueux, homicide & empoisonneur ? Celle qui ne soumettrait pas les Rois à ce Prêtre ? Celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance & l'humanité ?

Sixième Question.

On a dit que la Religion des Gentils était absurde en plusieurs points, contradictoire, pernicieuse; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de sottises qu'elle n'en a prêchées ?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne ou quelqu'autre chose ;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, si parfois on en cause.

Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela eſt fort impertinent; mais qu'on me montre dans toute l'Antiquité un Temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau? Y a-t-il un ſermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur baſſe-cour? Les Fables recueillies & ornées par Ovide ſont-elles la Religion? Ne reſſemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des Saints? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter l'Hiſtoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les Matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guiſe de monnoye, nous dirions au Brame, mon Révérend Pere, vous vous trompez, notre Religion n'eſt point la légende dorée.

Nous reprochons aux Anciens leurs Oracles, leurs prodiges: s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephèſe, en faveur de qui des deux ſerait la balance du compte?

Les ſacrifices humains ont été établis chez preſque tous les Peuples, mais très-rarement mis en uſage. Nous n'avons que la fille de Jephté, & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs; car Iſaac & Jonathas ne le furent pas. L'Hiſtoire d'Iphigénie n'eſt pas bien avérée chez les Grecs. Les ſacrifices humains ſont très-rares chez les anciens Romains; en un mot, la Religion Payenne a fait répandre très-peu de ſang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre eſt ſans doute la ſeule bonne, la ſeule vraie; mais nous avons fait tant de mal par ſon moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modeſtes.

Septième Queſtion.

Si un homme veut perſuader ſa Religion à des Etrangers, ou à ſes Compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus inſinuante douceur, & la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce eſt démontré, il trouvera une foule

d'incrédules ; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse ; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la Religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'insolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colere, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la Société ? Non, car tout le monde est de votre avis ; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frere, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse ? C'est que son sens irrite votre amour propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frere soumettre son intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colere ; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colere ; mais un Docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

RÉSURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs piramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par dedans & par dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la premiere opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, & d'en tirer la cervelle ? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant ; mais il faut considérer que la plûpart des Anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plûtôt qu'ailleurs ? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens, ou éprou-

ve vers la région du cœur, une dilatation ou un resſerrement, qui a fait penſer que c'était-là le logement de l'ame. Cette ame était quelque choſe d'aërien, c'était une figure légere qui ſe promenait où elle pouvait, juſqu'à-ce qu'elle eût retrouvé ſon corps.

La croyance de la réſurrection eſt beaucoup plus ancienne que les temps Hiſtoriques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & reſſuſciter à ſon gré ; Eſculape rendit la vie à Hippolite, Hercule à Alceſte ; Pelops ayant été hâché en morceaux par ſon pere, fut reſſuſcité par les Dieux. Platon raconte qu'Héres reſſuſcita pour quinze jours ſeulement.

Les Phariſiens, chez les Juifs, n'adoptent le dogme de la Réſurrection que très-long-temps après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait bien ſingulier & bien digne d'attention. S. Jacques, & pluſieurs de ſes compagnons conſeillent à S. Paul d'aller dans le Temple de Jéruſalem, obſerver toutes les cérémonies de l'ancienne Loi, tout Chrétien qu'il était, *afin que tous ſçachent*, diſent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous eſt faux, & que vous continuez de garder la Loi de Moïſe.*

S. Paul alla donc pendant ſept jours dans le Temple, mais le ſeptiéme il fut reconnu. On l'accuſa d'y être venu avec des Etrangers, & de l'avoir prophâné. Voici comment il ſe tira d'affaire.

Or Paul ſçachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient Sadducéens, & l'autre Phariſiens, il s'écria dans l'aſſemblée : Mes freres, je ſuis Phariſien & fils de Phariſien ; c'eſt à cauſe de l'eſpérance d'une autre vie, & de la réſurrection des morts que l'on veut me condamner. * Il n'avait point du tout été queſtion de la réſurrection des morts dans toute cette affaire ; Paul ne le diſait que pour animer les Phariſiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la ſorte, il s'émut une diſſenſion entre les Phariſiens & les Sadducéens ; & l'aſſemblée fut diviſée.*

* *Act. des Apôt. Chap.* 23. *v.* 6. 7. 8.

℣. 8. *Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni Résurrection, ni Ange, ni Esprit : au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre*, &c.

On a prétendu que Job, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la Résurrection. On cite ces paroles : *Je sçais que mon Rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élévera sur moi, ou que je me relèverai de la poussiére, que ma peau reviendra, & que je verrai encore Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job espere qu'il relévera bien-tôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis ; *pourquoi donc dites-vous, persécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz, parce que nous l'avons persécuté.* Cela ne veut-il pas dire évidemment, vous vous répentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence. Un malade qui dit, je me léverai, ne dit pas, je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre.

S. Jérôme ne place la naissance de la Secte des Pharisiens que très-peu de temps avant Jesus-Christ. Le Rabin Hillel passe pour le Fondateur de la Secte Pharisienne ; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le Maître de S. Paul.

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrettement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leurs ame. Mais S. Paul écrivant aux Habitans de Tessalonique, leur dit, que le *second avénement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussi-tôt que le signal aura été donné par l'Archange, & par le son de la trompette de Dieu,*

le Seigneur lui-même descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressusciteront les premiers.

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air. & ainsi, nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.* *

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers Chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans Saint Luc, pour le temps même que Saint Luc vivait ?

Saint Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Atanases, les Basiles, n'ont pas crû que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

SALOMON.

SALOMON pouvait-il être aussi riche qu'on le dit ?

Les Paralipomènes assurent que le Melk David son pere lui laissa environ vingt milliards de notre monnoye au cours de ce jour, selon la supputation la plus modeste. Il n'y a pas tant d'argent comptant dans toute la terre, & il est assez difficile que David ait pû amasser ce trésor dans le petit Pays de la Palestine.

Salomon, selon le troisiéme Livre des Rois, avait quarante mille écuries pour les chevaux de ses chariots. Quand chaque écurie n'aurait contenu que dix chevaux, cela n'aurait composé que le nombre de quatre cens

* 1. *Epist. aux Thess. Chap.* 4.

mille, qui joints à ses douze mille chevaux de selle eût fait quatre cens douze mille chevaux de bataille. C'est beaucoup pour un Melk Juif qui ne fit jamais la guerre. Cette magnificence n'a gueres d'exemple dans un pays qui ne nourrit que des ânes, & où il n'y a pas aujourd'hui d'autre monture. Mais apparemment que les temps sont changés ; il est vrai qu'un Prince si sage qui avait mille femmes, pouvait bien avoir aussi quatre cens douze mille chevaux, ne fut-ce que pour aller se promener avec elles, ou le long du Lac de Génézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui est un des endroits des plus délicieux de la terre, quoiqu'à la vérité ce torrent soit à sec neuf mois de l'année, & que le terrein soit un peu pierreux.

Mais ce sage Salomon a-t-il fait les ouvrages qu'on lui attribue? Est-il vraisemblable, par exemple, qu'il soit l'Auteur de l'Eglogue juive intitulée le Cantique des Cantiques?

Il se peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tettons sont meilleurs que le vin ;* un Roi & un Berger, quand il s'agit de baiser sur la bouche, peuvent s'exprimer de même manière ; il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faisait l'éloge des tettons de son amant.

Je ne nierai pas encore qu'un Roi galant ait fait dire à sa maîtresse, *mon bien-aimé est comme un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes tettons.* Je n'entends pas trop ce que c'est qu'un bouquet de mirrhe ; mais enfin quand la bien-aimée avise son bien-aimé, de lui passer la main gauche sur le cou, & de l'ambrasser de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'Auteur du Cantique, quand il dit ; Votre nombril est comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque chose à boire ; votre ventre est comme un boisseau de froment, vos tettons sont comme deux faons de chevreuil, & votre nez est comme la tour du Mont Liban.

J'avoue

J'avoue que les Eglogues de Virgile sont d'un autre stile, mais chacun a le sien, & un Juif n'est pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'est apparemment encore un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *notre sœur est encore petite, elle n'a point de tettons ; que ferons-nous de notre sœur ? Si c'est un mur, bâtissons dessus ; si c'est une porte, fermons là.*

A la bonne heure que Salomon le plus sage des hommes ait parlé ainsi dans ses goguettes ; c'était, dit-on, son épithalame pour son mariage avec la fille de Pharaon ; mais est-il naturel que le gendre de Pharaon quitte sa bien-aimée pendant la nuit, pour aller dans son jardin des noyers, que la Reine coure toute seule après lui nuds pieds, qu'elle soit battue par les Gardes de la Ville, & qu'ils lui prennent sa robe !

La fille d'un Roi aurait-elle pu dire : *je suis brune, mais je suis belle, comme les fourures de Salomon ?* On passerait de telles expressions à un berger, quoiqu'après tout il n'y ait pas grand rapport entre la beauté d'une fille, & des fourures. Mais enfin, les pelisses de Salomon pouvaient avoir été admirées de leur temps ; & un Juif de la lie du Peuple, qui faisait des vers pour sa maîtresse, pouvait fort bien lui dire dans son langage juif, que jamais aucun Roi Juif n'avait eu des robes fourées aussi belles qu'elle ; mais il eût fallu que le Roi Salomon eût été bien enthousiasmé de ses fourures pour les comparer à sa maîtresse ; un Roi de nos jours qui composerait une belle épithalame pour son mariage avec la fille d'un Roi son voisin, ne passerait pas, à coup sûr, pour le meilleur Poëte de son Royaume.

Plusieurs Rabins ont soutenu que non-seulement cette petite Eglogue voluptueuse n'était pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'était pas authentique. Théodore de Mopsueste était de ce sentiment, & le célèbre Grotius appelle le Cantique des Cantiques, *un ouvrage libertin, flagitiosus ;* cependant il est consacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jesus-Christ avec son Eglise. Il faut avouer que l'allégorie est un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Eglise

pourrait entendre quand l'Auteur dit que sa petite sœur n'a point de tettons, & que si c'est un mur, il faut bâtir dessus.

Le Livre de la Sagesse est dans un goût plus sérieux; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jesus, fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos; mais quelque soit l'Auteur, il paraît que de son temps on n'avait point encore le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du temps du déluge; & dans un autre endroit, il parle du Patriarche Joseph comme d'un Roi d'Egypte.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un Roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion?* C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colère de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du temps de Salomon; c'est une invention fort récente; toute l'Antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métail; & ce seul passage indique que cet Ouvrage fut fait par un Juif d'Alexandrie, long-temps après Alexandre.

Reste l'Ecclésiaste, que Grotius prétend avoir été écrit sous Zorobabel. On sçait assez avec quelle liberté l'Auteur de l'Ecclésiaste s'exprime; on sçait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques unes de ses femmes; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections; & c'est se moquer du monde

d'entendre dans un Auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs Peres ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainsi on peut lui pardonner.

Mais que ces Livres ayent été écrits par un Juif; que nous importe? Notre Religion Chrétienne est fondée sur la Juive, mais non pas sur tous les Livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t-il plus sacré pour nous que les fables du Talmud? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le Canon des Hébreux: & qu'est-ce que ce Canon? C'est un Recueil d'Ouvrages authentiques! Eh bien un Ouvrage pour être authentique est-il divin? Une Histoire des Rois de Judas & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une Histoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus Communis*, signifiait chez les Romains non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossiere, raison commencée, premiere notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression sens commun, si ce n'est des sens? Les hommes quand ils inventerent ce mot faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens, au-

trement, auraient-ils employé le mot de ſens pour ſignifier le raiſonnement commun ?

On dit quelquefois, le ſens commun eſt fort rare que ſignifie cette phraſe ? Que dans pluſieurs hommes raiſon commencée eſt arrêtée dans ſes progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très-ſainement dans une affaire ſe trompera toujours groſſiérement dans une autre. Cet Arabe qui ſera d'ailleurs un bon calculateur, un ſçavant chimiſtre, un aſtronome exact croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans ſa manche.

Pourquoi ira-t-il au dé-là du ſens commun dans les trois ſciences dont je parle, & ſera-t-il au-deſſous du ſens commun quand il s'agira de cette moitié de lune ? C'eſt que dans les premiers cas il a vu avec ſes yeux, il a perfectionné ſon intelligence, & dans le ſecond il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les ſiens, il a perverti le ſens commun qui eſt en lui.

Comment cet étrange renverſement d'eſprit peut-il s'opérer ? Comment les idées qui marchent d'un pas ſi régulier & ſi ferme dans la cervelle ſur un grand nombre d'objets, peuvent elles clocher ſi miſérablement ſur un autre mille fois plus palpable, & plus aiſé à comprendre ? Cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence, il faut donc qu'il y ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé ſur une eſpèce particuliére de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet eſt-il vicié ? C'eſt par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, ſon ame immédiatement après ſa mort, en paſſant ſur le Pont aigu tomberait pour jamais dans l'abyſme ; on lui a dit bien pis, ſi jamais vous doutez de cette manche, un Derviche vous traitera d'impie, un autre vous prouvera que vous êtes un inſenſé, qui ayant tous les motifs poſſibles de crédibilité n'avez pas voulu ſoumettre votre raiſon ſuperbe à l'évidence. Un troiſiéme vous déférera au petit Divan d'une petite Province, & vous ſerez légalement empalé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à ſa femme, à ſa ſœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon ſens ſurtout le reſte, mais ſur cet article leur imagination eſt bleſſée, comme celle de Paſcal, qui voyait continuellement un précipice auprès de ſon fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet ? Non, il fait des efforts pour croire ; il dit, cela eſt impoſſible, mais cela eſt vrai ; je crois ce que je ne crois pas. Il ſe forme dans ſa tête ſur cette manche, un cahos d'idées qu'il craint de débrouiller ; & c'eſt véritablement n'avoir pas le ſens commun.

SENSATION.

LEs huitres ont, dit-on, deux ſens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq ; quelques perſonnes en admettent un ſixiéme ; mais il eſt évident que la ſenſation voluptueuſe, dont ils veulent parler, ſe réduit au ſentiment du tact, & que cinq ſens ſont notre partage. Il nous eſt impoſſible d'en imaginer par de-là, & d'en déſirer.

Il ſe peut que dans d'autres globes on ait des ſens dont nous n'avons pas d'idée : il ſe peut que le nombre des ſens augmente de globe en globe, & que l'Etre qui a des ſens innombrables & parfaits ſoit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel eſt notre pouvoir ? Nous ſentons toujours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons ; il nous eſt impoſſible de ne pas avoir la ſenſation que notre nature nous deſtine, quand l'objet nous frappe. Le ſentiment eſt dans nous ; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous ? On ſçait aſſez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impreſſion que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous ſommes étonnés de la penſée; mais le ſentiment eſt tout auſſi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la ſenſation du dernier des inſectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent ſous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de ſentir, quoique cette faculté ſoit l'ouvrage de l'Etre des Etres; vous les regardez comme des machines de la Nature nés pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur ſenſation ſubſiſterait-elle, quand il n'exiſtent plus? Quel beſoin l'Auteur de tout ce qui eſt, aurait-il de conſerver des propriétés dont le ſujet eſt détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée ſenſitive, de retirer ſes feuilles vers ſes branches, ſubſiſte encore quand la plante n'eſt plus. Vous allez ſans doute demander, comment la ſenſation des animaux périſſant avec eux, la penſée de l'homme ne périra pas? Je ne peux répondre à cette queſtion, je n'en ſçais pas aſſez pour la réſoudre. L'Auteur Eternel de la ſenſation & de la penſée ſçait ſeul comment il la donne, & comment il la conſerve.

Toute l'Antiquité a maintenu, que rien n'eſt dans notre entendement qui n'ait été dans nos ſens. Deſcartes dans ſes Romans prétendit que nous avions des idées métaphyſiques avant de connaître le teton de notre nourrice; une Faculté de Théologie proſcrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: enſuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Loke Philoſophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé ſi ſouvent d'avis, elle eſt revenue à proſcrire cette ancienne vérité, que les ſens ſont les portes de l'entendement; elle a fait comme les Gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient; mais depuis long-temps perſonne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les Philoſophes de voir que nous commençons par ſen-

tir, & que notre mémoire n'eſt qu'une ſenſation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ſes cinq ſens, ſerait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphyſiques ne viennent que par les ſens; car comment meſurer un cercle ou un triangle, ſi on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle? Comment ſe faire un idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes? Et comment retrancher des bornes, ſans en avoir vû ou ſenti?

La ſenſation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand Philoſophe (page 128. Tome 2. Traité des Senſations.)

Que conclure de tout cela? Vous qui liſez & qui penſez, concluez.

SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere nu mina mittunt,
Sed ſua quiſque facit.

MAIS comment tous les ſens étant morts dans le ſommeil, y en a-t-il un interne qui eſt vivant? Comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien eſt à la chaſſe en ſonge, il aboie, il ſuit ſa proye, il eſt à la curée. Le Poëte fait des vers en dormant. Le Mathématicien voit des figures; le Métaphyſicien raiſonne bien ou mal: on en a des exemples frappans.

Sont-ce les ſeules organes de la machine qui agiſſent? Eſt-ce l'ame pure, qui ſouſtraite à l'empire des ſens jouit de ſes droits en liberté?

Si les organes ſeuls produiſent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas ſeuls les idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des ſens, agiſſe

ſant par elle-même, eſt l'unique cauſe, le ſujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées ſont-elles preſque toujours irrégulieres, déraiſonnables, incohérentes? Quoi, c'eſt dans le temps où cette ame eſt le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ſes imaginations! Elle eſt en liberté, & elle eſt folle! Si elle était née avec des idées métaphyſiques, comme l'ont dit tant d'Ecrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ſes idées pures & lumineuſes de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient ſe réveiller en elle avec la plus grande énergie quand ſon corps eſt endormi: on ne ſerait jamais bon Philoſophe qu'en ſonge.

Quelque ſyſtême que vous embraſſiez, quelques vains efforts que vous faſſiez pour vous prouver que la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le ſommeil ſans vous, & malgré vous: votre volonté n'y a aucune part. Il eſt donc certain que vous pouvez penſer ſept ou huit heures de ſuite, ſans avoir le moindre envie de penſer, ſans même être ſûr que vous penſez. Peſez cela, & tâchez de deviner ce que c'eſt que le compoſé de l'animal.

Les ſonges ont toujours été un grand objet de ſuperſtition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de ſa maîtreſſe, ſonge qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain, donc les Dieux lui ont prédit ſa mort.

Un Général d'Armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les Dieux l'ont averti qu'il ſerait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les ſonges font une grande partie de l'Hiſtoire Ancienne, auſſi bien que les oracles.

La Vulgate traduit ainſi la fin du verſet 26 du chap. 19 du Lévitique: *vous n'obſerverez point les ſonges*. Mais le mot *ſonge* n'eſt point dans l'Hébreu: & il ſerait aſſez étrange qu'on réprouvât l'obſervation des ſonges dans

le même Livre où il eſt dit que Joſeph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de ſa famille, pour avoir expliqué trois ſonges.

L'explication des rêves était une choſe ſi commune qu'on ne ſe bornait pas à cette intelligence; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonoſor ayant oublié un ſonge qu'il avait fait, ordonna à ſes Mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout; mais le Juif Daniel qui était de l'Ecole des Mages, leur ſauva la vie en devinant quel était le ſonge du Roi, & en l'interprêtant. Cette Hiſtoire & beaucoup d'autres, pourraient ſervir à prouver que la Loi des Juifs ne défendait pas l'Oneiromancie, c'eſt-à-dire, la ſcience des ſonges.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Sénèque & de Plutarque.

PRESQUE tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre ſuprême, & de la ſoumiſſion du cœur à ſes ordres éternels, eſt ſuperſtition. C'en eſt une très-dangereuſe que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibus divis,
In ferias mittunt.
O faciles nimium qui triſtia crimina cadis,
Fluminea tolli poſſe putatis aquâ!

Vous penſez que Dieu oubliera votre homicide, ſi vous vous baignez dans un fleuve, ſi vous immolez une

brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisiéme, & cent meurtres ne vous couteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un Prêtre d'Isis & de Cibèle en jouant des cimbales & des castagnettes vous réconciliera avec la Divinité! Et qu'est-il donc ce Prêtre de Cibèle, cet Eunuque errant qui vit de vos faiblesses, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous pensez que l'Etre des Etre satifie les paroles de ce Charlatan?

Il y a des superstitions innocentes: vous dansez les jours de Fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces Dieux sécondaires dont votre calendrier est rempli: à la bonne heure. La danse est très-agréable, elle est utile au corps, elle réjouit l'ame; elle ne fait de mal à personne; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous sçachent beaucoup de gré d'avoir sauté en leur honneur, & qu'ils vous punissent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la bêche & le hoyau du jardinier. Ne soyez pas assez imbécilles pour croire que votre jardin sera grêlé si vous avez manqué de danser la pirrique ou la cordace.

Il y a peut-être une supestition pardonnable & même encourageante à la vertu; c'est celle de placer parmi les Dieux les grands Hommes qui ont été les bienfaiteurs du Genre-humain. Il serait mieux sans doute, de s'en tenir à les regarder simplement comme des hommes vénérables; & surtout de tâcher de les imiter. Vénérez sans culte, un Solon, un Thales, un Pitagore, mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez vous surtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'en-

thousiasme, & la crasse, qui se sont fait un devoir & une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéose après leur mort?

Remarquez que les temps les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

TOLÉRANCE.

Section Seconde.

DE toutes les Religions, la Chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de Tolérance, quoique jusqu'ici les Chrétiens aient été les plus intolérants de tous les hommes.

Jesus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que les freres, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient une Loi écrite avec le plus grand détail, & nous n'avons pas une seule ligne de la main de Jesus. Les Apôtres se diviserent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes défendues avec les nouveaux Chrétiens étrangers, & s'en abstenait avec les Chrétiens juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul Pharisien, Disciple du Pharisien Gamaliel, ce même St. Paul qui avait persécuté les Chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel se fit Chrétien lui-même, alla pourtant ensuite sacrifier dans le Temple de Jérusalem, dans le temps de son Apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la Loi Judaïque à laquelle il avait renoncé, il y ajoûta même des dévotions, des purifications qui étaient de surabondance, il judaïsa entiérement. Le plus grand Apôtre des Chrétiens fit pendant huit jours les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bucher chez une grande partie des Peuples Chrétiens.

Theudas, Judas, s'étaient dit *Messies* avant Jesus. Dosithée, Simon, Ménandre, se dirent *Messies* après Jesus. Il y eut dès le premier siécle de l'Eglise, & avant même que le nom de Chrétien fut connu, une vingtaine de Sectes dans la Judée.

Les Gnostiques, contemplatifs, les Dosithéens, les Cerinthiens, existaient avant que les Disciples de Jesus eussent pris le nom de Chrétiens. Il y eut bientôt trente Evangiles, dont chacune apppartenait à une Société différente; & dès la fin du premier siécle on peut compter trente Sectes de Chrétiens dans l'Asie mineure, dans la Syrie, dans Aléxandrie, & même dans Rome.

Toutes ces Sectes méprisées du Gouvernement Romain, & cachées dans leur obscurité, se persécutaient cependant les unes les autres dans les souterrains où elles rempaient; c'est-à-dire, elles se disaient des injures. C'est tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient presque toutes composées que de gens de la lie du Peuple.

Lorsqu'enfin quelques Chrétiens eurent embrassé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de Philosophie à leur Religion qu'ils séparerent de la Juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs Sectes, sans que jamais il ait y eu un seul temps où l'Eglise Chrétienne ait été réunie. Elle a pris sa naissance au millieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, des Sadducéens, des Essénéens, des Judaïtes, des Disciples de Jean, des Thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers Empereurs. Souvent le Martyr était regardé comme un Apostat par ses freres, & le Chrétien Carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux Romains excommunié par le Chrétien Ebionite, lequel Ebionite était anathématisé par le Sabellier.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siécles est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs, la discorde

eſt le grand mal du Genre-humain, & la Tolérance en eſt le ſeul reméde.

Il n'y a perſonne qui ne convienne de cette vérité ſoit qu'il médite de ſang froid dans ſon cabinet, ſoit qu'il examine paiſiblement la vérité avec ſes amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bien-faiſance, la juſtice, s'élevent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? Pourquoi? C'eſt que leur intérêt eſt leur Dieu, c'eſt qu'ils ſacrifient tous à ce monſtre qu'ils adorent.

Je poſſéde une dignité & une puiſſance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche ſur les têtes des hommes proſternés à mes pieds: s'ils ſe relevent & me regardent en face, je ſuis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaînes de fer.

Ainſi ont raiſonné des hommes que des ſiécles de fanatiſme ont rendu puiſſans. Ils ont d'autres puiſſans ſous eux, & ceux-ci en ont d'autres encore, qui tous s'enrichiſſent des dépouilles du Pauvre, s'engraiſſent de ſon ſang, & rien de ſon imbécilité. Ils déteſtent tous la Tolérance comme des Partiſans enrichis aux dépens du Public craignent de rendre leurs comptes & comme des Tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble, enfin, ils ſoudoient des fanatiques qui crient à haute voix, reſpectez les abſurdités de mon Maître, tremblez, payez, & taiſez-vous.

C'eſt ainſi qu'on en uſa long-temps dans une grande partie de la terre; mais aujourd'hui que tant de Sectes ſe balancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles? Toute Secte, comme on ſçait eſt un titre d'erreur, il n'y a point de Secte de Géomètres, d'Algebriſtes, d'Atithméticiens, parce que toutes les propoſitions de Géométrie, d'Algébre, d'Arithmétique ſont vraies. Dans toutes les autres ſciences on peut ſe tromper. Quel Théologien Thomiſte ou Scotiſte oſerait dire ſérieuſement qu'il eſt ſûr de ſon fait?

S'il eſt une Secte qui rappelle les temps des premiers Chrétiens, c'eſt ſans contredire celle des Quakres. Rien ne reſſemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'eſprit, & les Quakres reçoivent l'eſprit. Les

Apôtres & les Disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisiéme étage, les Quakres en font autant au rez-de-chaussée. Il était permis, selon S. Paul, aux femmes de prêcher, & selon le même S. Paul il leur était défendu. Les Quakresses prêchent en vertu de la premiere permission.

Les Apôtres & les Disciples juraient par oui & par non, les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les Disciples & les Apôtres. Les Quakres ont des manches sans boutons, & sont tous vêtus de la même manière.

Jesus-Christ ne baptisa aucun de ses Apôtres, les Quakres ne sont point baptisés.

Il serait aisé de pousser plus loin le parallele; il serait encore plus aisé de faire voir combien la Religion Chrétienne d'aujourd'hui différe de la Religion que Jesus a pratiquée. Jesus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jesus s'abstenait de porc, parce qu'il est immonde, & du Lapin, parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jesus était circoncis, & nous gardons notre prépuce. Jesus mangeait l'Agneau Paschal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles, & nous n'en faisons rien. Il observait le Sabath & nous l'avons changé; il Sacrifiait; & nous ne Sacrifions point.

Jesus cacha toujours le mystère de son Incarnation & de sa dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. S. Paul dit expressement dans son Epitre aux Hebreux, que Dieu a créé Jesus inférieur aux Anges, & malgré toutes les paroles de S. Paul Jesus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jesus n'a donné au Pape ni la marche d'Ancone, ni le Duché de Spolette; & cependant le Pape les possédes de droit divin.

Jesus n'a point fait un Sacrement du mariage ni du

Diaconat, & chez nous le Diaconat & le Mariage ſont des Sacremens.

Si l'on veut bien y faire attention, la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, eſt dans toutes ſes cérémonies & dans tous ſes dogmes, l'oppoſé de la Religion de Jeſus.

Mais quoi! faudra-t-il que nous judaïſions tous, parce que Jeſus a judaïſé toute ſa vie?

S'il était permis de raiſonner conſéquemment en fait de Religion, il eſt clair que nous devrions tous nous faire Juifs, puiſque Jeſus-Chriſt notre Sauveur eſt né Juif, a vécu Juif, eſt mort Juif, & qu'il a dit expreſſément qu'il accompliſſait, qu'il rempliſſait la Religion Juive. Mais il eſt plus clair encore que nous devons nous tolérer mutuellement, parce que nous ſommes tous faibles, inconſéquens, ſujets à la mutabilité, à l'erreur, un roſeau couché par le vent dans la fange, dira-t-il au roſeau voiſin couché dans un ſens contraire, *rampe à ma façon, miſérable, ou je préſenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle?*

TYRANNIE.

ON appelle tyran le Souverain qui ne connait que ſon caprice, qui prend le bien de ſes Sujets, & qui enſuite les enrôle pour aller prendre celui de ſes voiſins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On diſtingue la tyrannie d'un ſeul, & celle de pluſieurs. Cette tyrannie de pluſieurs ſerait celle d'un Corps qui envahirait les droits des autres Corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il fallait choiſir, je déteſterais moins la tyrannie d'un ſeul que celle de pluſieurs. Un Deſpote a toujours quelques bons momens; une

assemblée de Despotes n'en a jamais. Si un Tyran me fait une injustice, je peux le désarmer par sa maîtresse, par son Confesseur, ou par son Page ; mais une compagnie de graves Tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste ; elle est au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un Despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front selon la coutume du Pays ; mais s'il y a une compagnie de cent Despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très-ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos Seigneurs, je suis écrasé ; si je plaide contre un parent des parens d'un de nos Seigneurs, je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

TOLÉRANCE.

QU'EST-CE que la Tolérance ? C'est l'appanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesse & d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sotises, c'est la premiere loi de la Nature.

Qu'à la Bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Bassora, le Guêbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déicole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien Protestant, le Chrétien Quakre, trafiquent ensemble, ils ne leveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des ames à leur Religion. Pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier Concile de Nicée ?

Constantin commença par donner un Edit qui permettait toutes les Religions ; il finit par persécuter.

Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'Etat. Les Romains permettaient tous les cultes, jusqu'à celui des Juifs, jusqu'à celui des Egyptiens, pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolerait-elle ces cultes? C'est que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne Religion de l'Empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des Prosélites; ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent; mais il est incontestable que les Chrétiens voulaient que leur Religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fut à Jérusalem; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. S. Thomas a bonne foi d'avouer, que si les Chrétiens ne déthrônerent pas les Empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la Terre doit être Chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la Terre, jusqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres sur tous les points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jesus-Christ comme Dieu? Ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'Ebionites qui anathématisent les adorateurs de Jesus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du temps des Apôtres? Leurs adversaires les appellent Nicolaïtes, & les accusent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique? On les appelle Gnostiques, & on s'éleve contre eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité? On le traite d'Idolâtre.

Tertulien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat sont tous persécutés par leurs freres avant Constantin: & à peine Constantin a-t-il fait régner la Religion Chrétienne, que les Athanasiens & les Eusébiens se déchirent, & depuis ce temps l'Eglise Chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le Peuple Juif était, je l'avoue, un Peuple bien barbare. Il égorgeait sans pitié tous les Habitans d'un malheureux petit Pays sur lequel il n'avait pas plus de

droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman est guéri de sa lèpre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner sa gratitude à Elisée qui lui a enseigné ce secret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaissance, il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son Roi. Il en demande permission à Elisée, & le Prophête n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque Peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites, pourvu que le Dieu leur en donnat aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de Tolérance chez le Peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'Antiquité; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frere, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le Gouvernement! mais les Magistrats! mais les Princes! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce sont des Etrangers puissans, il est certain qu'un Prince fera alliance avec eux. François I. Très-Chrétien s'unira avec les Musulmans contre Charle-Quint Très-Chrétien. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il? Les persécutions font des Prosélites. Bientôt la France sera pleine de nouveaux Protestans. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la S. Barthelemi, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les Anciens & les Modernes ont jamais dit de l'Enfer.

Insensés! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits! malheureux que l'exemple des Noachides, des Lettrés Chinois, des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pû conduire! Monstres, qui

avez besoin de superstitions comme le gosier des Corbeaux à besoin de charognes. On vous l'a déjà dit & on n'a autre chose à vous dire ; si vous avez deux Religions chez vous, elles se couperont la gorge ; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le Grand Turc, il gouverne des Guèbres, des Banians, des Chrétiens Grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

VERTU.

QU'EST-CE que vertu ? Bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre chose que ce qui me fait du bien ? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu me secoures. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruis. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus Cardinales & Théologales ? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant ? C'est un précepte de santé que tu observes ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance, je t'en félicite encore davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes Vertus Théologales sont des dons célestes ; tes Cardinales sont d'excellentes qualités qui servent à te conduire : mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. S. Paul a eu raison de te dire que la chariré l'emporte sur la foi, sur l'espérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain ! eh comment puis-je en admettre ? Nous vivons en société ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la Société. Un Solitaire sera sobre, pieux ; il sera revetu d'un cilice ; eh bien, il sera saint ; mais je ne l'ap-

pellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il n'est ni bienfaisant ni malfaisant, il n'est rien pour nous. Si S. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a secouru l'indigence, il a été vertueux, s'il a jeûné, prié dans la solitude, il a été un saint. La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde, il y ferait du bien sans doute; mais tant qu'il n'y sera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux; il sera bon pour lui, & non pour nous.

Mais, me dites-vous, si un Solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrette avec lui-même, il est dont vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir; c'est un très-vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez; mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la Société à qui ses infâmies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la Société il y fera du mal, qu'il y sera très-vicieux; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre Solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien; car dans la Société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre VI, & d'autres monstres de cette espèce, ont répandu des bienfaits; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques Théologiens disent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoicien entêté, qui non content de commander aux hommes voulait encore être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre-humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus, je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons!

FIN.

